TRAITÉ
DES *AFFECTIONS* VAPOREUSES
DU SEXE,

Avec l'expoſition de leurs Symptômes, de leurs différentes Cauſes, & la méthode de les guérir.

Par M. JOSEPH RAULIN, *Docteur en Médecine, Médecin ordinaire du Roi, des Académies Royales des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Bordeaux & de Rouen.*



A PARIS,

Chez JEAN-THOMAS HERISSANT, Libraire, rue S. Jacques, à S. Paul & à S. Hilaire.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



A MONSIEUR *DE SENAC*, PREMIER MÉDECIN *DU ROY*.

ONSIEUR,

Permettez que je vous offre un Livre que je vous dois à tous égards ; il n'auroit pas vu le jour

ſans vous, & il a beſoin de paroître ſous vos auſpices. Le ſeul titre qui m'autoriſe à vous le préſenter, & qui me fait eſpérer qu'il ne pourra pas vous déplaire, c'eſt qu'il eſt le fruit de l'obſervation; vous en connoiſſez tout le prix, puiſqu'elle ſeule a été votre guide dans vos Ouvrages.

J'ai l'honneur d'être avec des ſentimens pleins de vénération, de zèle & de reſpect,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur RAULIN.



DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

LEs vapeurs affligeoient la plus belle partie de l'humanité dès la naissance de la Médecine ; elles étoient déja fréquentes du temps de Démocrite & d'Hyppocrate ; elles l'étoient encore plus du temps de Galien. Ces Auteurs déploroient le sort des femmes par rapport au nombre de maladies ausquelles elles étoient exposées. Depuis ces temps éloignés ces maladies se sont multipliées, sont devenues plus dangereuses, plus compliquées, plus épineuses & plus difficiles à guérir; les affections vaporeuses en sont entre autres un

exemple trop frappant : c'eſt en faiſant attention à leurs différens ſymptômes que les Médecins modernes ont obſervé que les maladies des femmes excedent de plus de deux cents celles qui ſont particulieres aux hommes.

Il y a déja plus d'un ſiécle que les vapeurs ſont endémiques dans les grandes Villes ; la plupart des femmes qui jouiſſent des commodités de la vie ſont vaporeuſes, on peut dire qu'elles achetent par une ſuite de langueurs l'agrément des richeſſes.

On m'a engagé a rechercher la cauſe de ces déſordres, les moyens d'y remédier & de les prévenir ; cette attention étoit d'autant plus néceſſaire qu'on s'apperçoit tous les jours que les vapeurs deviennent héréditaires, qu'elles ſont très-ſouvent com-

pliquées avec d'autres maladies, & qu'elles les rendent plus dangereuſes & plus rebelles. Je ne manque pas de zele pour m'acquitter de ce devoir de mon état; je profite pour le remplir des obſervations que j'ai faites pendant pluſieurs années dans le cours d'une pratique pénible & laborieuſe: j'évite avec ſoin les ſyſtêmes haſardés qui ont ſéduit les Médecins pendant un nombre de ſiécles, & qui les ont empêché d'appercevoir la véritable cauſe des vapeurs.

On regarda, dès les commencemens de la Médecine, les différens dérangemens de l'uterus comme l'unique cauſe de ces maladies; c'eſt pourquoi on les nomma *hyſtériques*; c'eſt-à-dire qui viennent de la matrice, ſelon l'étymologie du terme grec d'où dérive *hyſtérique*. On a preſque

toujours resté dans cette erreur, on l'a même portée plus loin ; on a cru que la matrice étoit un animal capable de se mouvoir d'un lieu à un autre ; Platon & Arétée ont été des premiers qui ont soutenu cette idée, & peu s'en faut qu'on ne l'adopte encore dans notre siécle. Une sensation pareille au mouvement d'une boule qui semble se mouvoir par progression dans le bas ventre des femmes vaporeuses & qui est un des principaux symptômes des vapeurs, a donné lieu à cette opinion : ce mouvement provient d'une action irréguliere des muscles du bas ventre, on le verra dans la suite de cet Ouvrage. Si les Médecins qui avoient cette opinion vivoient parmi nous, ils seroient bien surpris de voir, comme nous voyons tous les jours, des hommes vaporeux

avec une ſenſation de boule ſemblable à celle que les femmes reſſentent dans le bas ventre, & qu'ils prenoient pour des mouvemens de la matrice métamorphoſée en animal. Il eſt des hommes qui ſont expoſés à tous les autres ſymptômes des vapeurs, & qu'on prendroit pour des femmes, lorſqu'ils ſont dans ces accidens, ſi l'on n'étoit pas aſſuré de leur ſexe.

A cette opinion on en fit ſuccéder d'autres qui en étoient comme la ſuite; on ſe figura que tous les ſymptômes des vapeurs qui ſe manifeſtoient dans différens viſceres du bas ventre, à la poitrine, à la tête, aux extrémités, avoient une cauſe ſympatique avec la matrice, & quoiqu'il n'y eût pas de marques ni de vraiſemblance qu'elle fût affectée, elle étoit toujours accuſée

de maux que le plus ſouvent elle ne faiſoit pas. Lorſque l'erreur eſt adoptée, elle ſéduit ſous l'apparence du vrai, & elle ſert de fondement à des préjugés qu'on s'efforce toujours de rendre vraiſemblables. Le regne des *qualités occultes* dans la Philoſophie, étayant ces cauſes frivoles des vapeurs du ſexe, on les donna pour fondement des vérités phyſiques qu'on ne connoiſſoit pas, & l'autorité les fit prévaloir ſur la raiſon. Cependant les Maîtres dans l'art de guérir n'en étant pas ſatisfaits, tentoient toutes ſortes de moyens pour entrer dans la carriere du vrai, & diſſiper la ſéduction du vraiſemblable ; mais ils ſuppoſerent avec auſſi peu de fondement pour cauſe des accidens vaporeux, des fermens, des fermentations, d'où partoient, ſelon eux, des fumées

qui montoient de l'*uterus* vers les parties ſupérieures, & ſe fixoient à l'eſtomac, à la poitrine, à la gorge, à la tête, dont elles troubloient ou renverſoient les fonctions. Pouvoit-on adopter de pareils ſentimens après la découverte de la circulation des liquides? Les ſeuls vaiſſeaux du ſang & de la lymphe & le tiſſu cellulaire ont des communications d'une partie & d'un viſcere à un autre; ces vaiſſeaux, ces cellules ſont toujours pleins, ils ont des directions déterminées conformes aux loix de la nature; comment ces prétendues fumées, en ſuppoſant leur exiſtence, pourroient-elles ſe frayer des routes oppoſées à la direction de leur courant? On a vu encore de nos jours ſubſiſter ce ſentiment, & il ſemble qu'il ait donné lieu à celui des eſprits animaux que j'ai

regardés dans d'autres Ouvrages comme des êtres de raison, anciens restes des qualités occultes, plus propres à favoriser l'ignorance qu'à servir aux fonctions de nos corps. Se peut-il qu'aujourd'hui on ait encore recours à ces esprits, même dans les principales Ecoles de l'Europe, & qu'on s'en serve comme d'une ressource propre à éclaircir la plupart des phénomenes physiques, & à expliquer tous les symptômes des vapeurs! Le faux de ce systême paroît dans l'opinion qui l'a produit; il s'est souvent fait appercevoir à des gens éclairés; j'en connois même qui après avoir déclamé contre sa possibilité, se servent encore du terme vague d'esprits animaux; ils tranchent par ce terme toutes les difficultés; c'est pour s'éviter la peine de marcher sur les traces de la nature,

ou faute de trouver ſes routes, pour vouloir trop les rechercher.

J'ai obſervé ailleurs que la nature ſe préſente toujours aux Géometres avant les nombres & les calculs; ils ne la trouvent jamais lorſqu'ils la cherchent par leur moyen. Il en eſt de même des Médecins; ils ne ſçauroient la découvrir dans les hypothèſes, elle réſide dans la ſimplicité, elle doit être le principe du raiſonnement, & ce n'eſt que par elle que l'on diſtingue le vrai du vraiſemblable. L'ingénieux Deſcartes n'admit d'abord des hypothèſes que pour faire naître des doutes, & pour les éclaircir enſuite par des voies plus ſimples; mais il eut le malheur d'être ſéduit par ſes propres idées de même que ſes diſciples.

Il eſt réſervé aujourd'hui aux hommes les plus médiocres de

faire des systêmes en Médecine ; en voici un tout nouveau. Il parut en 1756 un Livre sur les vapeurs : il étoit annoncé sous le nom d'un Médecin décoré de titres distingués ; cet Auteur n'admet pour cause des vapeurs, au lieu de physique, de raison, ou au pis aller de quelqu'une des anciennes opinions, que d'autres opinions plus absurdes, comme des *esprits prolifiques*, *séminaux*, ou d'autres esprits du même genre, principaux moteurs des *efflorescences du sexe*. On ne voit dans cet Ouvrage que *propriétés germinantes*, que *levains*, que *fermentations*, qu'*aigres*, que *sulphurés*, &c. On ne peut que se taire à la vue d'un tel Livre, & en plaindre l'Auteur sans crainte d'insulter à sa mémoire.

J'ai cru devoir rappeller les principales causes des vapeurs

qu'on a adoptées ſucceſſivement depuis le premier âge de la Médecine juſqu'à nos jours : pour qu'on ait la liberté de juger ſur cet expoſé ſi l'on pouvoit guérir ces maladies ſans les connoître ; s'il eſt ſurprenant qu'elles ſe ſoient tant multipliées & qu'elles ſoient devenues ſi rebelles aux ſecours de l'art ; je ne prétends pas taxer les Médecins de ne les avoir pas connues, la Médecine a eu dans tous les temps des hommes reſpectables, vrais ſcrutateurs de la nature & élevés au-deſſus du préjugé ; notre ſiécle même, notre ſiecle eſt fertile en de tels hommes ; d'ailleurs il eſt des Livres anciens, ſemblables à ceux d'Hyppocrate, où l'on apperçoit la nature ; il en eſt de nouveaux où elle paroît à découvert avec toutes ſes fonctions ; tels ſont les Commentaires de l'Anatomie

d'Heister, par exemple, & le Traité du Cœur, Ouvrages immortels que nous devons à Monsieur de Senac, premier Médecin du Roi. On voit encore la nature sans voile, dans les sçavantes Ecoles de Médecine de cette Capitale, quand on a assez de courage pour éviter la séduction de l'amour-propre, assez de lumieres pour ne pas se faire illusion, & pour secouer le joug du préjugé.

Le Public est encore imbu, assez mal-à-propos, que les vapeurs proviennent de certaines passions; il se trompe en particularisant celles-ci, car toutes les passions peuvent causer des vapeurs; on doit entendre par passions, tout ce qui en porte le caractere, comme les excès de joie, de tristesse, de colere, &c. on le verra plus au long dans la

ſuite de cet Ouvrage. La ſenſibilité attachée à l'eſſence des femmes, ou à des conſtitutions particulieres qui en ſont plus ſuſceptibles que d'autres, fait que leurs fibres portées quelquefois au dernier point de délicateſſe, ſont affectées par le moindre accident; c'eſt-là la ſource d'une infinité de ſymptômes vaporeux & ſouvent des vapeurs les plus violentes. De tels tempéramens deviennent encore plus ſuſceptibles d'irritabilité, quand ils ſont altérés par les effets trop dangereux de l'oiſiveté, par un mauvais régime, par des excès, ou par des maladies héréditaires. C'eſt ſur de telles femmes que les paſſions agiſſent avec force, ſur-tout celles qui tiennent de la crainte, de la triſteſſe, ou de la ſurpriſe; tout eſt à craindre pour les ſuites dans ces occaſions, juſqu'aux

efforts qu'elles font pour se modérer.

On objectera sans doute, mais avec peu d'avantage, en faveur des passions que l'on particularise & que l'on croit être cause de ces maladies, que quelquefois elles se manifestent dans les attaques de vapeurs. Elles s'y manifestent quelquefois, il est vrai; mais il est essentiel qu'on observe que c'est un délire commun aux femmes & aux hommes vaporeux. Un homme mélancholique est-il roi, lapin, coq, grain de froment, vase d'argile, parce qu'il croit l'être? On a vu des femmes qui, dans des états approchants des extases, imitoient les cris, le chant du coq, le croacement des grenouilles, le sifflement des serpens, l'aboiement des chiens; est-il vraisemblable qu'elles eussent avant les attaques

leur imagination remplie de choſes ſi ridicules? Ces maladies ou d'autres de la même nature, dans leſquelles les femmes inventent, exagerent & répetent toutes les différentes abſurdités dont eſt capable une imagination dépravée, ſont quelquefois devenues épidémiques & contagieuſes; les femmes qui en étoient attaquées, pouvoient-elles avoir, avant leurs attaques, l'eſprit imbu des erreurs de la premiere malade dont elles ont reçu la contagion? On concevra par ces exemples & par d'autres diſperſés dans cet Ouvrage, combien il eſt aiſé de ſe tromper dans des conſéquences haſardées, & quand on juge des choſes, ſur-tout en Médecine, ſans les connoître.

Il eſt aiſé de comprendre par tout ce que je viens de rapporter ſur les vapeurs, qu'on ne s'en eſt

pas encore fait une idée distincte; on croit qu'elles ne présentent d'elles-mêmes qu'un terme vague qui ne mérite & qui n'exige que de légeres attentions. Une femme a-t-elle des inquiétudes, des baillemens, des hoquets, des spasmes, des mouvemens irréguliers dans les nerfs, elle s'en plaint amérement; ses parens, ses amies, ses voisines lui répondent avec indifférence, ce sont des vapeurs. Ces légeres vapeurs font insensiblement des progrès, la malade devient triste, elle verse des larmes, ou bien elle paroît enjouée, elle articule des termes qu'on n'entend pas, ou elle dit de jolies choses, elle rit, elle chante, ou elle pleure & rit alternativement, toujours sans se connoître; on rit comme elle, on plaisante de son état, en disant que ce sont des vapeurs. Ces vapeurs deviennent

enfin violentes, c'eſt leur marche ordinaire ; on eſt d'abord agité par de légers mouvemens convulſifs, on tombe en convulſion, on perd l'uſage des ſens, les membres ſe roidiſſent ; quelquefois ils deviennent inflexibles ſans qu'on s'en apperçoive par aucun ſigne extérieur, ſouvent on paroît être dans un ſommeil tranquille, la couleur eſt naturelle, tout ſemble annoncer la ſanté dans le temps qu'on eſt dans des accès de vapeurs dont les aſſiſtans devroient être allarmés. Dès qu'on s'apperçoit de cet état, on fait flairer des eſprits volatils, ou d'autres drogues ſouvent nuiſibles ; on donne enſuite des eaux de fleurs d'orange, de tilleul, de menthe, le ſirop de karabé, &c. tous lieux communs dans ces maladies, & après l'attaque on continue de dire ſur le même ton,

ce ſont des vapeurs. Cependant ces accidens ſe multiplient, ils deviennent très-fréquens; les fonctions en ſont léſées; il en ſurvient des engorgemens dangereux dans les viſceres; les liquides s'appauvriſſent, il s'enſuit des pertes ou des ſuppreſſions toujours à craindre: heureux encore ſi l'on en eſt quitte à meilleur marché; auſſi le moins qu'il en réſulte ordinairement, ce ſont des langueurs preſque éternelles, lorſqu'elles ne ſont pas incurables.

Les cauſes immédiates des vapeurs ſont preſque auſſi multipliées que les différentes affections chroniques des viſceres & des autres parties de notre corps; il eſt démontré par une ſuite d'obſervations, qu'elles prennent leur principe dans les uns & dans les autres. Les vapeurs ſont l'effet des

mouvemens

mouvemens irréguliers ou contre nature des muſcles, des membranes, ou des fibres dont ils ſont compoſés. Qu'on ſe rappelle la délicateſſe naturelle des femmes, l'irritabilité de leurs ſolides qui varie ſelon les tempéramens; qu'on faſſe attention aux différens vices dont les liquides ſont ſuſceptibles, aux embarras, aux engorgemens, aux obſtructions qu'ils forment, quand ils ſont viciés dans les viſceres du bas ventre, de la poitrine, de la tête, ou dans d'autres parties; aux obſtacles que les obſtructions oppoſent à la liberté des oſcillations des ſolides, à l'uniformité de la circulation, & aux impreſſions que font ſur des ſolides délicats, des liquides âcres & irritans; on ne ſera pas ſurpris de voir dans les femmes vaporeuſes des irrégularités dans le ſyſtême des nerfs

qui causent des désordres plus ou moins grands, plus ou moins généraux, plus ou moins violens, selon les causes qui les produisent: ce sont ces différentes causes qui établissent l'essence & le caractere des vapeurs.

On doit comprendre au nombre des causes de ces maladies, les différentes pertes, l'irrégularité & les suppressions des secours périodiques des femmes & de tout autre évacuation habituelle; si l'on en excepte ces premiers accidens, il est rare que l'uterus contribue plus que les autres viscerers à donner des vapeurs. Un Anatomiste du dernier siécle, observateur assez exact, avoit si souvent trouvé des causes de vapeurs dans les différens visceres, qu'il avouoit que ceux qui les attribuoient toutes à la matrice, avoient besoin de cette ressource

pour couvrir leur ignorance; ce Médecin imbu des anciennes opinions, ne rendit pas ses observations utiles, parce qu'il ne put pas les éclaircir par une saine physique.

Les dérangemens des viscéres qui causent les vapeurs sont ordinairement précédés pas l'abus de quelqu'une des six choses que les Médecins appellent non naturelles; je les détaille dans l'Ouvrage. Celles de ces choses qui y contribuent le plus généralement, sont la qualité de l'air, les vicissitudes extraordinaires de cet élément, & la façon de vivre de la plupart des femmes, tant en ce qui concerne les alimens que les exercices; c'est des uns & des autres que dépendent les tempéramens, leur force, leur délicatesse & les accidens qui leur surviennent.

J'ai fait voir dans plusieurs endroits de mes Ouvrages, que l'air doit être dans l'ordre de la nature pour conserver la santé; autrement il l'altere. Il y a dans chaque pays, dans chaque climat, des maladies particulieres, parce que la qualité & la température de l'air y sont différentes. Ces différences de l'air sont nécessaires pour les hommes des pays où elles sont naturelles; cependant dès qu'il y survient quelque altération, les fonctions du corps en souffrent, c'est une cause de dérangemens, d'affections nerveuses ou d'autres maladies, selon les effets de ces irrégularités de l'atmosphere sur les différens tempéramens.

Les excès de la température de l'air sont à craindre, cependant l'habitude fait supporter toutes sortes de temps, pourvu qu'il ne survienne pas dans l'atmos-

phere des variations trop grandes, trop promptes, ni trop fréquentes. Les Lapons ont des tempéramens formés pour ſupporter des froids exceſſifs; des chaleurs un peu vives leur ſeroient inſupportables. Les Afriquains périroient bien-tôt dans les pays glacés de la Syberie, mais ils ſoutiennent ſans peine les plus vives chaleurs. Les Hollandois ſont accoutumés à une atmoſphere toujours humide, une conſtitution de l'air trop ſéche leur cauſeroit des maladies. Les habitans de l'Allemagne & des Provinces ſeptentrionales de la France réſiſtent à des ſaiſons ſans ordre, & à des températures de l'air très-ſouvent irrégulieres; on a ſouvent vu que des ſaiſons plus égales & des temps moins variés leur ont été nuiſibles. Cependant les hommes des différens climats

dont les tempéramens ont été formés par l'exercice & par un bon régime se font aisément aux différentes températures d'un air étranger, & ils en supportent souvent sans danger les différentes variations.

Les tempéramens dépendent de la différente texture des fibres des solides & de la différente densité des liquides ; les uns & les autres sont formés par la nourriture & affermis par le mouvement. Des alimens mous & délicats forment des membres & des liquides de la même nature ; l'oisiveté entretient leur mollesse, les mouvemens naturels languissent, ils tiennent toutes les fibres dans une espece d'inertie qui les fait résister même à l'action de l'esprit ; sera-t-il surprenant que dans des corps ainsi constitués, les liquides s'embarrassent dans

les capillaires, qu'ils y croupissent, qu'ils y forment des engorgemens, des obstructions, qu'ils irritent les fibres nerveuses & causent des vapeurs aux femmes & des affections mélancholiques aux hommes?

Les excès dans le régime, dans les passions, l'usage ordinaire d'alimens propres à échauffer, de boissons spiritueuses, l'habitude des veilles alterent la santé & détruisent les tempéramens les plus robustes. En se mêlant avec les liquides ces mets en dissipent les parties volatiles, & les dépouillent d'un vehicule nécessaire; en s'appliquant aux solides ils les agacent, les irritent & les rendent insensiblement peu propres à favoriser des mouvemens naturels; tout devient irrégulier, on tombe dans des épuisemens, dans des langueurs qui

rendent ſouvent la vie inſupportable. Dans ces circonſtances, on cherche du ſoulagement, on ſe conſulte ſoi-même, on en trouve de momentanés dans les mêmes abus qui ont fourni la ſource de tant d'incommodités, on a recours aux mêmes alimens, aux mêmes boiſſons, on ſe porte aux mêmes excès ; de ſorte qu'après en avoir fait uſage & après s'y être livré par délices, on ſe trouve obligé d'y avoit recours par beſoin. C'eſt ainſi qu'après avoir ruiné ſa ſanté & détruit ſon tempérament par des excès & par des abus, il ne reſte plus aſſez de courage pour pratiquer les moyens de ſe conſerver.

On s'apperçoit ſans doute que je parle ici plutôt des hommes que des femmes ; on doit plaindre de leur aveuglement ceux qui commettent ces excès, mais on doit ſur-tout gémir ſur leur

poſtérité; il ne peut provenir de tels parens que des enfans débiles, languiſſans & ſujets à mille incommodités : les femmes ſur-tout qui en proviennent, ſi l'on enviſage leur délicateſſe, ſemblent être deſtinées par la nature à languir avant de vivre.

De tels tempéramens ménagés dès l'enfance trouveroient cependant quelque reſſource dans l'exercice & dans un régime propre à les fortifier : on pourroit du moins attaquer avec quelque confiance la cauſe des langueurs prochaines à meſure qu'elle ſe développeroit. C'eſt au contraire le propre d'une tendreſſe déplacée, d'augmenter la délicateſſe de ces tempéramens, par des ménagemens pernicieux. On a ſoin d'éviter ſur-tout ces heureux moyens dont ſe ſervent les habitans des campagnes pour élever leurs en-

fans & pour perpétuer leur poſtérité. C'eſt cependant par de pareils moyens que le peuple & les héros de la Grece & de Rome devenoient robuſtes & invincibles ; ils avoient pour principe, que l'exercice, la frugalité & la tempérance les conduiſoient aux honneurs & à la vertu par des routes aſſurées.

Il ſemble d'abord que la délicateſſe des femmes, ſur-tout dans les premieres années de leur âge, doive leur interdire des exercices qui les fatiguent ; on ſe trompe, leur délicateſſe diminueroit ſenſiblement, leurs fibres fortifiées par l'exercice ſeroient plus en état d'accomplir leurs fonctions, de ſoutenir la circulation des liquides, d'éviter des langueurs, de prévenir des engorgemens & toutes les autres cauſes d'affections vaporeuſes. L'oiſiveté des femmes de Ville eſt un

effet de l'habitude ; celles qui habitent la Campagne accoutumées par état ou par besoin à cultiver la terre, à prendre soin de leur ménage, à élever elles-mêmes leurs enfans, ne sont pas sujettes à leurs maladies : elles jouissent, au lieu de richesses, de la force & de la santé qu'elles entretiennent par la tempérance.

C'étoit sans doute pour fortifier le tempérament des femmes d'Athenes, que Platon vouloit qu'elles eussent les mêmes occupations que les hommes ; c'étoit pour la même raison que celles de Lacédémone étoient admises à combattre aux exercices publics. Les femmes de l'ancienne Scytie supportoient le fardeau des armes & les travaux de la guerre jusqu'à leur mariage, & elles n'avoient la liberté de se marier qu'après avoir donné dans

les combats des preuves réitérées de leur valeur. Les anciens Germains, ces peuples ſages, diſtingués de leurs voiſins par la valeur & par la vertu, donnoient à leurs femmes, pour préſent de noces, un cheval harnaché, un bouclier avec la lance & l'épée; ils y ajoutoient une partie de ce qui étoit néceſſaire pour cultiver leurs campagnes : ils faiſoient voir par-là qu'ils les aſſocioient à leurs exercices & à leurs travaux. Ces femmes ne faiſoient pas la guerre comme celles des Scytes; mais elles faiſoient aſſez d'exercice pour ſe former des tempéramens à toute épreuve, & pour ſe mettre en état de fournir une poſtérité ſaine & capable de ſoutenir avec éclat la gloire de la Nation.

Les loix des anciens Germains ont fait place dans l'Europe à des loix encore plus ſages; tous les états y ſont ſubordonnés. Les

femmes du premier rang doivent avoir des occupations différentes des autres, il sembleroit autrement qu'elles seroient toutes confondues sans distinction. Je n'envisage pas si c'est raison ou préjugé; je n'ai en vue que l'exercice qui leur est nécessaire; j'écris en Médecin, non pas en politique, ni en censeur. Qu'il me soit seulement permis d'observer ici qu'il est des exercices convenables à tous les états, & que les femmes riches, quoiqu'elles ne soient pas condamnées au travail par nécessité, ne doivent point par délicatesse ni par préjugé se condamner elles-mêmes aux maladies, faute de chercher les moyens de les éviter. Elles pourront toujours trouver des ressources dans les promenades fréquentes, dans les danses modérées, dans l'exercice du cheval, des voitures, & en un mot dans les alternatives

d'occupations & de délaſſemens de l'eſprit.

Il n'eſt rien encore qui contribue autant à former l'eſprit, que l'exercice joint à l'éducation ; le premier dégroſſit la matiere, la rend ſouple, ferme, élaſtique ; & l'autre fait que les impreſſions de l'ame y forment, pour ainſi dire, des traces aiſées & diſtinctes, où tous les objets, comme s'ils y étoient gravés, ſe préſentent enſuite d'eux-mêmes au gré de la volonté qui en forme l'arrangement. C'eſt ſans doute par de pareils moyens que la France, depuis le temps qu'elle s'eſt élevée au-deſſus des autres Nations, par ſa ſageſſe, par ſa politique, par ſa valeur & par ſes armes, a formé des femmes illuſtres qui ont mérité dans différens états & dans différens genres de Littérature, d'être comparées aux Sages & aux Sçavans de la Grece & de

Rome. Je paſſe à la diſtribution de mon Ouvrage.

Cet Ouvrage eſt diviſé en deux Parties, & chaque Partie en trois Sections. La premiere Partie contient la Théorie des Vapeurs, & la ſeconde la méthode de les guérir. Dans la premiere Section de la premiere Partie, je fais un Chapitre particulier des ſignes qui précédent & qui annoncent les attaques de vapeurs. Dans un autre, on en voit tous les ſymptômes généraux. Ceux qui ſe manifeſtent au bas ventre, à la poitrine, à la tête, à l'extérieur, & ceux qui ſont compliqués avec d'autres maladies, ſont contenus en autant de Chapitres particuliers. Dans la ſeconde Section, j'explique en pluſieurs Chapitres les cauſes éloignées des vapeurs, ou autrement les cauſes qui diſpoſent à ces maladies; elles ſe dé-

duisent des tempéramens, des vices héréditaires, de l'air, de l'abus des alimens, des différentes boissons en usage, du Thé, du Caffé, du Chocolat; elles proviennent aussi d'une vie trop sédentaire, des évacuations retardées, supprimées ou trop abondantes, de l'abus du Tabac & des passions de l'ame. La troisiéme Section comprend aussi plusieurs Chapitres, dans lesquels on donne la connoissance des causes prochaines ou immédiates d'où partent directement les vapeurs; telles sont, 1°. la sensibilité & l'irritabilité des fibres; 2°. les vices des liquides; 3°. les obstructions en général des vaisseaux sanguins, même des lymphatiques & du tissu cellulaire; 4°. les obstructions en général du bas ventre; 5°. les obstructions de quelques visceres du bas ventre en particulier. Par exemple,

du ventricule, des inteftins, du méfentere, du pancréas, du foie, de la rate, de l'uterus : j'ai compris en celui-ci les pâles couleurs ; 6°. la fuppreffion des fecours périodiques ; 7°. le flux immodéré des regles ; 8°. les pertes blanches, & enfin la métaftafe des vapeurs, ou le méchanifme renverfé qui les porte du bas ventre, de la poitrine, de la tête en d'autres vifceres ou en d'autres parties.

La feconde Partie eft divifée en Sections & en Chapitres dans le même ordre de la premiere, pour ce qui regarde la cure des vapeurs ; de forte que les Sections & les Chapitres de la Cure répondent aux Sections & aux Chapitres de la Théorie.

On ne doit pas être furpris fi je ne traite pas dans cet Ouvrage, des phthifies nerveufes, ni des pulmonies, quoique les

unes & les autres ſoient ſouvent compliquées avec les vapeurs, ou que celles-ci en ſoient ſouvent le principe. J'ai déja traité aſſez au long de ces maladies dans mon Livre d'Obſervations ; on y trouvera en général & en particulier les inſtructions néceſſaires pour les connoître & pour les guérir. J'ai eu le bonheur de faire appercevoir dans cet Ouvrage tout le faux du préjugé dangereux, où l'on a été pendant trop long-temps, ſur l'uſage du lait dans la pulmonie; les Etrangers & les Patriotes les plus éclairés & les plus inſtruits dans l'art de guérir, ſe ſont rendus à mes raiſons, qu'ils ont la plupart confirmées par leurs propres expériences ; j'oſe inviter les autres, pour l'utilité publique, à réfléchir ſur ces obſervations, à les répéter eux-mêmes & à ſe rendre à l'évidence.

TABLE DES CHAPITRES.

PREMIERE PARTIE.

Théorie des Vapeurs.

SECTION PREMIERE.

Caractere général des Vapeurs.

SECTION SECONDE.

Causes éloignées des Affections vaporeuses, ou causes qui disposent à cette maladie.

SECTION TROISIÉME.

Causes prochaines & immédiates des Affections vaporeuses du Sexe.



SECONDE PARTIE.

Cure des Affections vaporeuses du Sexe.

SECTION PREMIERE.

Cure des Vapeurs.

SECTION SECONDE.

Moyens de ſe préſerver des effets des cauſes éloignées des Affections vaporeuſes.



SECTION TROISIÉME.

Cure des causes prochaines des Affections vaporeuses du Sexe.

Fin de la Table.



TRAITÉ
DES AFFECTIONS
VAPOREUSES DU SEXE.

AVEC L'EXPOSITION DE LEURS ſymptômes, de leurs différentes cauſes, & la méthode de les guérir.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

Ce qu'on entend par Affections vaporeuſes.

ON entend par affections vaporeuſes des ſtaſes, des mouvemens convulſifs, des ſpaſmes, ou des convulſions, de quelque partie, de quelque viſcere, de pluſieurs enſemble ou ſucceſſivement, ou généralement de tout le corps,

ſuivis de ſymptômes differens plus ou moins violens, plus ou moins modérés, ſelon la ſenſibilité, l'irritabilité, la différence de la force méchanique des parties affectées, & ſelon la quantité & la qualité de leurs cauſes.

L'ancienne Médecine attribuoit les vapeurs du ſexe aux ſeuls dérangemens des fonctions de l'uterus, à ſes vices & à ceux des parties qui en dépendent; mais on a reconnu par une ſuite d'obſervations qu'elles ont une infinité de cauſes, dont la plûpart ne proviennent pas de ce viſcere.

Les vapeurs de quelle eſpece qu'elles ſoient, ne ſont que des ſymptômes qui, quoiqu'ils ſe manifeſtent toujours par des mouvemens irréguliers du genre nerveux, proviennent de différentes maladies, ou de différens accidens. Ces ſymptômes ſe préſentent ſous tant de faces, preſque toujours ſi impoſantes & ſi variées, qu'il ne faut pas moins que la ſagacité d'un Medecin obſervateur, pour les connoître & les diſtinguer d'autres ſymptômes ordinaires à des maladies de tout autre caractere.

On voit souvent des maladies dont les symptômes sont compliqués avec ceux des vapeurs ; il en est d'autres qui ne paroissent pas appartenir à celles-ci, qui proviennent cependant d'un principe vaporeux : ce sont, par exemple, des douleurs de tête de différentes especes, des points de côté, des coliques, des nephrétiques, des gonflemens aux extrémités inférieures, &c.

On a remarqué que les vapeurs sont déja plus de la moitié des maladies chroniques, & qu'elles s'établissent de jour en jour un empire plus étendu. Les femmes ne sont pas les seules qu'elles affligent, elles ont aussi acquis des droits sur les hommes ; celles-ci ont beaucoup d'analogie avec les vapeurs qui ne proviennent pas directement des accidens qui sont propres au sexe. On appelle les vapeurs des hommes, affections mélancholiques ; la connoissance des unes mene à la connoissance des autres ; leur cure doit différer en général & en particulier, selon la différence des causes dont elles dépendent. Je m'étendrai

principalement dans cet Ouvrage, sur les affections vaporeuses des femmes; je rapporterai assez d'observations sur celles des hommes pour qu'on puisse les connoître & les guérir.





PREMIERE PARTIE.

THÉORIE DES VAPEURS.



SECTION PREMIERE.

Caractere général des Vapeurs.

CHAPITRE PREMIER.

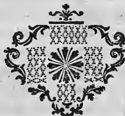
Signes qui annoncent les Affections vaporeuses.

LEs vapeurs convulsives, les spasmes & les convulsions surviennent quelquefois tout-à-coup, sans qu'on puisse les prévoir; mais souvent elles s'annoncent par quelqu'un des signes suivans qui précedent les attaques. Ce sont des impressions sourdes & un peu douloureuses dans le bas ventre, des foiblesses aux jambes; il survient des éternuemens, des baillemens fréquens, on fait des rots, on ressent des engourdissemens à la langue, des pesan-

teurs, des tremblemens dans les membres, de légeres impressions de froid à l'extérieur, sur-tout aux extrémités, des fourmillemens dans les chairs, des tensions fatiguantes & douloureuses, des contractions à la bouche; l'esprit s'obscurcit, les sens s'appesantissent, il semble qu'on ait à la bouche & au nez des saveurs & des odeurs désagréables; on donne des signes de joie, ou l'on a de légeres impressions de crainte, de timidité. Tantôt on a du penchant au sommeil, & tantôt on ne peut pas dormir; on ressent des tintemens d'oreilles, on est troublé par des vertiges & des étourdissemens. Il paroît sous les yeux de petits nuages de différentes couleurs, qui imitent l'arc-en-ciel, ou des étincelles rouges & brillantes. A certaines femme le visage s'anime, à d'autres il pâlit; les urines deviennent tenues & limpides, claires comme l'eau qui coule d'un rocher; c'est le signe le plus certain & le plus général des vapeurs; il a lieu dès qu'on a le moindre avant-coureur d'une attaque. On ressent en différens endroits du corps, ou

en une ſeule partie des extrémités, du tronc, ou des viſceres, de petits mouvemens reptiles comme la marche des fourmis, &c.

A la ſuite de quelqu'un de ces ſignes il ſurvient des ſymptômes qui caractériſent les affections vaporeuſes; il en faut peu pour en établir le caractere, ſur-tout dans des maladies compliquées. Ces ſymptômes ſe préſentent ſouvent pluſieurs enſemble, ou ils ſe ſuccedent à l'envi les uns des autres; ils paroiſſent, ils s'éclipſent, & la même cauſe, mille fois, les reproduit & les confond, juſqu'à ce que ces alternatives ont produit un déſordre général.



CHAPITRE II.

Symptômes généraux des Affections vaporeuses.

LOrsque les grandes attaques ne surviennent pas tout-à-coup, elles sont, presque toujours, le produit de plusieurs mouvemens convulsifs réunis, qui s'étant succédés de partie en partie, les saisissent enfin toutes ensemble, & forment une convulsion générale : il est des femmes qui tombent en faisant de grands cris, & d'autres sans se plaindre. Ces attaques sont souvent précédées par de grandes foiblesses, elles se succedent quelquefois par plusieurs reprises. Dans le cours d'un entretien suivi, les femmes vaporeuses font tout-à-coup des éclats de rire, ou elles pleurent amerement, & elles tombent en convulsion ou en syncope. On a vu les foiblesses durer plusieurs heures & même un & deux jours avec une privation totale d'entendement, de mouvement & de sentiment ; semblables à des personnes

mortes, on peut piquer vivement ces malades, ſans qu'elles donnent aucune marque de ſenſibilité ; on en a vû une infinité d'exemples. Vezale voulut diſſéquer le prétendu cadavre d'une femme qui étoit depuis longtemps dans une pareille ſyncope, la fin de ſon attaque approchoit ſans doute, elle ſe plaignit vivement au premier coup d'eſcalpel, elle cauſa tant de ſurpriſe & de frayeur aux aſſiſtans, que l'anatomiſte quitta l'Eſpagne pour ſe mettre à l'abri de l'Inquiſition. Aſclépiade fut plus heureux, il rencontra le cadavre d'une femme qu'on portoit au tombeau, il s'en approcha, & il reconnut qu'elle n'étoit pas morte, mais qu'elle étoit en ſyncope. J'ai vu moi-même des ſyncopes durer près d'un jour. Je retardai une fois les funérailles d'une fille du peuple parce que ſa couleur n'étoit pas totalement changée, elle ſe rétablit quelques heures après. On voit par ces exemples combien il faut être ſur ſes gardes, dans les maladies vaporeuſes, pour ne pas confondre avec les morts des perſonnes vivantes. Les

attaques vaporeuſes convulſives ne renverſent pas toujours les malades ; leur corps fléchit ſouvent, d'un côté ou d'autre, par devant, par derriere, & en différens ſens, ſelon les mouvemens convulſifs ou les convulſions des muſcles qui ſervent aux différens mouvemens.

Les mouvemens convulſifs, les ſpaſmes, les convulſions des parties extérieures ſe communiquent aux viſceres, & celles de ceux-ci ſe communiquent aux autres ; c'eſt une alternative quelquefois ſi précipitée, qu'on eſt ſurpris de la promptitude avec laquelle ces différens mouvemens ſe ſuccedent. Il en eſt de même des douleurs vaporeuſes, dès qu'elles ceſſent à l'extérieur, elles ſe font reſſentir dans les viſceres.

La roideur des membres & la tenſion de l'abdomen ſont ce qu'il y a de plus extraordinaire dans les ſpaſmes & les convulſions. J'ai vu un nombre de femmes dans cet état, dont les membres étoient ſi roides, que les forces réunies de cinq ou ſix hommes n'auroient pas été ſuffiſantes

pour fléchir un ſeul bras, ni pour tendre les doigts appliqués à la paume des mains; ces membres auroient plûtôt caſſé. A peine pluſieurs perſonnes peuvent ſuffire pour tenir une femme vaporeuſe dans ſon lit lorſqu'elle eſt agitée par des mouvemens convulſifs. Lorſque ces attaques ſont violentes, l'abdomen prend un volume ſi conſidérable, & il s'y fait des concuſſions ſi fortes, qu'il eſt ſurprenant que les membranes & les viſceres n'en ſoient pas déchirés. Les compreſſions qu'on y fait ſoulagent beaucoup, mais il faut les proportionner aux différens degrés de la tenſion; ſi l'on en fait de trop fortes, les malades tombent en ſyncope; on n'a pas à craindre cet accident dans les plus grandes attaques, il faudroit des forces énormes pour équivaloir à celles de l'abdomen.

Les convulſions ſuccedent ordinairement aux mouvemens convulſifs, & ceux-ci aux convulſions; ils ſont quelquefois ſi violens qu'ils détruiſent des parties des groſſes dents, qu'ils luxent les machoires & en détachent pes pieces entieres; ſi la langue eſt

surprise entre les dents, elle en est déchirée, ou coupée entiérement. Dans les grandes attaques il paroît quelquefois de l'écume à la bouche, on rend les urines, les gros excrémens, & quelquefois du sang par le vagin, par les émorhoïdes; c'est l'effet des mouvemens convulsifs ou des convulsions. Tout s'appaise à mesure que la roideur des membres diminue, & que la couleur du visage se rétablit; on reprend bien-tôt tous ses sens: cependant on paroît hébêté pendant quelques instans, lorsque les convulsions ne diminuent qu'insensiblement. J'ai vu des femmes & même des hommes chanter, sans se connoître, des motets & des chansons, après des convulsions générales. Une Religieuse tomboit dans ces accidens tous les cinq quarts d'heure, cela dura près de deux mois; dès que les convulsions cessoient elle chantoit un motet bien plus régulierement que si elle n'avoit pas été malade, elle recouvroit ensuite ses sens, & après ses attaques elle paroissoit en parfaite santé; on auroit dit qu'elle n'avoit jamais eu

d'accident. J'ai vu un jeune homme dans le même cas, avec les mêmes circonſtances, excepté que les mouvemens convulſifs avoient des intervalles des uns aux autres de deux ou trois heures; ils étoient ſi violens qu'ils ſecouoient le lit & l'appartement. J'en ai parlé dans mon Livre d'obſervations.

CHAPITRE III.

Symptômes des viſceres du bas ventre dans les Affections vaporeuſes.

UN mouvement de *ſagitation* extraordinaire ſe fait reſſentir dans l'hypogaſtre, il ſemble monter vers le nombril, quelquefois il paroît deſcendre. L'abdomen ſe gonfle irrégulierement, il ſe forme en différens endroits, en différentes parties de cette cavité, comme une boule qui ſe porte d'un côté & d'autre, ou qui monte vers le diaphragme; le ventre ſe tend de plus en plus, la malade ſemble étouffer, elle porte la main ſur le bas ventre, ſur la poitrine, comme pour

indiquer l'endroit où elle souffre. Dans les grandes attaques le spasme est si considérable, qu'il devient nécessaire d'opposer aux forces extraordinaires & contre nature des muscles de l'abdomen, une compression puissante, en état d'en borner les progrès. Je l'ai observé au chapitre précédent. On ressent quelquefois dans le colon, ou dans d'autres parties du bas ventre, des douleurs considérables; ce ne sont ordinairement que des grouillemens des *borborygmes* occasionnés par des vents dilatés & retenus par les mouvemens convulsifs. Dans ces différens cas, tous les visceres de l'abdomen sont en souffrance; il y en a toujours quelqu'un plus affecté que les autres, selon le plus ou le moins d'agitation ou de contrainte.

Les fonctions des reins sont toujours lésées dans cette maladie; l'urine devient claire, on en rend quelquefois en assez grande quantité; j'ai déja observé que c'est le signe essentiel des affections vaporeuses. On n'urine pas dans le paroxisme s'il est considérable; dès qu'il a cessé, l'urine vient extrê-

mement trouble, & il coule de l'uterus une petite humidité souvent accompagnée de vents, qui sortent avec un certain bruit.

Si les mouvemens convulsifs portent avec force sur les reins, il survient des accidens semblables à ceux de la néphrétique ; on distingue cette colique des autres especes, par un vomissement de bile verdâtre. On ne doit pas s'en laisser imposer par la douleur qui se continue du rein dans l'uretere ; ce symptôme est souvent commun à la néphrétique calculeuse & à la vaporeuse. Il n'est pas rare que dans celle-ci il survienne des retentions ou des suppressions d'urine avec les mêmes symptômes de celles qui sont causées par des pierres ou par des graviers qui bouchent les ureteres ou l'urethre, c'est l'effet du spasme de ces parties ; les femmes affoiblies par de longues attaques sont sujettes à ces accidens.

Dans presque toutes les attaques vaporeuses on est fatigué de battemens ou de pulsations incommodes au dos & aux hypocondres ; ces symptô-

mes cessent tout-à-coup, ou à proportion que les spasmes de ces parties cessent ou diminuent. Il survient à certaines femmes vaporeuses des diarrhées ou des vomissemens continuels de matieres verdâtres, cependant elles ne souffrent pas de douleurs. D'autres sont tellement constipées qu'elles ne rendent presque point d'excrémens par la voie du canal intestinal; si elles en rendent, ce n'est qu'en très-petite quantité, ils sont âcres, bilieux & d'une couleur jaune. Tantôt il survient des cardialgies, des inappétences & des dégoûts quelquefois si considérables, que pendant toute la maladie il n'est pas possible de prendre des alimens d'aucune espece. Cependant ces malades ne maigrissent pas, & elles conservent le plus souvent leur couleur naturelle. On a dans les vapeurs des soifs considérables, des nauzées; on rend des rôts aigres, il se fait des grouillemens dans les hypochondres, &c. on ressent dans l'abdomen, sur-tout vers le cartilage xiphoïde au ventricule & à l'épigastre de cruelles douleurs, comme celles de

colique & de la paſſion iliaque, avec des déjections de bile verte, ou de quelqu'autre couleur extraordinaire. Si le paroxiſme dure pluſieurs jours, il finit par une jauniſſe univerſelle, avec un découragement & un abattement d'eſprit qu'on ne peut pas exprimer. Ces derniers ſymptômes ſont ordinaires aux mélancholiques de l'un & de l'autre ſexe, & ſur-tout aux femmes d'une complexion lâche, & à celles qui ont fait pluſieurs enfans.

CHAPITRE IV.

Symptômes des viſceres de la poitrine dans les vapeurs.

LE diaphragme eſt d'abord agité par des ſpaſmes, des mouvemens convulſifs, ou des convulſions, c'eſt ſouvent une ſuite des ſymptômes des viſceres du bas ventre. Delà une reſpiration gênée, courte, qui ſe fait par ſoubreſauts, & comme par hoquets; des toux très-fatiguantes, & preſque continuelles, ſans aucune expectoration; on les appelle hyſteriques. Le

gosier se resserre, on se plaint d'étranglement, cependant il ne paroît rien au cou, il s'enfle ensuite considérablement à proportion de la force du spasme ou de la convulsion des muscles du pharinx, du larinx, de l'os hioide, de la langue. L'œsophage se ferme, on ne peut rien avaler, on rejette tout, la respiration n'a presque pas lieu, le cou se racourcit, il se gonfle de plus en plus, il devient dur, on ne peut plus parler, on ne fait que sanglotter; dans ces détresses désolantes on désespere entierement de son état. Ces accidens ne viennent pas toujours à un tel point de cruauté; il y a des attaques qui ne permettent que quelque fonction, d'autres les permettent toutes; cependant la respiration est toujours gênée. Une vive chaleur semble embraser, dans certaines attaques, les visceres de la poitrine; la sécheresse qu'elle cause à la gorge en fermeroit seule les conduits. On ressent des douleurs au côté gauche qui intéressent la mammelle. Le cœur est aussi du nombre des visceres les plus affectés; il est toujours comme comprimé, ou il fait

des palpitations ſi conſidérables que les malades ſe perſuadent que ceux qui ſont dans leur chambre doivent les entendre ; il s'enſuit des langueurs & des ſyncopes extrêmes qui font déſeſpérer de la vie. J'ai vu une Demoiſelle vaporeuſe qui ſouffrit pendant long-temps d'un grand battement entre les omoplates : elle l'appelloit ſon horloge, il l'empêchoit de dormir, ou ſi, accablée de veilles, elle s'aſſoupiſſoit un inſtant, elle s'éveilloit bien-tôt en ſurſaut, ſans eſpoir de reprendre le ſommeil. On a ſouvent obſervé de pareils battemens de l'artere du dos, dans les maladies vaporeuſes & hypochondriaques ; c'eſt un ſymptôme commun aux hommes & aux femmes.



CHAPITRE V.

Symptômes de l'intérieur de la tête dans les Affections vaporeuses.

LEs malades s'affligent, elles se font des idées sinistres, elles se représentent tous les objets affreux; la moindre chose leur cause des coleres, des jalousies, & un rien donne lieu aux passions les plus violentes. Les sujets d'espérance, de joie, tout ce qui pourroit les flatter, ne les fixe pas, elles ne s'arrêtent jamais qu'à des idées & à des objets lugubres. Elles se dégoûtent de tout, & une irrésolution générale termine toujours leurs projets & leurs desseins. Il y a des vaporeuses qui ne dorment pas pendant toute leur maladie; si elles dorment, leur sommeil est interrompu à chaque instant; si par hasard il est profond, elles ne s'éveillent que pour se livrer à de nouveaux troubles, à de nouvelles frayeurs. Les femmes accablées par la longueur de la maladie, & celles à qui il est survenu de grands chagrins,

ſont les plus ſujettes à ces ſymptômes.

Les vaporeuſes délirent ſouvent dans les attaques, elles perdent tout-à-coup la mémoire, la connoiſſance & le ſentiment; ces facultés ſe rétabliſſent en un inſtant à la fin du paroxiſme, ſur-tout ſi le mal n'eſt pas invétéré. Les malades parlent ſouvent entre les dents, & quelquefois tout haut, elles répetent des choſes dont elles avoient déja occupé leur imagination, ou des abſurdités qu'elles ſe figurent & qu'elles craignent. Ce délire eſt ſans fiévre avec un pous obſcur ou fréquent, un aſpect cadavereux, &c. Voyez les ſymptômes extérieurs.

Il y a des vaporeuſes qui entendent & comprennent tout ce qu'on leur dit pendant les grandes attaques, ſans qu'elles puiſſent répondre; elles répetent tout enſuite ſans en omettre la moindre circonſtance. La triſteſſe de l'eſprit, ſur-tout s'il ſe fixe & s'attache à quelque idée, eſt un ſigne certain d'une manie ou d'une fureur prochaine tant dans les hommes que dans les femmes; on devient d'abord taciturne, enſuite babillard, on croit voir

des ſpectres, on ſe figure être des dieux, des rois, des coqs, &c. Ariſtote obſerve que ces malades ont preſque tous de l'eſprit; j'en ai vu qui pendant les attaques ſe faiſoient admirer par des diſcours ſuivis & profonds, qui faiſoient des morales, & parloient de bien des choſes, avec des connoiſſances infiniment ſupérieures à celles qu'ils avoient avant la maladie, & à celles qui leur reſtoient après leur guériſon. Si les vapeurs ſe manifeſtent par un délire ſourd, on a des ſenſations douloureuſes dans quelque viſcere, & l'on eſt dans un tel accablement qu'on eſt obligé de verſer des larmes, ou qu'on a de l'empreſſement pour rechercher le ſilence. La honte, la pudeur hors de propos, la timidité, le déſordre de tous les ſens, ſont des ſymptômes ordinaires dans ces maladies; quelquefois les vaporeuſes démontrent ouvertement des paſſions tout oppoſées à ces dernieres, & à leur tempérament; on doit ſe rappeller qu'elles ſont en délire, je l'ai déja obſervé.

Si la mélancholie dégénere en ma-

nie, l'eſprit ſe porte à des écarts affreux, & même à des extrémités funeſtes; on ſe perſuade que ces effets du déſeſpoir ſont ce que l'on a de moins affligeant à choiſir; on s'en fait des idées plus ſupportables que celles des horreurs qui les pourſuivent ſans relâche; rien ne peut leur faire eſpérer de guériſon. Plus on fait des efforts pour rendre ces malades tranquilles, plus on anime leur fureur, que la moindre choſe excite & renouvelle. Ces ſymptômes arrivent principalement aux femmes qui ont eu des ſuppreſſions ſubites de leurs regles, ou de quelque autre écoulement habituel; & aux hommes qui ont éprouvé de grands ſujets de triſteſſe, qui ont appliqué pendant long-temps leur eſdrit à l'étude ou à d'autres choſes difficiles, ou qui ſont depuis long-temps en proie à cette maladie.



CHAPITRE VI.

Symptômes des Affections vaporeuses qui se manifestent à l'extérieur.

LEs attaques de vapeurs commencent souvent par un froid aux parties extérieures de tout le corps ; on le ressent principalement sur la tête, il est rare qu'il cesse ayant la fin du paroxisme. On ressent aussi de cruelles douleurs dans tout l'extérieur de la tête, tantôt sur le devant, tantôt sur le derriere, & quelquefois aux yeux ; il semble qu'on les arrache de leurs orbites. Ces douleurs se fixent souvent entre le crâne & le pericrâne dans la circonférence d'un pouce, c'est le clou vaporeux que souvent, on appelle mal-à-propos clou hystérique ; elles sont cruelles, & souvent accompagnées de vomissemens énormes. J'ai vu rire, chanter & pleurer successivement sans aucun sujet ; j'ai encore vu baver & cracher pendant plusieurs jours ; le visage & différens membres sont attaqués de mouvemens convulsifs distincts

& particuliers ; quelquefois le premier eſt pâle & d'autres fois il eſt rouge, de même que les lévres & les yeux ; ceux-ci tombent en convulſion, ils ſe contractent, ils ſe fixent, ils ſe renverſent ou ils ſe ferment. Les dents ſouffrent auſſi de vives douleurs quoiqu'elles ſoient très-ſaines, les muſcles du cou ſont affectés de convulſions qui les tordent tellement, que bien des femmes en ont été en danger de ſuffoquer. Le ſein ſe gonfle ; on reſſent des douleurs aux cuiſſes & à la région des reins, elles ſont ſouvent inſupportables. On a vu la peau devenir mal-propre, rude, ridée, ſurtout aux coudes, aux genoux & aux articulations des doigts. Il ſurvient quelquefois des douleurs & des tumeurs aux mâchoires, au cou, aux épaules, aux mains, à la région des lombes, aux cuiſſes, aux jambes ; la tumeur paroît plus en celles-ci qu'aux autres parties, elle reſſemble aux tumeurs d'hydropiſie, on ne l'en diſtingue qu'en ce que l'impreſſion du doigt ne reſte pas ſur la tumeur vaporeuſe, que celle-ci eſt plus grande, plus éten-

due le matin que le ſoir, & que l'autre au contraire l'eſt plus le ſoir que le matin. D'ailleurs, la tumeur vaporeuſe n'a ſouvent lieu qu'en une jambe, & les hydropiques les ont toutes les deux affectées en même-temps. De cruelles douleurs au dos ſont un ſymptôme fréquent de cette maladie; on devient tout-à-coup paralytique de quelque partie, un bras eſt privé de ſentiment & l'autre le conſerve, le pouls ſe ſupprime en un artere & le battement ſubſiſte à l'autre: tout revient après l'attaque dans l'état naturel. Toutes les parties où l'on a reſſenti des douleurs reſtent tendres & ſenſibles au toucher, comme ſi elles avoient été fuſtigées; cette ſenſibilité diminue & ſe perd peu à peu. J'ai vu des vaporeuſes reſſentir de vives chaleurs dans quelque partie, qui ſemblables à des flammes ſe portoient rapidement de membre en membre, & ſouvent d'un viſcere en un autre.



CHAPITRE VII.

Symptômes des Affections vaporeuses compliquées avec d'autres maladies.

ON connoît s'il y a complication d'affections vaporeuses, dans les maladies aigues & dans les maladies chroniques, par la présence de quelqu'un des symptômes rapportés aux Chapitres précédens.

Une Demoiselle de 15 ans avoit la petite vérole avec des éruptions miliaires, la fiévre augmenta vers le quatriéme jour, elle devint violente; elle diminua dans cinq ou six heures, à peine eut-elle diminué qu'il survint des mouvemens convulsifs dans tous les membres : de moment à autre la malade paroissoit furieuse, elle étoit tranquille dans les intervalles. Cette alternative fit soupçonner des vapeurs, on donna des remedes en conséquence, les accidens vaporeux cesserent.

Une Dame étant attaquée d'un mal de gorge avec inflammation, il lui survenoit, tous les soirs, des mouve-

mens convulſifs au côté gauche du cou, ils deſcendoient au bras & au pied du même côté qu'ils agitoient rarement ſans qu'ils portaſſent ſur les viſceres. On voit très-fréquemment des maladies aigues & chroniques compliquées de pareils ſymptômes : ils ſont ſouvent moins ſenſibles que ceux que je viens de rapporter ; mais il ſe développe toujours quelque ſigne particulier qui en annonce le caractere ; c'eſt aux Médecins à ſçavoir les diſtinguer.

Il ſurvint à une Demoiſelle malade d'une fiévre maligne un froid conſidérable qui dura pendant pluſieurs jours ; il venoit d'un principe vaporeux.

Les mouvemens convulſifs, les ſpaſmes & les douleurs des parties membraneuſes, doivent toujours faire ſoupçonner le concours des vapeurs, car celles-ci ſont ſouvent une des principales cauſes de ces accidens, ſans qu'on s'en apperçoive. Cette négligence fait que la plupart des femmes paſſent la plus grande partie de leur vie dans des langueurs qui leur en

font perdre tous les agrémens. Outre les signes ordinaires des vapeurs qui en font connoître la complication avec d'autres maladies, j'en connois un qui ne m'a jamais trompé, surtout dans les femmes délicates. Je comprime avec la main la région épigastrique; s'il survient des bâillemens réitérés jusqu'à ce qu'on ait cessé la compression, on doit être assuré que la maladie est compliquée avec un principe vaporeux. Il y a peu de temps, que je vis une jeune Dame dangereusement malade d'un *hæpatitis*, elle bâilloit dès que je pesois de la main sur l'épigastre; je traitai cet *hæpatitis* en conséquence de mes principes. Dès que la fiévre & les autres symptômes eurent cessé, le ventre se tendit, il prit un volume considérable; on craignit d'abord une hydropisie ou un épanchement de pus dans la cavité du bas ventre, je ne pris pas le change, j'attribuai cette tension à un principe vaporeux, je fis mettre la malade dans un demi-bain tiede, son ventre diminua de la moitié, & un second le rétablit dans l'état natu-

rel. Il y a bien des femmes qui, ſans être malades, ont très-fréquemment des ſymptômes vaporeux, ſur-tout au moindre exercice extraordinaire, à la moindre vivacité, à la moindre paſſion qu'elles ſe permettent, ou à la moindre violence qu'elles ſe font pour les ſurmonter. On les doit toujours regarder dans leurs maladies comme vaporeuſes; quand bien même elles n'en auroient pas d'autre ſymptôme. Il eſt des maladies qui n'ont pour principe qu'une cauſe vaporeuſe, & qui ne ſont autre choſe que des attaques de vapeurs qu'on pourroit aiſément confondre avec d'autres maladies qui ont à peu près les mêmes ſymptômes; j'en fais la différence au Chapitre ſuivant.



CHAPITRE VIII.

Comment on diſtingue les Affections vaporeuſes d'avec d'autres maladies qui ont des ſymptômes à peu près ſemblables.

LEs maladies qui ont des ſymptômes à peu près ſemblables à ceux des vives attaques de vapeurs, ſont la ſyncope, la catalepſie, l'apoplexie, l'épilepſie, la létargie, les accidens qui arrivent aux perſonnes empoiſonnées, la paſſion iliaque, la néphrétique, le gonflement des jambes, &c.

Dans la ſyncope le pouls eſt ſupprimé & la maladie eſt bien-tôt terminée par la mort ou par la ſanté: car la ſyncope ne dure guere plus d'un quart d'heure, & le viſage eſt pâle & défiguré. Dans les vapeurs au contraire, il eſt rouge, ou il conſerve quelque choſe de naturel. Les attaques ou ſyncopes vaporeuſes durent long-temps, & le pouls ſe fait reſſentir, quoiqu'il ſoit petit, lent & languiſſant. Il faut cependant obſerver

que dans les grandes attaques de vapeurs, qui durent un, deux ou trois jours, & lorſque les femmes ſont priſes pour mortes, il n'y a point apparence de pouls, mais leur durée & les ſymptômes qui ont précédé les diſtinguent ſuffiſamment de la ſyncope qui provient de tout autre cauſe.

Dans la catalepſie on a toujours froid, les yeux reſtent ouverts, & on n'entend rien; les malades demeurent roides & immobiles dans l'état où ils ſe ſont trouvés lorſque l'attaque les a ſurpris; ils marchent, s'ils ſont debout, quand on les pouſſe, ils ne quittent pas ce qu'ils ont à la main, ils avalent ce qu'on leur met dans la bouche, &c. & le mal, après trois ou quatre jours dégénere ordinairement en une folie dont peu guériſſent.

Dans les vapeurs, on conſerve ſouvent la chaleur naturelle, & on entend pendant l'attaque; on n'a point les yeux ouverts, & on ne garde pas la même attitude, à moins qu'on ne ſoit en ſyncope ou dans une convulſion générale, mais celle-ci n'a lieu que pendant très-peu de temps, elle

eſt même entrecoupée par des mouvemens convulſifs.

L'apoplexie eſt toujours accompagnée de ronflement, & on n'en revient guere ſans qu'un côté ou quelque membre reſtent paraliſés; pas un de ces ſymptômes n'a lieu dans les attaques de vapeurs; le pouls dans l'apoplexie eſt toujours fort, mais dans les vapeurs il paroît ſouvent manquer; dans celles-ci la reſpiration eſt imperceptible.

Les attaques épileptiques partent ſouvent de quelque partie du corps, d'un pied, d'une jambe, d'un bras, de la main, d'un doigt, &c. Le pouls ſubſiſte toujours dans ces attaques. Celles des vapeurs viennent par ſuffocation, & par un poids étouffant à la poitrine. Dans l'épilepſie on ne conſerve jamais de ſentiment, on en a ſouvent dans les accès vaporeux, on entend ordinairement dans ceux-ci, & non pas dans l'autre. Après les attaques d'épilepſie on eſt plongé dans le ſommeil, & l'on ne voit plus de mouvemens convulſifs, du moins ſenſibles. Dans les vapeurs on reprend ſes ſens

ou tout-à-coup, ou peu à peu, les membres deviennent flexibles successivement, on fait de grands soupirs, on rend une humeur par le vagin, & souvent des vents, je l'ai déja observé; l'on reprend bien-tôt la couleur naturelle, les forces sont rétablies dans le même instant. Rien de tout cela n'a lieu dans l'épilepsie, au contraire, on reste abattu, pâle, défiguré, souvent pendant plusieurs heures & même pendant plusieurs jours. D'ailleurs les épileptiques sont tous mal colorés; il paroît dans tous les temps, sur leur visage, qu'ils ont quelque cause de maladie; au lieu que les vaporeuses conservent leur couleur naturelle, même dans les attaques, tout au plus elle est un peu flétrie dans celles-ci, mais cela n'arrive pas toujours.

Dans la léthargie on a la fiévre, & on n'en a jamais dans les vapeurs.

Parmi les accidens qui arrivent après avoir été empoisonné, on a des douleurs, la couleur de la peau est jaune, les extrémités du corps & celles des ongles sont livides; rien de cela n'arrive aux femmes vaporeuses;

ſi elles ont des douleurs, on les diſtingue aiſément de celles qui viennent de la corroſion occaſionnée par les poiſons.

La néphrétique vaporeuſe differe de la néphrétique ordinaire par un vomiſſement de bile verdâtre. Voyez le Chapitre III. La paſſion iliaque, Ibid. Le gonflement des jambes, Chapitre VI.

On doit enfin diſtinguer de la mort les longues attaques de vapeurs, même celles qui durent deux ou trois jours, comme je l'ai déja obſervé. Il eſt difficile de faire cette différence, cependant il faut prendre toutes ſortes de précautions pour ne pas enterrer des perſonnes vivantes, comme il n'eſt arrivé que trop ſouvent. On tâche de découvrir le mouvement de l'artere, mais il eſt des femmes en qui le pouls ne ſe fait pas ſentir en mettant même la main ſur le cœur. On a cependant trois moyens pour connoître ſi l'on reſpire : un brin de coton, un miroir, un verre plein d'eau approchés de la bouche & du nez ; quand bien même par tous ces moyens on ne

découvriroit pas de ſigne de vie, on ne doit pas enterrer une femme vaporeuſe avant le quatriéme jour, il faut attendre que le corps commence à ſe corrompre. Les vapeurs ſont ſouvent compliquées avec d'autres maladies. J'en ai parlé au Chapitre précédent, & au Chapitre IV. de la ſeconde Partie.





SECTION SECONDE.

CAUSES ÉLOIGNÉES DES AFFECTIONS vaporeuſes, ou cauſes qui diſpoſent à cette maladie.

CHAPITRE PREMIER.

Ce qu'on entend par cauſes éloignées des Affections vaporeuſes.

IL n'eſt pas de maladie chronique dont la cauſe n'ait été préparée inſenſiblement & de longue main, ou par la mauvaiſe diſpoſition du tempérament des malades, ou par quelque vice héréditaire, ou enfin par l'abus de quelqu'une des ſix choſes non naturelles. On entend par choſes non naturelles, l'air, la boiſſon & les alimens ſolides, le mouvement & le repos, les excrétions trop abondantes, en trop petite quantité, ou ſupprimées, & les paſſions de l'ame. Les vapeurs peuvent provenir de toutes ces cauſes, qui produiſent peu à peu, ou un dé-

rangement général dans les femmes, ou des vices locaux d'où dépendent tous leurs accidens. Ce dérangement & ces vices locaux sont autant de nouvelles causes que j'appellerai prochaines ou immédiates, parce que c'est d'elles que partent immédiatement tous les symptômes des vapeurs. Ce sont encore ces mêmes causes qui les reproduisent, qui les multiplient & qui les perpétuent, sur-tout si l'on continue d'abuser des causes éloignées.

CHAPITRE II.

Tempérament des femmes : cause éloignée des Affections vaporeuses.

LE tempérament en général est une disposition naturelle des liquides & des solides, suite constante du concours & de la proportion qui se trouve entre ces deux puissances, & qui en regle la force, la foiblesse, l'énergie & l'activité. On voit par-là que les tempéramens souffrent une infinité de différences qui sont déterminées par les qualités différentes des liquides, &

par les différens dégrés de force, de molleſſe, de ſenſibilité & d'irritabilité des ſolides. Il eſt des tempéramens qui annoncent la ſanté, la hardieſſe, l'audace, &c. Il en eſt d'autres qui portent un caractere inſéparable de débilité, de foibleſſe, de timidité, &c. Les premiers ſont robuſtes & vigoureux, ils paroiſſent d'abord devoir braver tous les abus ; les autres ſont altérés par le moindre excès, leur délicateſſe exige toutes ſortes de ménagemens ; les moindres irrégularités (ſur-tout quand on en abuſe) les affectent, les dérangent & préparent inſenſiblement les cauſes prochaines des maladies chroniques & une ſource de langueurs qui ne finiſſent ſouvent qu'avec la vie ; ſur-tout ſi l'on néglige de ſe procurer les ſecours qui conviennent pour ſe remettre ſur les voies de la nature. Je ne parle ici qu'en général des tempéramens les plus propres aux affections vaporeuſes : ſi l'on veut être inſtruit ſur leurs différences, on peut avoir recours aux ouvrages des anciens Médecins, ils ont épuiſé cette matiere.

Les femmes blanches, dit Hyppocrate, ſont plus humides & plus délicates que les brunes & les noires; celles-ci ſont plus fortes & plus robuſtes que les autres; celles qui tiennent le milieu entre l'une & l'autre couleur, en partagent les avantages & les inconvéniens. Il eſt des conſtitutions débiles que l'on tient de la nature, il n'eſt pas poſſible de les réformer; c'eſt donc mal-à-propos qu'on accuſe ſouvent les femmes d'avoir donné lieu à des incommodités, qui ſont les ſuites inſéparables de leur tempérament. Il en eſt d'autres qu'on doit à l'éducation; les femmes qui habitent les grandes Villes, les riches, celles qui ont été élevées dans la molleſſe, ſont délicates, foibles, valétudinaires; s'il en eſt qui affectent dès leur tendre jeuneſſe des incommodités à la mode, elles obſervent des ménagemens d'uſage, toujours ſuivis de l'oiſiveté & d'un régime pernicieux. Il s'enſuit delà que l'eſprit ſe fait une habitude de ces idées, que les fonctions du corps ſe dérangent inſenſiblement & qu'on devient enfin ma-

lade. C'est le fruit ordinaire de la tendresse déplacée des parens, & des coutumes abusives reçues & adoptées toujours mal-à-propos. Après une telle éducation & des abus si déplacés, le genre nerveux, sur-tout dans les femmes, reste lâche, foible, délicat & sensible, il ne fait ses fonctions qu'à demi; la moindre chose l'agace, l'irrite & lui cause des mouvemens irréguliers; il en survient insensiblement de mauvaises digestions, des engorgemens dans les visceres, des troubles dans les secrétions, des excrétions irrégulieres, des engorgemens, des obstructions, & enfin des vapeurs, des phthisies, &c.

Il n'en est pas de même des femmes de la campagne; accoutumées à l'exercice & au travail, elles sont plus robustes dans un âge avancé que les femmes délicates des Villes ne le sont dans leur jeunesse. On voit par-là que les maladies sont nées de la société, on les connoît à peine chez les sauvages; de sorte que la nudité, le défaut d'habitation & la privation de toutes les commodités que nous croyons si

néceſſaires, ſont les principales cauſes de la ſanté & de la conſervation de ceux que la nature y a aſſujettis: les uſages d'une éducation délicate ſeroient autant de ſupplices pour eux, & autant de cauſes de maladies & de langueurs, car les tempéramens les plus robuſtes ſuccomberoient à ces abus.

On n'a pas oui dire que les femmes des anciens Scythes fuſſent ſujettes aux vapeurs : elles étoient toutes élevées à l'exercice des armes, elles ſervoient dans la Cavalerie, & ne ſe marioient jamais qu'après avoir tué trois ennemis. Hyppocrate nous l'apprend.

Les hommes deviennent vaporeux tout comme les femmes lorſque leurs nerfs perdent leur fermeté naturelle; il arrive quelquefois qu'ils ſont foibles par une ſuite du tempérament, mais ils le deviennent le plus ſouvent par la débauche, par l'épuiſement, par l'oiſiveté, la contention d'eſprit, &c. J'ai vu pluſieurs de ces hommes hypochondriaques qui avoient les mêmes accidens que les femmes vaporeuſes dans leurs plus vives attaques ; il leur

ſembloit qu'une boule s'élevoit du bas ventre ; ce ſymptôme étoit ſuivi d'étranglement, de ſuffocation, de convulſions, &c. On auroit juré que c'étoient des femmes, ſi l'on n'avoit pas été certain de leur ſexe.

Il n'y a que peu de temps que je voyois un homme d'environ trente ans à qui il ſurvenoit aſſez fréquemment des mouvemens convulſifs avec froid à la plante des pieds ; ils ſuivoient tout le corps juſqu'au goſier où ils ſe fixoient en y faiſant une compreſſion ſuffoquante, il en perdoit totalement la parole ; il portoit à tout inſtant la main à la partie ſupérieure de la poitrine pour indiquer l'endroit où il ſouffroit.

Je ne ſuis pas le ſeul qui ait fait de pareilles obſervations ; on en voit de ſemblables dans des Auteurs célebres. Ces accidens arrivent moins ſouvent aux hommes qu'aux femmes ; celles-ci ſont naturellement moins robuſtes qu'eux, & moins ſujettes à fortifier leur tempérament par l'exercice : cependant les maladies des deux ſexes paroiſſent devenir communes à l'un & à l'au-

tre. Seneque l'avoit déja remarqué à Rome. Les femmes, dit cet Auteur, qui prennent les habitudes des hommes, qui partagent leurs excès dans le régime, & qui imitent leur façon de vivre, contractent leurs maladies. On ne voyoit pas du temps d'Hyppocrate des femmes chauves, gouteuses, &c. au lieu que du temps de Seneque il y en avoit beaucoup : il vivoit sous l'Empereur Neron. Si les femmes ont contracté les maladies des hommes, en prenant leur façon de vivre, il n'est pas surprenant que certains hommes aient contracté les maladies des femmes après en avoir pris les habitudes, & fait tous leurs efforts pour réduire leur tempérament à la délicatesse de celui du beau sexe.



CHAPITRE III.

Incommodités ou maladies héréditaires : causes éloignées des Affections vaporeuses.

J'Ai rapporté ailleurs, d'après Hyppocrate, que les maladies héréditaires se transmettent avec la semence & le lait ; l'une & l'autre influent beaucoup sur le tempérament des enfans, bien plus il en dépend. Des parens valétudinaires, mous, lâches & débiles, n'engendrent pas des enfans robustes ; s'ils le paroissent pendant quelque temps, c'est que la nature a fait tous ses efforts, c'est qu'elle a épuisé ses forces ; aussi les voit-on bien-tôt attaqués des mêmes maladies, & affligés des mêmes incommodités, dont ils ont nourri le principe pendant leur jeunesse, avec ce désavantage qu'il a pris de nouvelles forces en ne se développant que plus tard. Ce sont enfin des phthisies, des scorbuts, des lépres, des gouttes, des écrouëlles, &c. & j'ose le dire, des

affections vaporeuses qui les assaillissent de toutes parts.

Un pere hypochondriaque dont les visceres obstrues auront depuis longtemps troublé les digestions, interrompu les secrétions, dépravé les récrémens, &c. ce pere dont le genre nerveux, & le suc qui en entretient la souplesse, qui en facilite les fonctions, auront sensiblement dégénéré, pourra-t-il avoir des enfans qui ne participent pas aux mêmes vices? Comment la nature les garantiroit-elle des effets du principe qui les a formés? Aristote décide avec raison que la semence vient de toutes les parties du corps; elle en est comme la quintessence; il faut donc qu'elle participe aux bonnes & aux mauvaises qualités de ces parties & qu'elle les communique à ses productions; ce qui vient d'un principe doit en retenir les qualités: c'est un axiome reçu.

Willis rapporte plusieurs observations de filles tourmentées d'affections vaporeuses les plus violentes qui leur venoient par succession de leurs parens, on me dispensera de répéter cet Auteur.

Une mere dont les infirmités auront ſuccédé à une jeuneſſe paſſée dans l'oiſiveté, a une façon de vivre plus propre à ſatisfaire le goût, à exciter & nourrir les paſſions, qu'à former des membres & des viſceres capables de fournir aux fonctions de la nature, pourroit-elle nourrir dans ſon ſein un enfant bien conditionné ? Et quel moyen de garantir celui-ci de ces cauſes fécondes d'incommodités confondues avec ſa premiere nourriture ?

Les femmes qui depuis leur jeuneſſe ont été ſujettes aux vapeurs, ſont pleines d'obſtructions, elles digerent mal ; leur ſuc nerveux a dégénéré ſenſiblement, le concours des principes des liquides ne ſe ſoutient pas, leurs nerfs ſont d'une ſenſibilité & d'une délicateſſe qu'on ne peut pas exprimer, tout les agace, tout les irrite & les met dans le déſordre. Dans les unes les évacuations néceſſaires deviennent trop abondantes, ou bien elles ſe ſuppriment, ou la matiere qui les fournit eſt pervertie ; dans les autres, ce ſont des évacuations contre nature qui forment des obſtructions

ou des ulceres dans l'uterus, dans le vagin, qui concourent à déranger de plus en plus la masse des liquides, & à accomplir le désordre du genre nerveux. Si les femmes conçoivent dans cet état, leurs enfans participeront infailliblement à la qualité des substances qui leur ont donné l'être, qui ont formé leurs membres, & nourri leurs visceres ; ils seront sujets aux mêmes incommodités ou à d'autres qui tiendront toujours de la nature de celles de leurs parens. Hyppocrate connoissoit cette doctrine, il nous a appris le premier que les aveugles engendrent des aveugles, que les gouteux engendrent des gouteux, &c. Il en est de même des maladies qui n'étoient pas connues dans l'ancienne Médecine ; je puis ajouter que les affections vaporeuses doivent être comprises dans la classe des maladies héréditaires, surtout depuis qu'elles se sont multipliées, & qu'elles sont devenues comme générales ou endémiques, en certains Pays, dans les grandes Villes, & dans les Hôtels des gens riches.

Un Auteur de nom nous rapporte les trois obſervations ſuivantes :

Un enfant qui n'avoit que deux ans avoit des inquiétudes continuelles, des vapeurs & des ſpaſmes qui agitoient différentes parties. Une fille de trois ans étoit dans un mouvement preſque continuel avec des vapeurs. Une fille de dix ans, née d'un pere ſujet à cette incommodité, étoit depuis le berceau dans des mouvemens convulſifs de toutes les parties de ſon corps.

Les enfans héritent auſſi des maladies de leurs nourrices ; le lait forme leur tempérament & il fournit à l'*accrétion* de leurs parties. Cet aliment les rend robuſtes quand il eſt bien conditionné, qu'il n'a pas de vice ni aucun mauvais principe qui en altere la qualité ; mais il tranſmet aux enfans les maladies & les incommodités des femmes qui le fourniſſent ; & l'on voit ſouvent, par ce moyen, périr des familles entieres par des infirmités héréditaires, quoique leurs parens ſoient ſains & ſans reproche. J'ai parlé plus au long des maladies héréditaires dans mon Livre d'Obſervations de Médecine.

CHAPITRE IV.

Air : cause éloignée des Affections vaporeuses.

L'Air est commun à tous les hommes; il est la cause de la vie & de la mort, le principe, dit Hyppocrate, du sentiment & du mouvement. Cet élément est dans un continuel concours avec toutes les puissances de notre corps, il en soutient l'action, il la rétablit; il est enfin une condition nécessaire à l'existence de tous les animaux, je l'ai expliqué ailleurs.

Ces propriétés générales de l'air se particularisent à l'infini, non-seulement sur les animaux, mais encore sur tous les autres êtres; ceux-ci ne sont pas de mon sujet, je ne m'étendrai que sur les premiers.

L'air concourt à former de bons ou de mauvais tempéramens; il influe sur la taille, sur les traits du visage, sur le teint, sur le naturel, sur les mœurs, &c. toutes ces choses varient selon la différence de l'air dans des

pays différens. Les saisons sont toujours égales & constantes en Asie, le ciel y est toujours serein ; delà vient que les animaux y sont mieux nourris & plus fertiles qu'ailleurs; les hommes y sont d'un tempérament robuste, leur grace & leur taille les distinguent avec avantage des peuples des autres climats : il en est de même de tous les animaux, de la fertilité & des productions de la terre. A mesure que de cette partie du monde on avance vers l'Europe, les saisons varient & le temps devient de plus en plus inconstant ; on s'en apperçoit bien-tôt par les irrégularités du terrein, par les variétés sensibles dans les animaux, les fruits, &c. Les femmes Egyptiennes sont très-fécondes, celles de Scytie ne le sont presque point.

L'Afrique abonde en bêtes féroces, elles y sont d'une taille énorme ; il y en a très-peu dans la Scytie, elles y sont très-petites. Les pêches sont un poison en Perse, en Europe elles sont un mets exquis. La Tarentule est venimeuse en Italie, elle ne l'est point ailleurs. Les productions des pays froids

font différentes de celles des pays chauds ; les habitans des premiers font plus robuftes que ceux qui habitent les autres, ils fupportent mieux le travail, la faim, les peines, les fatigues : ceux des pays chauds font plus actifs, ils ont l'imagination plus vive, & ils fe livrent plus à toutes les paffions. J'ai obfervé ailleurs, d'après Hyppocrate, que les Afiatiques font mous, qu'ils craignent le travail, & que les Européens font robuftes & infatigables ; que les habitans du Nord forment des nations belliqueufes, & les Africains des Légions timides. Les Phafiens font d'une grande taille, celle des Polonois, des Pruffiens eft avantageufe, celle des François eft médiocre, & les Norvegiens font extrêmement petits. Le naturel farouche des peuples du Nord s'eft adouci dans les pays méridionaux qu'ils ont conquis, & les peuples polis de ces dernieres Contrées deviennent rudes & groffiers s'ils font leur patrie des pays feptentrionaux. La figure, le teint des hommes éprouvent les mêmes changemens ; les faces Européennes, les Afia-

tiques, les Grecques, les Chinoiſes ſont caractériſées. Cette diverſité de traits, de couleurs, de tailles, de mœurs, &c. dans les différens peuples ne dépend point de la propagation de la même tige reſpective; on ſçait par expérience que la tranſplantation change la grandeur & la forme des plantes & des animaux, ou elle les fait périr; cela ne peut provenir que de la différence de l'air dans les différens climats.

L'air de l'Amérique dans les climats chauds de ce continent eſt corroſif, il conſume les pierres & les métaux; dans la Calabre l'air contribue à former la manne dont on ſe ſert en médecine. Les Scorpions qui ſont ſi fréquens en Afrique, meurent dès qu'ils approchent de la terre d'une Iſle qui eſt près de Carthage. Les Chiens meurent dans une Iſle de l'Arabie dès qu'on les y a tranſportés, & les Lièvres dans l'Iſle d'Itaque; on ne voit pas dans l'Afrique des Ours, des Sangliers, ni des Chevres; les forêts du Nord en ſont remplies, les Cochons ne vivent pas dans l'Arabie, ils ſont

très-communs en Europe ; on n'a jamais vu des Corneilles à Athenes. Il en est de même des poissons & des végétaux. *Voyez ma Dissertation sur les ingrédiens de l'air.*

Les maladies different aussi selon la différence de l'air des différens pays, des différens climats, des Provinces même & des villes.

Rien de plus fréquent que le scorbut à ceux qui sont exposés à l'air de la mer. Les maladies populaires de *Java* sont une espece de paralysie appellée par les habitans de cette Isle & de quelqu'autre pays des Indes orientales *Biberium.* Les dyarrhées, les dyssenteries & plusieurs maladies du foie, sont communes & fatales dans les Indes Orientales. On devient aveugle, ou la vue s'affoiblit bien-tôt sur les côtes des Isles Amboines & Moluques; on en guérit en changeant d'air. Les Yairs ravagent trèssouvent les contrées de l'Afrique près de la Ligne ; cette cruelle maladie diminue & cesse enfin à mesure qu'on approche d'un climat tempéré. Le pian est très-fréquent au Golfe du Mexique,

L'air qu'on respire au *Bander-abassi* est mortel, sur-tout aux étrangers ; ils ne peuvent pas s'y accoûtumer, ils meurent dans peu d'années. Les peuples de ce pays sont toujours maigres, & leurs forces déclinent dès l'âge de trente ans. Les jeunes gens qui arrivent à l'Isle de *Saint-Thomé*, avant que leur taille soit formée, demeurent dans le même état où ils sont au moment de leur descente, sans croître davantage, & ils doivent s'attendre à une mort prochaine. Il regne au Fort *Saint-Georges* des indispositions inflammatoires, des fiévres, des phrénésies. Des jaunisses rebelles sont très-fréquentes le long de la mer Caspienne & vers les Lagunes de Venise. La lepre, les maladies pestilentielles & la peste même sont endémiques en Egypte, & les convulsions aux Indes Orientales.

L'air des marais occasionne la phthisie ; il cause aussi des maladies aigues très-dangereuses, sur-tout lorsqu'ils se dessechent. Les fiévres épidémiques sont fréquentes dans les lieux bas, où l'air est chargé de vapeurs. Il regne,

dans les lieux qui sont au voisinage des mines, des asthmes, des cachexies, des gonflemens de pieds & des jambes, des chûtes de dents, des ulceres aux gencives, des douleurs aux articulations, des bouffissures de tout le corps, des coliques, des tremblemens des membres, des vertiges, des apoplexies, des paralysies, des atrophies; ces maladies different selon la nature des minéraux dont les exhalaisons se répandent dans l'air.

L'air des grandes Villes ne convient pas aux poûmons, comme celui de la campagne; le premier est contraire aux enfans, on ne peut le supporter que par l'habitude. On voit peu de pulmonies dans les pays où l'air est modérément sec & chaud. La consomption est très-fréquente en Angleterre, on en guérit souvent en changeant d'air & de climat. Il n'est presque pas d'année qu'il ne survienne à Londres des fiévres avec des charbons, des bubons; il y en a beaucoup de pourprées. La fiévre violente qui est endémique en Hongrie est particuliere à ce Royaume; c'est pourquoi

on l'appelle *fiévre de Hongrie*. La constipation est une maladie très-fréquente à Rome. On voit à Paris un nombre d'enfans noués ; on connoît à peine cette maladie dans les Provinces méridionales de la France. La petite vérole y est peu dangereuse, à moins qu'elle ne soit compliquée avec quelque autre maladie épidémique, & elle est presque toujours funeste à Paris. On ne voit presque pas dans ces Provinces, ni scorbut, ni affections scorbutiques, mais l'un & l'autre sont très-fréquens dans la Capitale. Le scorbut est fréquent à Sens & à Auxerre, il s'y manifeste par une suppuration qui se fait aux talons ou aux orteils ; à Rouen il est dartreux & éréſipellateux ; à Fismes, à Hermeux, à Reims il est cancereux, &c.

On voit communément à Orleans des coliques & des squirres. Les gouettres sont familiers dans les Pyrenées & aux Alpes. Dans le Poitou la lepre a pris la place de la colique qui portoit le nom de cette Province ; elle n'y a plus lieu. En Touraine rien de plus commun que les hernies. Les affections

vaporeuses sont répandues dans tout le Royaume, sur-tout parmi les femmes qui jouissent des commodités de la vie ; mais on ne les voit pas ailleurs aussi fréquentes qu'à Paris & à Rouen. L'air de ces Villes est très-propre à produire des affections nerveuses, & d'autres incommodités qui affligent le beau sexe, mais la façon de vivre y contribue beaucoup ; j'en parlerai dans la suite de cet Ouvrage.

Les généralités de l'air se particularisent, quant à leur effet, selon les tempéramens & selon l'habitude ; telles personnes se trouvent bien dans une atmosphère que d'autres ne sçauroient supporter sans languir. Combien est-il guéri des malades par le seul changement d'air ? Il y a des hyppochondriaques qui se portent bien pendant que le temps est clair & serein, & qui retombent dans leur mélancholie & dans leurs inquiétudes dès qu'il survient des brouillards, ou que le temps est couvert de nuages.

Comment l'air n'influeroit-il pas sur le corps des animaux, puisqu'il

influe ſenſiblement ſur l'eſprit & ſur les paſſions? Les perſonnes délicates ſont alternativement joyeuſes, triſtes, vives, abattues, dans l'eſpérance ou le déſeſpoir, ſelon la différence du temps. Il en eſt de même de l'imagination & du jugement. Les gens de Lettres s'apperçoivent tous les jours de cette différence; dans certains temps ils ſont portés pour le travail, il fait tout leur plaiſir: dans d'autres ils ne ſçauroient s'appliquer, ni fixer leurs idées, elles ſe refuſent à tous les efforts qu'ils font pour leur donner une ſuite. Jamais cette variété de l'eſprit ou cette dépendance du temps n'a été marquée comme dans Milton; ſon génie brilloit des plus vives couleurs depuis le mois de Septembre juſqu'à l'équinoxe du Printems; mais dans tout autre ſaiſon il reſtoit dans une parfaite inertie; il falloit nommer Milton pour le faire connoître. On a vu nombre d'exemples à peu près ſemblables, ſi l'on y faiſoit attention on en verroit de très-fréquents.

Les femmes vaporeuſes & les hommes mélancholiques ont naturelle-

ment le genre nerveux d'une ſenſibilité marquée ou ils l'en rendent par des excès. Puiſque l'air porte ſenſiblement ſur le corps & ſur l'eſprit, il n'eſt pas ſurprenant que quand il eſt empreint de parties irritantes, quand il n'eſt pas libre, ou que ſon reſſort eſt relâché, il porte ſur de tels tempéramens, qu'il les dérange, & qu'il prépare de loin des cauſes de roideurs, de tenſions, de criſpations, ou de relâchement, cauſes ordinaires des vapeurs; on le verra dans le détail des cauſes prochaines de ces maladies.

CHAPITRE V.

Abus des alimens : cauſe éloignée des Affections vaporeuſes.

L'Auteur de la nature a impoſé aux hommes la loi de ſe nourrir d'alimens pour ſe conſerver & réparer les pertes inſenſibles qui ſe feroient des parties de leurs corps; il a donné en même-temps la connoiſſance des ſimples propres à produire cet effet; ils étoient analogues à notre

ſubſtance, ils ne pouvoient que l'entretenir & la réparer ſans la détruire. Pendant qu'on ſe conduiſit par la ſageſſe de ces Loix, on ne connut pas les maladies ni les langueurs de la vie; la vieilleſſe n'étoit point à charge, on conſervoit ſes forces pendant ſept à huit cens ans & au-delà; l'on ne mouroit enfin, que parce que c'étoit une néceſſité. Les hommes s'écarterent de cette vie ſimple à meſure qu'ils écouterent leurs paſſions; ils firent inſenſiblement des découvertes pernicieuſes d'alimens propres à flatter le goût, ils les adopterent. Ces fatales découvertes ſe ſont multipliées peu à peu, leur uſage a augmenté les paſſions, les paſſions ont exigé des excès; les uns & les autres ont introduit le luxe; & la découverte des grandes Indes a fourni des moyens propres à le nourrir & à le porter au point où il eſt dans ce ſiécle.

La premiere date des maladies eſt preſque la même que celle du changement, du mêlange des mets & des excès qu'on en a fait. Elles ont augmenté ſelon le progrès de ces abus;

& la durée de la vie des hommes a diminué dans la même proportion; de forte qu'aujourd'hui les deux tiers du genre humain ne font que naître & mourir. S'il en eft de ceux-là dont la mort épargne les jours, des langueurs continuelles la font fouvent defirer, ou la rendent néceffaires. Ces réflexions me meneroient trop loin fi je voulois les approfondir, je paffe à l'effet des excès dans les alimens en général.

Il fe fait continuellement des pertes de nos liquides & de nos folides, je l'ai déja obfervé. Si ces pertes n'étoient pas réparées, l'extinction de nos corps fuivroit de près leur exiftence. L'eftomac & les premiers inteftins font les principaux organes qui préparent les alimens, qui les digerent & les rendent propres à être convertis & affimilés à notre fubftance. Ils font un extrait de ces alimens, ils en féparent la quinteffence, qui fe mêlant enfuite avec le fang & la lymphe, eft diftribuée par les loix conftantes de l'économie animale dans les différentes parties où elle devient néceffaire.

Là elle entretient des os, des cartilages, des ligamens, &c. ici elle répare des chairs, ailleurs elle augmente les récrémens ou elle en soutient la qualité & les rend propres à fournir à leurs fonctions. On conçoit par cette théorie que le chile qui provient des alimens dont nous nous nourrissons, doit être conforme à notre nature, puisqu'il doit avoir sa part dans notre existence, former nos parties, concourir à leurs fonctions, &c. Pour obtenir des alimens un chile conforme à notre substance, il est nécessaire que l'estomac les digere avec liberté, qu'ils soient simples, doux, de la nature de notre sang, de nos chairs, &c. non pas d'une nature propre à irriter, à troubler les fonctions, à y porter le désordre, & enfin à les détruire. Il faut à cet effet éviter d'en user avec excès, le rapprocher du choix que nos premiers peres en faisoient, & éviter avec soin l'usage des épiceries, des aromates, des salures, plutôt propres à embaumer les corps morts qu'à conserver les vivans & faire leur nourriture.

Si l'on surcharge l'estomac d'alimens, ce viscere ne sçauroit les digérer qu'imparfaitement ; le chile qui en résulte est épais, mal conditionné & chargé de parties crues qui devenant étrangeres dans la masse des liquides mettent le trouble & le désordre dans toutes les fonctions. Un tel chile ne sçauroit réparer nos pertes : s'il est possible qu'il les répare, que devons-nous attendre de ces organes tissus en partie de substances qui ne tiennent pas de leur nature ? On voit tous les jours qu'on résiste pendant quelque temps à des excès de cette espece ; cependant on a vu des gens d'un tempérament robuste tomber dans des maladies graves pour avoir commis une seule fois des excès dans le régime. Galien se permit pendant son adolescence quelque liberté à table, il lui en survint une fiévre lente dont il ne guérit que vers sa vingt-cinquiéme année, après s'être soumis à un régime convenable ; il devint ensuite le flambeau de la Médecine de son temps. Ces excès forment insensiblement des humeurs lentes mal digé-

rées, étrangeres à nos liquides, qui font obſtacle à leur circulation dans les capillaires; les fibres des ſolides en ſont débilitées, les digeſtions ſe pervertiſſent, le chile n'eſt plus conditionné; il en ſurvient des ſtaſes, des arrêts dans les vaiſſeaux, ſource toujours féconde de différentes incommodités d'amaigriſſemens, (par exemple) de langueurs, d'obſtructions, de fiévres lentes, d'hydropiſies, & d'engorgemens dans les viſceres de l'abdomen. C'eſt delà que proviennent la mélancholie des hommes, les pertes blanches des femmes, & tous les accidens qui produiſent des vapeurs rebelles qu'on ne ſçauroit guérir ſans en avoir détruit la cauſe.

La nourriture des peuples qui habitent les campagnes de nos Provinces, approche de celle de nos premiers peres; elle eſt ſimple, unie, frugale, elle forme & entretient des membres robuſtes propres à l'exercice & au travail. On ne voit preſque pas chez ces gens heureux de maladies chroniques, des langueurs, des mélancholies, ni des femmes vaporeuſes;

si dans les Villes on s'assujettissoit à un tel régime, on n'y seroit pas exposé à ces maladies. Les peuples des Provinces ne font pas mêlange de leurs alimens, ils n'en confondent pas ensemble plusieurs especes différentes propres à fournir à leur chile des principes opposés & à troubler les fonctions de la nature. Les pertes de substance de ces gens sobres sont réparées selon des loix constantes; leurs fibres conservent cette force & cette élasticité qu'elles tiennent, en forme de succession, de pere en fils. Il est rare qu'ils souffrent des indigestions, parce que leur estomac, toujours en force, n'est jamais surchargé d'alimens étrangers, il ne connoît que ceux que l'habitude lui a rendu naturels. Si ce viscere est affoibli par les pertes que cause l'exercice & le travail, des sensations de besoin donnent le signal de la nécessité d'un repas frugal; il semble que chez de tels peuples toutes les fonctions du corps soient réglées par la nature. Peut-on en dire autant des gens riches? puisque la nature ne se montre en eux que pour

être le plus ſouvent aſſujettie à des excès ou à des abus qui la déconcertent & qui l'accablent ? Rien n'eſt autant en état de préſerver des maladies que l'uniformité de régime, & l'uſage d'alimens ſimples de la même nature, & propres à concourir au même effet. Il faut d'ailleurs avoir égard à la portée de l'eſtomac & le ménager avec ſoin ; ce viſcere ne ſçauroit être mis tous les jours, ſans danger, à de nouvelles épreuves.

Tout ce que j'ai dit ſur le régime eſt d'après les obſervations des anciens Maîtres en Médecine ; avec quel fondement ne déclameroient-ils pas aujourd'hui contre l'uſage d'une multiplicité infinie de ragoûts chargés de toutes les épiceries & de toutes les drogues aromatiques que les Indes nous fourniſſent ? Les maladies, il eſt vrai, étoient déja fréquentes avant la découverte de ce pays ; mais, en général, elles l'étoient bien moins que dans ce ſiécle, elles étoient auſſi moins dangereuſes & moins funeſtes.

Toutes les viandes ſalées, épicées, aromatiſées, fumées, &c. ſont pro-

pres à irriter les fibres de l'estomac, à les tendre, à les roidir, & à s'opposer à la liberté des fonctions de ce viscere. Ces ingrédiens passent dans le sang, ils en changent le tissu & en dissipent les parties les plus actives. Ils irritent les fibres des capillaires, ils les crispent & forment des obstacles à la circulation des liquides dans leurs calibres; delà des stases, des arrêts qui forment des engorgemens lymphatiques & quelquefois sanguins; tout cela est propre à préparer tantôt des phlogoses, des inflammations prochaines, des petites véroles, des rougeoles, des fiévres éréſipellateuses, putrides, ou malignes pleines de danger. Tantôt (lorsque la lymphe & le suc nerveux sont principalement intéressés) des gouttes, des rhumatismes & un nombre d'autres maladies chroniques nerveuses, sur-tout des vices scorbutiques, des pertes blanches & différens désordres dans les visceres de l'abdomen des femmes, qui conduisent à des langueurs, à des hydropisies, & à des vapeurs les plus rebelles.

On doit porter un jugement à peu près semblable, de l'usage trop fréquent des alimens succulens, du jus, des pâtisseries, des confitures acides, âcres, &c. chargées de sucre. Ces alimens épaississent le sang, ils l'engourdissent, ils en rallentissent la circulation dans les capillaires, ils alterent tous les récrémens; delà de mauvaises digestions, des engorgemens dans les visceres du bas ventre; il s'ensuit, dans les femmes, des pertes contre nature, ou des suppressions obstinées, qui deviennent la cause prochaine de leurs affections nerveuses, je l'expliquerai dans son lieu.

CHAPITRE VI.

Abus des différentes boissons en usage: cause éloignée des Affections vaporeuses.

L'Eau a été de tous les temps la boisson la plus naturelle, c'est elle qui favorise le plus la digestion des alimens; la nature l'a choisie pour tous les animaux, comme la plus pro-

pre pour seconder ses fonctions. L'eau faisoit la seule boisson de nos premiers peres, elle concouroit, avec la simplicité des autres alimens, à les rendre forts, robustes, & à prolonger leur vie jusqu'à près d'un siécle. Voyez le choix qu'il faut faire des différentes eaux, Partie II, Section II, Chapitre III. L'effet de la boisson doit être de délayer, de dissoudre les alimens, de leur servir de véhicule ; de diviser le chile, de le rendre coulant, propre à circuler dans les plus petits vaisseaux, & d'en déterminer le superflu par la voie des urines. Quelle que soit la boisson dont on use, il n'y a que ses parties aqueuses qui fassent sur le chile l'effet de dissolvant ; toutes les autres parties de la biere, par exemple, du vin, de l'eau-de-vie, des autres liqueurs spiritueuses doivent être regardées comme des ingrédiens chauds, cordiaux, &c. mêlés avec l'eau qui leur sert de véhicule ; c'est pourquoi ils sont plus ou moins salutaires ou nuisibles, selon leur nature, leur force, leur activité, &c.

La nature n'a pas destiné à l'usage

des hommes ces liqueurs fortes, ces boiſſons faites par la main de l'art, toutes chargées d'eſprits. Le vin fait aujourd'hui la boiſſon la plus à la mode; on s'en ſert à la place de l'eau. Son uſage, quand on en abuſe, enflamme le ſang, cauſe des fiévres ardentes, des pleuréſies, des petites véroles, des rougeoles, la goutte, la pierre, des rhumes, des aſthmes & toutes ſortes de maladies chroniques; il porte principalement ſur le genre nerveux, il en roidit les fibres, il les deſſeche, il s'enſuit des affections hyppochondriaques, convulſives, &c. Les buveurs de profeſſion ſont ordinairement énervés; il eſt très-ordinaire qu'ils meurent hydropiques. D'ailleurs le vin, pour peu qu'on en boive avec excès, diminue toutes les évacuations ſenſibles en roidiſſant les fibres, juſqu'à ce que ſon action ait paſſé, & que les fibres aient repris leur ton naturel. Les fibres reſtent raccourcies par ſon uſage, elles gênent toutes les fonctions. On a obſervé que ſi les buveurs abandonnent l'uſage du vin, & qu'ils uſent pendant quelque

temps de lait pour toute nourriture, il leur survient après quelques mois, une abondance de pituite par le nez & par la bouche ; c'est parce que les vaisseaux excrétoires, qui étoient auparavant oblitérés par l'effet caustique des esprits vineux, commencent à se relâcher, à reprendre leur élasticité & leur ton naturel.

Le vin est moins pernicieux à ceux qui en boivent avec modération, & avec beaucoup d'eau ; l'usage même & l'habitude rendent cette boisson nécessaire, mais les personnes délicates doivent se tenir en garde contre ses effets.

Pour ne pas faire des écarts, dans l'usage du vin, il faut toujours avoir égard à la digestion, le vin la retarde ; Sydenham a observé qu'il durcit les alimens dans l'estomac & qu'il en trouble la coction ; c'est par cette raison que tous les buveurs digerent avec difficulté & très-imparfaitement. Les gens qui ne boivent que de l'eau sont grands mangeurs, ils digerent deux fois plus d'alimens que ceux qui boivent du vin.

Rien n'eſt plus nuiſible aux enfans que l'uſage du vin ; heureux ceux qui n'en ont pas bu avant l'âge viril ! La ſeve huileuſe qui les nourrit & les fait croître, eſt douce, balſamique, de la nature du ſang & des ſolides, puiſqu'elle forme leur propre ſubſtance. Les eſprits vineux mêlés avec cette ſeve, ne peuvent que l'alterer, & lui donner un caractere oppoſé à celui qui lui eſt eſſentiel, pour ſervir à l'accrétion du corps & former de bons tempéramens. D'ailleurs les eſprits vineux portant ſur les fibres du ventricule encore tendres, & très-ſuſceptibles d'impreſſion, rendent les digeſtions imparfaites & préparent de loin des cauſes de maladies aigues, le plus ſouvent mortelles, ou de maladies chroniques toujours dangereuſes. Les enfans qui boivent du vin ſont ordinairement ſujets aux vers, & il eſt rare que ceux qui ne boivent que de l'eau ſoient ſuſceptibles de ces maladies. Il y a environ dix ans que je fus appellé dans une maiſon de qualité ; il y avoit ſept enfans, deux étoient malades de vers, & les autres eurent

successivement la même maladie, ils furent tous en grand danger ; il n'étoit pas de semaine que depuis leur plus bas âge ils n'eussent des attaques vermineuses, c'étoit l'effet du vin. Je leur interdis absolument cette boisson, ils ne burent ensuite que de l'eau, & ils se porterent parfaitement bien, on n'eut plus lieu dans cette maison de s'appercevoir de vers ni de matieres vermineuses ; un nombre d'autres familles suivirent cet exemple avec le même succès.

Pour peu que les enfans boivent du vin, il leur est toujours nuisible ; il en est de même, à tous les âges, dans les tempéramens délicats ; tout ce qui est au-delà de la partie aqueuse de cette boisson est de trop pour l'estomac, & pour le reste du corps. Qu'on ne se figure pas que le vin soutient les forces ; un Auteur célebre compare son effet sur le corps humain à celui de la chaux que l'on met au pied d'un arbre, elle en fait venir promptement le fruit, mais elle fait périr l'arbre. C'est ainsi que le vin, l'eau-de-vie, & toutes les liqueurs spiritueuses en

échauffant le corps ſemblent animer les forces, mais elles ne font que les détruire ; à meſure que ces liqueurs augmentent la chaleur du corps elles diminuent ſa ſubſtance, pendant qu'elles en ſoutiennent la chaleur par leurs eſprits, & qu'elles rehauſſent pour un inſtant le ton des fibres, elles en diſſipent l'humidité naturelle ; elles rendent la vie plus gaie, mais elles en abregent le cours. Il a été confirmé par l'expérience que les liqueurs ſpiritueuſes coagulent le ſang, & font tous les autres effets rapportés au commencement de ce Chapitre ; les unes plus, les autres moins, ſelon leur nature. Qu'on ne ſoit donc pas ſurpris ſi l'on voit ſi ſouvent ſurvenir des apoplexies, des paralyſies, des affections nerveuſes, hypochondriaques & vaporeuſes, effets ordinaires d'un régime mal-entendu & des boiſſons que la nature n'a pas adoptées.



CHAPITRE VII.

Abus du Thé, du Caffé, du Chocolat ; cause éloignée des Affections vaporeuses.

THÈ L'Infusion de Thé est la boisson ordinaire des peuples de l'Asie. La température de l'air presque uniforme dans ces climats, pendant les différentes saisons, & la nourriture grossiere des peuples qui les habitent, la rendent nécessaire. Les Asiatiques transpirent beaucoup & leur sang est épais, le Thé divise celui-ci & lui fournit des parties aqueuses actives qui réparent les pertes abondantes de la lymphe qui se font par la transpiration. Il n'en est pas de même dans la partie de l'Europe que nous habitons ; les fréquentes variations du temps, la température de l'air, & notre façon de vivre, donnent à nos liquides une consistance différente, & nous transpirons beaucoup moins que dans les pays méridionaux. C'est pourquoi l'usage habituel du Thé si utile aux peu-

ples de l'Asie ne sçauroit que nous nuire ; cependant il fait chez nous de bons effets quand on n'en abuse pas, & quand on le prend comme remede.

Le Thé en général provoque les urines & la transpiration, il atténue les humeurs, il guérit les obstructions, il est propre aux douleurs de tête, aux affections comateuses, aux palpitations de cœur ; il donne de la gaieté, il rend le corps agile, &c.

Il est des tempéramens à qui le Thé ne convient pas, & l'abus de cette boisson est toujours nuisible. Le Thé est contraire aux gens humides, à ceux qui ont la fibre lâche, aux pituiteux & aux vieillards. Il fait toujours de mauvais effets dans le scorbut, dans la goutte, dans les fiévres malignes & dans les lentes ; il est très-propre à les augmenter par le mêlange de ses parties volatiles. L'abus du Thé relâche les fibres, il débilite l'estomac, il trouble les digestions en affoiblissant le ton de ce viscere ; delà des retardemens des liquides & des obstructions surtout dans les visceres du bas ventre ; il en survient comme à la suite de l'abus

du vin, des affections du genre nerveux, des tremblemens des membres, des vapeurs, des spasmes, &c. On doit encore attribuer à cette boisson la cause des fleurs blanches qui sont si fréquentes dans les pays de l'Europe où l'on en abuse, comme en Flandres, dans la Basse-Guyenne, &c.

CAFFÉ. Les Orientaux font un usage constant de Caffé ; leur façon de vivre, en plusieurs genres, leur rend cette boisson utile ; du moins il est rare qu'elle leur soit nuisible. Il n'en est pas de même dans nos climats, s'il est des tempéramens qui s'en trouvent bien, il fait à d'autres des maux infinis surtout aux femmes qui en abusent.

Le Caffé pris avec modération, ou comme remede, guérit les douleurs de tête invétérées & sur-tout les migraines ; les Orientaux se servent de sa fumée, pour les maladies des yeux & pour la foiblesse de la vue. La décoction de Caffé réjouit l'esprit, fortifie la mémoire, tient le sang coulant, favorise la transpiration, préserve de maladies contateuses, & facilite la digestion. Les Suédois, les Hollan-

dois ſe ſervent beaucoup de Caffé dans les maladies ſcorbutiques.

Ces avantages ne ſont pas pour tous les tempéramens ; le Caffé nuit aux gens maigres, aux phthiſiques, aux bilieux, aux mélancholiques, & ſur-tout aux pléthoriques, il leur cauſe des hémorrhagies, il épaiſſit les liquides quand on en fait un trop grand uſage, en diſſipant la ſéroſité du ſang par la voie de la tranſpiration & des urines; il donne lieu à des fiévres hectiques, à des dyſſenteries. Il fait un très-mauvais effet, ſur-tout aux femmes d'un tempérament ſec & bilieux, il échauffe, il fait ſortir des boutons, des dartres, il épaiſſit leur ſang, il conſtipe, il irrite les fibres de celles qui ont le genre nerveux délicat, il diſpoſe les voies à toutes les affections nerveuſes ; c'eſt l'effet de l'irritation qu'il cauſe aux fibres par le ſel âcre volatil qu'il contient.

Un ſçavant Médecin s'étant rétiré en Suiſſe fit uſage de beaucoup de Caffé, il lui ſurvint en peu de temps des ſpaſmes très-dangereux. Une Dame fut tellement dégoûtée de tout

autre aliment par l'usage de cette boisson, qu'elle en vivoit : enfin elle tomba dans un état de langueur, son pouls devint foible, petit, & ensuite intermittent, & bien-tôt après elle mourut. Une Demoiselle d'Yverdun en faisoit aussi un grand usage, elle le brûloit trop ; il lui survint une colique cruelle qui se terminoit par un spasme universel, & celui-ci ne finissoit que par le retour de la colique ; elle guérit enfin par le moyen des remedes & en se privant de cette boisson.

Le Caffé au lait dont les femmes usent aujourd'hui communément est très-propre à leur causer des fleurs blanches ; le caffé, le sucre & le lait mêlés ensemble, font une boisson qui n'altere pas les tempéramens robustes, mais elle porte sur le sang & sur la lymphe des personnes délicates, elles la digerent toujours imparfaitement ; un chile mal conditionné extrait de ce mêlange peut-il entrer dans l'ordre naturel de la masse des liquides? Il est peu de femmes qui soient dans cet usage, à qui il ne survienne bien-tôt après cette boisson des besoins d'aller à la

garde-robe, elles en tirent des conséquences avantageuses en faveur du caffé qu'elles ont pris, mais elles se trompent, ces besoins sont l'effet d'une mauvaise digestion. On observe encore que la plupart des femmes qui ont des fleurs blanches, les sentent plus abondantes dès qu'elles ont pris du Caffé au lait; cela vient de la même cause que les besoins d'aller à la garde-robe, c'est-à-dire de l'irritation du canal intestinal, causée par cette boisson mal digérée.

Les peuples de l'Amérique méridionale sont ceux qui font le plus grand usage du chocolat; les Espagnols & les Portugais s'en nourrissent, pour ainsi dire, dans cette partie du monde; cette nourriture seroit funeste aux François & aux peuples du Nord, par rapport à la différence du climat & des tempéramens. Cependant le Chocolat fait une boisson bienfaisante; s'il fait de mauvais effets, on doit les attribuer aux ingrédiens que les François font entrer dans sa composition, il n'est pas possible qu'ils n'irritent les fibres des solides, & qu'ils ne mettent CHOCOLAT.

le désordre dans la masse du sang. Ces ingrédiens sont le sucre, la canelle, les clous de gerofle, la vanille, l'ambre & le musc; qu'on juge si l'on peut, sans danger, faire un long usage de tous ces aromates. Il est dommage que l'on ôte ainsi la vertu du Cacao, il a une qualité tout opposée à celle de ces drogues incendiaires.

Le Chocolat de santé où l'on ne fait pas entrer tous ces ingrédiens, fait une boisson utile, il restaure dans les pertes & dans les épuisemens de toute espece, & il adoucit dans les irritations. Il a une vertu diaphorétique calmante; il convient aux hectiques atrophiés, aux vieillards décrépits, il tempere l'âcreté des sucs scorbutiques, les toux seches qui viennent de l'estomac, & les asthmes qui ont leur cause dans ce viscere; sur-tout si ceux qui en sont attaqués sont d'un tempérament pituiteux. Il répare les pertes du suc nourricier, il rétablit la densité du sang, &c.

On ne retire ces avantages du Chocolat, que quand on en use avec modération, si l'on en prend en trop

grande quantité ou trop ſouvent, il nuit à tout le monde, mais principalement aux bilieux, aux adoleſcents & à la jeuneſſe. Il épaiſſit le ſang, il rend ſa circulation difficile ; c'eſt l'effet de la qualité huileuſe & gluante du Cacao ; il en ſurvient des inflammations des viſceres, des fiévres longues méſentériques, des apoplexies. Il cauſe des pierres dans la veſſie & au foie, ſelon pluſieurs obſervations ; il nuit à ceux qui ont des diſpoſitions à être obſtrués, ſur-tout aux filles *chlorotiques*. Les gens gras, & ceux qui ne font pas d'exercice doivent s'en abſtenir, ou en uſer peu. Il ne vaut rien à ceux qui ont des crudités dans le ventricule, ni à ceux qui n'ont pas un appétit décidé. Il augmente l'inappétence par ſa ſubſtance glutineuſe & butyreuſe; il ne convient pas dans la colique ni dans le cours de ventre. On voit par-là que le Chocolat, quand on en abuſe, prépare inſenſiblement des obſtructions & des engorgemens dans les viſceres en état de produire des affections nerveuſes : on a ſouvent obſervé qu'il eſt nuiſible dans tou-

tes les affections convulsives, hypochondriaques, vaporeuses, épileptiques, &c.

CHAPITRE VIII.

Abus du Tabac : cause éloignée des Affections vaporeuses.

LA même Flotte qui porta d'Amérique en Espagne une maladie qui fait l'opprobre de l'Europe, porta aussi le Tabac. Un illustre Médecin du dernier siécle dit à cette occasion, que l'Amérique vaincue par les Espagnols triompha de la fierté de ses conquérans & leur inspira ses propres mœurs ; qu'elle hâta le trépas de ses nouveaux maîtres, par le don qu'elle leur fit de la maladie vénérienne, & d'une pernicieuse plante qui la vengerent bien-tôt de la servitude & de la mort de ses habitans. Cependant cette plante auroit fait de bons effets, elle auroit été une découverte précieuse, si l'on s'en étoit servi à propos, selon ce qu'on devoit attendre de ses vertus ; mais les meilleures choses deviennent

mauvaises par l'abus qu'on en fait. On donna d'abord le Tabac pour un bon remede, on en prit, il flatta le goût ; c'étoit assez pour lui supposer une infinité de propriétés qu'il n'avoit pas. Plus on en usoit, plus il causoit des sensations flatteuses, & son usage est devenu si général & si séduisant, qu'il nourrit aujourd'hui la volupté la plus constante des hommes. Ils animent tous leurs plaisirs par celui du Tabac, ils en soulagent leurs peines, ils ne peuvent plus s'en passer, ils le préferent à tous leurs besoins, comme s'il étoit le soutien de leur existence ; à peine peuvent-ils respirer sans en prendre ; mais l'abus qu'ils en font leur cause une infinité de maux au lieu des avantages qu'ils en auroient pu retirer.

Le Tabac introduit dans les narines en feuille ou en poudre, en irrite les membranes, leurs fibres entrent en de petits mouvemens convulsifs, qui compriment par des secousses successives les mammelons & les glandes dont cette membrane est parsemée ; ces secousses en expriment la mucosité superflue, les sérosités s'évacuent en-

ſuite avec aiſance, & les glandes voiſines ſe dégorgent. Les feuilles de Tabac mâchées ou fumées, font le même effet ſur les glandes de la bouche & les vaiſſeaux ſalivaires fourniſſent une quantité conſidérable de ſalive qui emporte avec ſoi la matiere des fluxions. Les mêmes impulſions ſe communiquent aux membranes des poûmons & les débarraſſent d'une pituite viſqueuſe qui pourroit cauſer des incommodités dans ce viſcere. La fumée de Tabac eſt utile dans les lieux où il regne des maladies épidémiques & contagieuſes. On le donne en poudre comme ſternutatoire dans les apoplexies, dans les léthargies, dans les accouchemens difficiles, dans les douleurs de tête pituiteuſes, &c. il appaiſe les douleurs de dents. C'eſt l'effet de ſon ſouffre narcotique. Ses feuilles appliquées extérieurement guériſſent les ulceres, elles conſument leurs mauvaiſes chairs, elles rongent par leur ſel cauſtique juſqu'aux carnoſités les plus dures. Ce ſont les bons effets qu'on peut attendre du Tabac quand on s'en ſert avec modération

ou comme remede : voici en quoi il eſt nuiſible.

Le Tabac, je l'ai déja obſervé, eſt empreint d'un ſouffre narcotique qui engourdit le genre nerveux, & d'un ſel cauſtique qui ne ſçauroit que l'irriter. Pris intérieurement, c'eſt un purgatif des plus forts & des plus violens ; donné en lavement il provoque le vomiſſement. Puiſqu'il ronge les carnoſités les plus dures des ulceres, quels mauvais effets ne doit-il pas faire étant continuellement appliqué ſur la membrane intérieure du nez que la moindre odeur irrite au point de faire faire des contractions violentes aux muſcles de la poitrine avec leſquels elle communique par le moyen de ſes nerfs : (c'eſt l'éternuement.)

L'abus du Tabac en poudre diminue la mémoire, fait perdre l'odorat, deſſeche les tuniques des nerfs qui ſe diſtribuent dans la membrane pituitaire , & rend irréguliere l'élaſticité des fibres de tous les nerfs qui y répondent. Une affection particuliere de quelque nerf cauſée par l'irritation, intéreſſe toujours une partie du genre

nerveux, & souvent tout le systême des nerfs. On voit tous les jours qu'une légere impression d'une odeur agréable excite tout-à-coup de violens symptômes de vapeurs, & sur-tout des troubles généraux dans les viscères du bas ventre ; ce sont des mouvemens convulsifs occasionnés par cette légere irritation des organes de l'odorat.

Il n'est pas possible que l'usage abusif du Tabac qui opere une irritation continuelle sur le genre nerveux, ne le dispose à des mouvemens convulsifs qui se manifesteront à la moindre occasion, & causeront des affections vaporeuses. La plupart des jeunes gens qui prennent trop de Tabac, sont attaqués de tremblemens dès leur jeunesse même. Il nuit aux vieillards & généralement à tous ceux qui ont le genre nerveux foible & délicat.

La fumée de Tabac reçue sans modération doit faire un effet violent sur les membranes de la bouche, & sur celles des poûmons ; d'ailleurs son sel caustique mêlé avec la salive répand par-tout l'âcreté par son mêlange avec

ſes alimens, avec le chile & enfin avec le ſang & le ſuc nourricier qui doit réparer les pertes des ſolides. Les effets que le Tabac fait d'abord quand on commence d'en prendre en fumée, devroient faire prévoir ceux qu'il fait dans tous les temps quand on s'engorge. L'eſtomac eſt ébranlé par des nauzées, renverſé par des vomiſſemens ; il ſurvient des vertiges, la tête chancelle, les yeux s'obſcurciſſent, & l'on perd les ſens & la raiſon. Voilà une légere eſquiſſe des premiers effets de ce ſel cauſtique & de ce ſouffre narcotique dont on doit faire enſuite ſes délices ; mais qu'on obſerve que ce goût dépravé n'eſt qu'une yvreſſe continuelle qui aveugle ſur les maux qui doivent en réſulter. J'ai vu un homme d'un tempérament robuſte à qui la fumée du tabac avoit tellement irrité les nerfs, qu'il reſſentoit un échauffement & une tenſion générale preſque continuelle dans les entrailles ; ces accidens ſembloient intéreſſer toute la ſuperficie du corps. Il quitta ce pernicieux uſage, l'échauffement & la tenſion diminue-

rent, mais il survint à leur place des froids de tête & des vapeurs fréquentes. C'étoit un Prédicateur, il avoit discontinué ses exercices, il les reprit, mais non pas pour long-temps, parce que l'application lui causoit des foiblesses générales dans tout le corps, une espece de relâchement dans les nerfs, des défaillances d'estomac, & des envies inutiles de dormir. Le repos diminua ces symptômes, mais il lui a toujours resté une affection aux houpes nerveuses de la superficie du corps, qu'il appelle *tension*, & une défaillance d'estomac, sur-tout avant le dîné; la tension augmente après le repas. Lorsqu'il s'asseoit il ressent un gonflement autour des reins & au basventre, avec un échauffement considérable aux entrailles, & sur toute la superficie du corps, qui augmente ou diminue selon les circonstances. C'est dans ce triste état qu'est encore réduit depuis plus de quinze ans, un homme d'un mérite distingué, pour avoir eu la complaisance, sans aucune nécessité, de fumer du Tabac, à l'exemple de ses amis, & pour les satisfaire.

Mais bien-tôt une fatale yvreſſe ne lui laiſſa plus la liberté de raiſonner ſur une paſſion qui s'étoit rendue maîtreſſe de tous ſes ſens ; il s'y livra par ſon propre penchant. Deux freres en Hollande furent encore plus malheureux, ils ne pouvoient pas ſe raſſaſier de fumée de tabac, ils voulurent éprouver combien il en falloit pour ſe ſatisfaire ; ils tomberent tous les deux comme apoplectiques, l'un à la dix-ſeptiéme pipe & l'autre à la dix-huitiéme.

Quoique les impreſſions du Tabac n'affectent pas ſenſiblement les nerfs, elles les mettent ſouvent dans des diſpoſitions à être affectés, à la moindre ſurpriſe, à la moindre violence, aux moindres paſſions ; ou elles cauſent des dérangemens dans les viſceres qui deviennent très-ſouvent les cauſes prochaines de mouvemens convulſifs, de ſpaſmes, d'affections hypochondriaques, vaporeuſes, &c.



CHAPITRE IX.

Vie sédentaire : cause éloignée des Affections vaporeuses.

L'Oisiveté engourdit & relâche le corps, l'exercice forme des tempéramens robustes ; celui-ci prolonge la jeunesse, & l'autre prémature la vieillesse. C'est *Celse* qui nous donne ces préceptes, ils étoient déja reçus du temps de l'ancienne Médecine.

L'exercice concouroit puissamment à former les tempéramens de nos premiers peres ; leurs visceres sains, élastiques & leurs membres forts & vigoureux étoient les soutiens d'une santé constante & d'une vie sans langueur. A mesure que ce genre de vie active & laborieuse a fait place à la mollesse & à la volupté, les tempéramens des hommes se sont amollis de plus en plus, l'indolence a passé de l'esprit aux membres, elle a donné occasion aux maladies auxquelles le corps dans l'ordre naturel ne devoit point être assujetti.

Il n'eſt point de fonction dans nos corps qui ne dépende de pluſieurs principes de mouvement ; mais ces mouvemens livrés à eux-mêmes ne ſont pas ſuffiſans pour ſe perpétuer ſelon nos beſoins. On auroit beau s'obſerver ſur la tempérance, ſur le régime, & ſur tous les autres moyens propres à conſerver la ſanté, la texture de nos corps & leur diſpoſition exigent que le ton & l'élaſticité des fibres ſoient ſoutenus par l'exercice : l'exercice eſt auſſi néceſſaire pour tenir les liquides coulans & pour en entretenir la circulation.

Une vie oiſive & ſédentaire fait un effet tout oppoſé ; la nature livrée à elle-même ſupporte le fardeau de toutes les fonctions du corps ; ſes facultés ſeules n'ont pas des reſſources inépuiſables, il faut pour les ſoutenir une infinité de mouvemens concourans ; l'exercice en eſt le principal. S'il n'a pas lieu, l'ordre de la nature eſt bientôt dérangé ; les liquides que ces mouvemens tenoient diviſés s'épaiſſiſſent inſenſiblement, ils ſe condenſent, les fibres ſe relâchent & s'engourdiſſent

& leur vélocité diminue dans la même proportion. Il s'enfuit enfin des concrétions, des épaiffiffemens, des lenteurs des liquides, des engorgemens dans le tiffu cellulaire, des bouffiffures, des hydropifies & d'autres embarras dans les vifceres qui conduifent bien-tôt à des affections nerveufes, vaporeufes, hypochondriaques, &c.

La nature pendant le repos, furtout pendant le fommeil, répare les pertes des liquides & des folides par l'application du fuc nourricier qu'elle a difpofé à cet effet. Cette réparation eft abfolument néceffaire, parce qu'il fe fait une diffipation confidérable des fubftances; c'eft un effet conftant du mouvement & de l'action continuelle qu'elles exercent les unes fur les autres.

C'eft par le défaut de cette réparation de fubftances qui doit fe faire pendant le repos, & fur-tout pendant le fommeil, que les grandes veilles font nuifibles & pernicieufes; elles deffechent le fang, elles débilitent les fibres des folides, principalement celles du cerveau; il en furvient des

amaigriſſemens, des douleurs dans tout le corps, des coliques, des cours de ventre, des triſteſſes, des inquiétudes perpétuelles, des ſenſibilités dans le ſyſtême des nerfs que la moindre choſe irrite ; des dérangemens enfin dans les viſceres, qui cauſent des affections nerveuſes de différentes eſpeces.

Le mouvement & le repos doivent ſe ſuccéder, mais ce doit être dans l'ordre de la nature ; quels que ſoient les dérangemens à cet égard, ils ne peuvent être que nuiſibles. La nature a fixé le jour pour l'exercice & pour la veille, la nuit pour le ſommeil ; le jour n'eſt pas fait pour celui-ci, & la nuit n'eſt faite que pour l'autre. La température de l'air & ſon poids different pendant le jour & pendant la nuit, pour favoriſer les différentes fonctions du corps dans la veille & dans le ſommeil ; l'un & l'autre ne feront donc pas dans l'ordre de la nature ſi l'on dort pendant le jour, & ſi l'on veille pendant la nuit. On fera encore des écarts plus dangereux ſi l'on conſacre toute ſa vie, ou du moins le temps deſtiné pour la veille, à l'oi-

ſiveté, & qu'on ne lui donne d'autre intervalle que les heures du ſommeil, on ne ſçauroit aſſez repréſenter les inconvéniens de cet abus, unique effet le plus ſouvent de l'éducation domeſtique. Quel aveuglement pour des parens, de préparer à leurs enfans dès le berceau des moyens pour accélérer leur vieilleſſe, pour la prévenir même par les ſemences d'une vie languiſſante, pleine de dégoûts, formée le plus ſouvent des débris de la volupté! L'habitude une fois priſe, c'eſt un arrêt ſans appel; l'eſprit ne ſçauroit adopter un nouveau genre de vie, & ſi l'on fait des efforts pour ſe vaincre, les membres refuſent d'obéir.

Je ne puis avoir en vue, dans ces réflexions, que les femmes des grandes Villes, & celles des Campagnes qui ont aſſez d'aiſance pour s'entretenir dans l'oiſiveté. Celles qui ſont de l'exercice par goût ou par néceſſité, ſont les ſeules qu'on peut appeller heureuſes; elles trouvent dans une ſanté conſtante plus de reſſource que dans les richeſſes. On ne s'apperçoit pas de celles-ci quand on n'a pas coutume d'en

d'en jouir, au lieu que les moindres incommodités du corps affectent l'ame d'une triſteſſe que les commodités de la vie ne font qu'augmenter & nourrir.

Je n'ai donné qu'une ſimple idée de la néceſſité de l'exercice & des inconvéniens de l'oiſiveté; cependant ſi l'on jette les yeux ſur la façon de vivre des Dames de nos jours, on ne ſera pas ſurpris ſi la plupart ſont échauffées, chargées de boutons, inquiétées par des chaleurs d'entrailles, épuiſées par des fleurs blanches, par des pertes extraordinaires, même dans un âge avancé, parce que de telles pertes, à quel âge que ce ſoit, ne ſont jamais dans l'ordre de la nature. Souvent elles ont des ſuppreſſions, & toujours des obſtructions dans les viſceres, & une grande irritabilité dans le genre nerveux. Delà des vapeurs, delà des affections hypochondriaques. Celles-ci deviennent fréquentes de plus en plus, elles ſe multiplient tous les jours; l'on verra bien-tôt qu'à force de vouloir imiter les femmes & leur façon de

vivre, les hommes contracteront enfin toutes leurs maladies.

CHAPITRE X.

Les évacuations retardées, ſupprimées, ou trop abondantes : cauſe éloignée des Affections vaporeuſes.

LEs alimens dont nous nous nourriſſons, fourniſſent aux liquides & aux ſolides de nos corps des ſubſtances propres à réparer leurs pertes. Ces ſubſtances ſont des extraits des alimens dont le ſuperflu devient étranger & propre à nuire ; il faut qu'il ſoit évacué par les voies que la nature a préparées à cet effet. Une partie de ce ſuperflu reſte dans les boyaux après les premieres digeſtions, il eſt évacué par la même voie, & le reſte paſſe dans les vaiſſeaux confondu avec le chile, pour en être ſéparé par une infinité de couloirs & rejetté enfin comme excrément par les urines & l'inſenſible tranſpiration.

Les ſucs que la nature n'adopte pas deviennent étrangers, dès le moment

qu'ils font féparés de la maffe des liquides, & leur exclufion devient abfolument néceffaire; car tout liquide qui eft féparé du concours général fe corrompt par fon féjour, forme des obftacles à la nature & devient caufe de maladie.

Ces trois différentes évacuations font communes & naturelles aux deux fexes; elles doivent être proportionnées à la quantité des alimens que l'on a pris en faifant fouftraction de ce qui peut en avoir refté pour le fuc nourricier & pour réparer les pertes des liquides. La plus abondante de ces évacuations eft la tranfpiration infenfible: en Italie, elle emporte cinq parties fur neuf d'alimens; en France, elle eft un peu moins confidérable, felon les expériences de M. Dodart. Cette évacuation eft plus ou moins abondante felon les différens degrés de chaleur; elle diminue pendant l'Automne, & elle ceffe prefque, ou elle ne paroît pas varier, pendant une partie de l'Hiver: je l'ai expliqué dans un autre Ouvrage, d'après les obfervations de Sanctorius.

L'évacuation par la tranfpiration

peut être trop abondante & nuire ; il est des pays dans les Indes où elle est si considérable que la couleur des habitans en est pâle & livide ; leurs actions répondent à leur couleur, tous leurs mouvemens sont mous, ils parlent lentement, &c. Dans nos climats, sur-tout à Paris, la transpiration insensible est rarement trop abondante ; lorsqu'elle est sensible elle a dégénéré en sueur, elle est pour lors contre nature, & nuisible ou dangereuse quand elle n'est pas critique. Elle évacue indifféremment la lymphe excrémenteuse & la lymphe du sang. Ce liquide devient dense, épais, propre à engorger les vaisseaux, à priver les solides de leur nourriture, à les dessécher, & enfin à former des congestions, à obstruer les visceres du bas ventre & à affecter le systême des nerfs de toutes les façons en raison des différens tempéramens.

La transpiration peut être supprimée par une infinité de causes, par un air froid, par exemple, par une atmosphere trop humide, par la crainte, la tristesse, &c. Cette abondante

matiere déja féparée du concours, retenue dans la maffe des liquides, forme des obftacles à la circulation dans les capillaires, elle y fait tous les effets d'un corps étranger, elle dégénere de plus en plus, elle acquiert de l'âcreté, elle irrite les membranes, les nerfs, & caufe aux perfonnes délicates des mouvemens convulfifs de fpafmes & des phthifies. Tantôt elle fournit la matiere des rhumes, des rhumatifmes, des fiévres, tantôt elle forme des dartres, des engorgemens éréfipellateux dans les vifceres ou à la fuperficie, le plus fouvent des obftructions dans le bas ventre, &c.

Le flux immodéré des urines conduit à la phthifie, & leur fuppreffion à l'hydropifie, à moins qu'elles ne foient prévenues par la mort; leur rétention caufe toujours une inflammation à la veffie.

Si les urines viennent en abondance après une tranfpiration fupprimée, on a moins lieu de craindre les accidens qui en dépendent. L'expérience nous apprend que la matiere de la tranfpiration peut être évacuée par

les urines, & celles-ci par la tranſpiration, ou plutôt par la ſueur ; on urine moins qu'à l'ordinaire pendant la ſueur, & quand on urine beaucoup on ne ſue pas, & l'on tranſpire peu.

Les femmes vaporeuſes ne tranſpirent pas du tout pendant les attaques, la tranſpiration ceſſe dès les premiers avant-coureurs qui les annoncent ; pour lors elles rendent en abondance & fréquemment des urines claires, & quand les attaques ſont fortes elles n'urinent plus.

Les urines des hypochondriaques paroiſſent d'abord de la même couleur que celles des hyſtériques ; comme elles ſont ſouvent abondantes & qu'ils ſont craintifs, ils ſe figurent que c'eſt un flux d'urine provenant de toute autre cauſe. Qu'ils faſſent attention pour ſe raſſurer, que le flux d'urine ou *diabetes* eſt toujours accompagné d'une ſoif continuelle, d'un pouls fréquent & foible ; que les urines ſont douces & ont un goût de miel, que ce flux porte avec lui des marques de ſon danger, & qu'il eſt très-difficile à arrêter. Les vaporeuſes & les hypo-

chondriaques qui urinent beaucoup, ne sont pas altérés ou ils ne le sont que peu; leur pouls n'est pas fréquent, il est au contraire lent & foible, & les extrémités du corps sont froides, ce qui n'arrive pas dans le *diabetes*. D'ailleurs le flux d'urine qui vient d'une cause vaporeuse ou hypochondriaque, cede bien-tôt de lui-même, ou par le moyen de quelque léger diaphorétique.

Les excrémens des intestins retenus trop long-temps, causent des nausées, des vapeurs, des irritations, des coliques, des migraines; les femmes de Paris sont sçavantes dans cette théorie; elles sont naturellement constipées par un effet de la vie sédentaire qu'elles menent; il en est qui prennent deux ou trois lavemens chaque matin; elles préviennent par ce moyen les effets de la nature, qu'elles rendent ensuite indolente sur cette fonction, jusqu'au point que les lavemens pris d'abord par habitude deviennent absolument nécessaires.

Les cours de ventre qui sont abondants, de trop de durée, incurables, épuisent la masse des liquides, causent

des inflammations, des gangrenes; ou ils dessechent les solides & conduisent à la phthisie, à l'hydropisie, plutôt ou plus tard, selon leur nature.

Rien n'affecte tant le genre nerveux que le dérangement des évacuations qui sont propres aux femmes; si leurs secours périodiques sont trop abondans, il en survient des épuisemens, des sensibilités des nerfs, qui disposent à des affections vaporeuses, à des amaigrissemens, à des phthisies; souvent ils produisent des ulceres dangereux, &c.

Si ces secours sont retardés ou supprimés, ce sont des pesanteurs dans tout le corps, des inquiétudes, des douleurs insupportables à la tête, aux reins, des pesanteurs douloureuses dans le bas ventre; il s'ensuit des spasmes, des mouvemens convulsifs, des convulsions violentes, des pâles couleurs aux jeunes filles, enfin des goûts dépravés, &c.

Les fleurs blanches sont toujours contre nature; si elles coulent trop abondamment elles causent des épuisemens, & autres effets qui en sont

ordinairement la suite; si elles s'arrêtent ou se suppriment, il en survient des douleurs, des affections vaporeuses, &c. Je parlerai plus au long des évacuations propres aux femmes dans la Section suivante.

Le flux émorrhoidal est une évacuation propre aux deux sexes; il devient souvent aussi nécessaire que les secours périodiques des femmes; sa trop grande abondance & sa suppression sont toujours à craindre, il survient les mêmes accidens qu'après les regles immodérées ou supprimées. Cet écoulement lorsqu'il est modéré fait aux hommes des biens infinis, souvent il devient périodique; s'il cesse, il leur cause une infinité de maux & les rend ordinairement hypochondriaques; j'en parlerai ailleurs.



CHAPITRE XI.

Passions de l'ame : cause éloignée des Affections vaporeuses.

ON appelle passions de l'ame, la joie, la tristesse, la crainte, l'amour, la haine, &c. Ces passions affectent vivement le corps, à mesure qu'elles agissent sur l'esprit ; c'est une nécessité établie par la loi du concours. C'est par une suite de cette même loi que les facultés du corps dépendent de l'action que l'ame leur imprime ; & comme l'esprit, dans les passions, tombe dans différens excès tout opposés, les fonctions du corps doivent être augmentées, diminuées, ou supprimées, selon les différens degrés des passions & leur différente nature. Toutes les passions particulieres se rapportent à deux générales, la joie & la tristesse. Celles qui flattent se rapportent à la joie, & celles qui inquietent à la tristesse ; c'est donc selon les différens degrés de joie & de tristesse que les incommodités du

corps qui proviennent des paſſions doivent augmenter ou diminuer.

Les maladies cauſées par les paſſions ſont diviſées, comme les autres, en aigues & en chroniques. Les paſſions promptes, violentes, & qui ne ſont pas de durée, produiſent des maladies aigues; celles qui ſont moins promptes, moins vives, ou qui durent long-temps, font des maladies longues ou chroniques; de ſorte qu'on peut diviſer les paſſions de l'ame, en aigues & en chroniques, de même que les maladies qui en dépendent.

Les paſſions violentes précipitent d'abord le mouvement ſyſtaltique des ſolides, & les oſcillations des fibres; la circulation du ſang en eſt accélérée ſubitement; mais ſi la force ou l'élaſticité des fibres eſt trop gênée, ou trop relevée, elle retarde la circulation, elle y met le trouble & le déſordre, elle l'arrête enfin & la mort s'enſuit. Lorſque les paſſions ne ſont pas portées à ce point de violence, elles ne font pas des effets ſi prompts & ſi funeſtes, mais elles font toujours ſur le corps, & ſur-tout ſur le genre ner-

veux, des impressions à craindre par les désordres auxquels elles les disposent.

Une joie modérée affermit les fonctions du corps ; mais si elle est prompte, vive, extrême, toutes les fibres se déploient, se dilatent & se roidissent en même-temps ; les liquides comme suspendus ne sont plus soumis aux loix de la circulation, il n'est plus de mouvement successif qui les dirige, tout tombe dans l'inaction faute de concours ; c'est un état de mort. Comme la nature ne souffre pas de violence sans en être allarmée, quels que soient les degrés des excès de joie, ils laissent dans le corps des causes de maladies, sur-tout quand ils sont de durée.

Une tristesse, une peur, une crainte soudaine & excessive, saisissent dans l'instant toutes les puissances du corps & en suspendent les fonctions. Les fibres racourcies faisant des mouvemens de contraction sur elles-mêmes, le cœur, les vaisseaux & les viscéres se resserrant vers leur centre, se refusent à la nature & à ses besoins ; la circulation s'arrête, & la

vie s'éclipſe. Cet état eſt ſi violent qu'on a vu de grandes triſteſſes blanchir les cheveux en une nuit ; il n'eſt pas rare qu'elles faſſent perdre la raiſon, elles ont cauſé des épilepſies incurables, & au ſexe des ſuppreſſions, des vapeurs, des mouvemens convulſifs, & d'autres accidens ſouvent mortels.

La triſteſſe eſt toujours dangereuſe ; dans cette paſſion, le pouls eſt dur, petit & fréquent ; les humeurs n'étant pas diviſées par une force élaſtique déployée, deviennent épaiſſes, lentes & tardives, elles embourbent les petits vaiſſeaux, les ſécrétions ne ſe font qu'imparfaitement, la tranſpiration eſt ſupprimée, tous les viſceres s'obſtruent & toutes les fonctions ſont dérangées ; ſur-tout celles des organes de la digeſtion. Les gens triſtes ſont remplis de vents, ils ſont toujours altérés & ſujets à des inappétences qui les conduiſent ſouvent à des affections nerveuſes, au maraſme, &c.



SFCTION TROISIÉME.

CAUSES PROCHAINES ET IMMÉDIATES des Affections vaporeuses du Sexe.

CHAPITRE PREMIER.

Sensibilité & irritabilité du genre nerveux : cause prochaine des Affections vaporeuses.

LEs nerfs sont sensibles & irritables ; c'est une de leurs qualités essentielles, elle est démontrée par l'expérience & par l'observation. Les membranes, les tuniques, les vésicules, qui composent la substance des solides sont tissues de filets nerveux ; c'est ce qui leur donne tout leur ressort, & les rend propres à se contracter à la moindre impression qui affecte leur sensibilité.

L'irritabilité des nerfs est plus ou moins grande, selon le ton, la force & la délicatesse du genre nerveux. Les gens robustes accoutumés à l'exercice,

ont leurs fibres fermes; de légeres impressions ne les allarment pas, elles trouvent en elles-mêmes des ressources pour s'en garantir; leurs oscillations restent toujours égales.

Les femmes sont naturellement disposées à des ébranlemens convulsifs; elles sont sensibles, vives, actives, le tissu de leurs fibres est susceptible des moindres impressions; c'est une nécessité que la nature a attaché à leur existence. Des Auteurs célebres ont observé que la disposition des vaisseaux du bas ventre des femmes est souvent une des causes de leurs affections vaporeuses: ils sont autrement disposés que ceux des hommes. Les longueurs, les calibres, les capacités, les directions, les positions d'arteres, sont bien différentes dans les deux sexes. Dans les femmes, les vaisseaux en général ont moins de longueur que dans les hommes, & par conséquent plus de courbure; les veines du bas ventre des femmes sont beaucoup plus grosses que les arteres, le sang doit prendre plus de masse, & par-là comprimer toutes les parties de l'abdomen;

porter sur les fibres nerveuses, les irriter, & les déterminer à des mouvemens irréguliers & convulsifs.

Les femmes que l'éducation a sacrifiées à une vie trop délicate, qui ont été nourries loin de l'exercice, dans le sein des plaisirs, ont leurs nerfs si tendres que la moindre chose les ébranle & les met en convulsion. Il est presque impossible de comprendre combien peu il faut d'une drogue spiritueuse pour renverser le systême délicat de leurs nerfs. Les seules odeurs sont capables de leur faire assez d'impression, pour mettre en désordre toute l'économie animale. Une bonne odeur leur donne souvent des mouvemens convulsifs, qu'une odeur puante fait cesser dans l'instant : on doit inférer delà que tout est équilibre dans le corps, que peu de chose peut le troubler & le rétablir, sur-tout quand l'irritabilité des fibres l'emporte au moindre accident sur leur élasticité. Ce ne sont pas seulement les odeurs qui donnent des mouvemens convulsifs aux femmes, mais encore tout ce qui peut les surprendre,

& tout ce qui cauſe des ébranlemens dans l'air qui ne leur ſont pas naturels. Une peur ſoudaine, par exemple, la vue d'un cadavre, ou du ſang tiré par la ſaignée les fait pâmer ; j'en ai vu qui ne pouvoient pas ſupporter le bruit des cloches, du tonnerre, la voix, le ſon des concerts, des inſtrumens, &c. Des terreurs paniques ont ſouvent cauſé aux femmes de fréquentes foibleſſes & des vapeurs convulſives, qui ſe reglent en paroxiſmes qui devenoient chroniques & très-difficiles à guérir. Combien de fois n'a-t-on pas vu que la peur a donné l'épilepſie aux enfans ? Il eſt des femmes dont le genre nerveux eſt monté à un tel point de délicateſſe, qu'elles ſe pâment, s'il y a dans leur chambre, quoiqu'elles ne les voient pas, des chats, des rats, ou d'autres animaux pour leſquels elles ont de l'antipathie. Tout cela eſt confirmé par une infinité d'obſervations.

On voit de temps en temps des hommes qui reſſemblent aux femmes par la délicateſſe de leurs nerfs, mais cela eſt rare. Un Auteur grave rapporte qu'un ſaint Prêtre avoit tant de

zele qu'il tomboit en convulſion lorſqu'il s'approchoit de l'autel ; c'étoit l'effet d'une imagination allarmée ; on a vu pluſieurs autres exemples de l'effet de l'imagination, ſur-tout parmi les Poëtes ; le *Taſſe*, par exemple, s'animoit tellement lorſqu'il compoſoit, que l'ardeur poétique le mettoit en fureur.

La nature n'a pas borné aux hommes la délicateſſe des ſenſations, elle l'a portée juſqu'aux plantes ; les feuilles de celles qu'on appelle ſenſitives, ſemblent éviter la main qui s'approche pour les toucher, & elles ſont ſi ſenſibles à l'approche des doigts qu'elles tombent & ſe flétriſſent. Il n'eſt donc pas ſurprenant que cette grande ſenſibilité du genre nerveux qu'on obſerve dans les femmes délicates, puiſſe leur être naturelle, puiſqu'elle l'eſt dans ces plantes.

Le genre nerveux des femmes bien conſtituées peut acquérir, par accident, une telle délicateſſe & une telle irritabilité, qu'elles deviennent ſuſceptibles des moindres impreſſions. Une fille de dix ans très-ſaine tomboit en

convulſion toutes les fois que ſes amies la tenoient par force en badinant & lui chatouilloient les pieds ; enſuite toutes les fois qu'on la menaçoit de la chatouiller, toutes les fois qu'elle ſe mettoit en colere, ou qu'elle avoit peur, elle tomboit dans les mêmes accidens. Si des perſonnes délicates marchent nuds pieds ſur le carreau ou ſur le marbre froid, il leur ſurvient des mouvemens convulſifs.

J'ai vu des femmes que le trop d'attention aux mêmes ouvrages, au deſſein, par exemple, à la lecture & à l'étude, avoit rendues incapables de s'appliquer, de lire même & d'écrire. Elles ne pouvoient pas réſiſter aux voitures les plus douces ; il ne leur étoit pas poſſible d'aſſiſter aux offices de l'Egliſe, le ſon des inſtrumens leur donnoit des vapeurs, ou les faiſoit pâmer. Une chûte ſur le dos cauſa à une autre des incommodités preſque ſemblables à celles que je viens de rapporter, & elles furent de durée. Cette Dame en avoit encore une particuliere, elle ne pouvoit pas digérer après ſon dîner ſans ſe tenir couchée,

en repos, & comme dans l'inaction.

Il n'eſt pas rare que les femmes ſoient ſujettes aux mêmes accidens après avoir eſſuyé certaines maladies nerveuſes, des fiévres de ce caractere, des rhumatiſmes, des gouttes, des pertes, &c. Il en eſt de même après des hémorrhoides ſupprimées, des dartres rentrées, des affections ſcorbutiques ſouvent maltraitées, & bien d'autres incommodités propres à affecter le ſyſtême des nerfs.

Les affections vaporeuſes ont été aſſez ſouvent épidémiques & contagieuſes; peut-on voir un plus grand effet de la force de l'imagination! Elle eſt en état de multiplier ſes erreurs, de les rendre communes, & de porter ſur pluſieurs corps les impreſſions qu'elle fait d'abord ſur un ſeul. Un nombre de femmes Argiennes devinrent furieuſes par contagion, (c'étoit avant le temps d'Hyppocrate) les filles du Roi étoient du nombre; les femmes ſe croyoient des femelles bêtes, & les filles du Roi ſe croyoient des vaches. *Melampe*, fameux Médecin, les guérit; on lui donna pour

récompenſe le tiers du Royaume, & un autre tiers à ſon frere. Plutarque nous apprend qu'il régna une pareille épidémie parmi les filles Mileſiennes, elles ſe pendoient par troupes; leur gorge étant reſſerrée par des ſpaſmes & des mouvemens convulſifs, elles avoient de vives ſenſations d'étranglement, qui leur inſpiroient cette ſorte de déſeſpoir. Primeroſe rapporte l'hiſtoire d'une pareille épidémie ſur les femmes de Lyon; elles avoient la fureur de ſe noyer, elles s'aſſembloient par troupes pour aller ſe précipiter dans les rivieres. L'épidémie & la contagion des affections nerveuſes rendra mémorable dans tous les temps, l'hiſtoire des *Nonains* d'Allemagne, c'étoient des Religieuſes. Cardan nous apprend qu'elles étoient affligées d'affections ſi violentes qu'elles ſe mordoient entre elles comme des enragées, Cette contagion qui régnoit dans le quinziéme ſiécle, s'étendit dans une grande partie de l'Allemagne, & ſur-tout dans les Etats de Saxe & de Brandebourg; elle paſſa enſuite en Hollande & parvint à Rome; il y

avoit en même-temps jusqu'à trente filles attaquées de cette maladie dans l'Hôtel-Dieu des Orphelins de cette capitale de l'Italie. Le fameux Nicole racontoit que toutes les filles d'une Communauté très-nombreuse étoient saisies tous les jours à la même heure d'un accès de vapeurs très-singulier. Il se manifestoit par un *miaulement* général où toutes avoient part & qui duroit plusieurs heures au grand scandale du Couvent, jusqu'à ce qu'on l'eût fait cesser ; on verra dans la cure les moyens que l'on prit à cet effet. Je pourrois rapporter un nombre d'observations semblables, mais je me bornerai à la suivante. Une fille de vingt-trois ans fut attaquée en 1698 à *Villemané* en la nouvelle France, d'un hoquet violent & continuel, qui imitoit assez bien le jappement d'un chien ; elle souffroit beaucoup de mouvemens convulsifs du diaphragme, qui intéressoient les intestins & leur causoient de vives secousses ; à peine pouvoit-elle trouver le moment de prendre deux gorgées de bouillon pour se soutenir. Elle entra à l'Hôtel-

Dieu pour être plus à portée d'être ſecourue ; on la plaça dans la ſalle des femmes, où étoient quatre filles malades de différentes maladies, Trois jours après l'entrée de cette fille les autres commencerent à *hocqueter*, & furent attaquées de la maladie de la premiere avec les mêmes ſymptômes. La premiere guérit & les autres devinrent ſi malades qu'elles faiſoient pitié ; après avoir eu le hocquet pendant demi-heure, elles étoient agitées de convulſions ſi violentes qu'il falloit quatre hommes pour en tenir une ; le hocquet & les convulſions ſurvenoient à toutes quatre en même-temps. Ces accès duroient un quart d'heure, elles demeuroient enſuite ſans mouvement & preſque ſans reſpiration pendant un autre quart d'heure ; elles revenoient à elles-mêmes & paroiſſoient ſe bien porter pendant demi-heure ; le hocquet recommençoit, l'abattement, le relâche, tout revenoit ſucceſſivement & dans des périodes égaux. On les guérit enfin quelque temps après, & on prévint les ſuites de cette contagion ; on le verra dans la cure de ces

maladies. Je n'ometttrai pas une chose digne de remarque ; c'est que ces filles étant guéries du hocquet, on ne s'apperçut plus d'aucun symptôme des différentes maladies qu'elles avoient auparavant. Les hommes ne sont pas exempts de ces effets de l'imagination ; Bartolin donne l'observation d'un qui prenoit la colique en même-temps que sa femme entroit en travail pour accoucher.

CHAPITRE II.

Vices des liquides : cause prochaine des Affections vaporeuses.

LEs liquides qui ne circulent pas, qui ne circulent qu'avec peine, ou qui ont contracté une qualité dense, âcre, étrangere à leur nature & à celle des solides, irritent les fibres nerveuses & les mettent en contraction. Ce vice est dans le sang, dans la sérosité, dans la lymphe, dans la bile ou dans le suc nerveux. Le sang peut pécher par sa quantité & par sa qualité & pour être trop abondant,

ou pour ne l'être pas assez ; s'il est trop dense ou trop liquide, sa circulation devient également irréguliere, ce sont autant de sources de vapeurs, son apauvrissement est toujours suivi de symptômes de langueur ; s'il devient âcre il se dissout & produit une source de maladies aigues ou chroniques qui conduisent à une fin prochaine, comme à des fiévres lentes, à des phthisies, des scorbuts, des cacochimies, des hydropisies, &c. S'il paroît dans cet état du sang, des affections vaporeuses, on doit les regarder comme des symptômes qui dépendent de la maladie primitive.

La sérosité du sang & de la lymphe acquierent aisément une âcreté qui irrite les membranes & les fibres nerveuses, sur-tout lorsqu'elles sont séparées du concours des liquides auxquels elles servent de véhicule. Willis rapporte l'observation d'un vaporeux héréditaire affligé des plus violens symptômes de mouvemens convulsifs des plus rébelles, dont la sueur étoit si sale & si corrosive, que, de même que l'eau forte, elle corrompoit le

linge si l'on n'avoit pas soin de le laver tout de suite. On voit tous les jours par de fâcheuses expériences que, si la transpiration est supprimée, il survient des dartres, d'autres maladies cutanées, & sur-tout des douleurs rhumatismales, fixes ou vagues, selon la différente qualité de la matiere transpirable retenue, ou selon sa quantité & sa cohérence dans les membranes qu'elle irrite. La disposition inflammatoire de celles ci provient de l'âcreté ; c'est en cela que le rhumatisme participe en quelque chose du scorbut & de la goutte.

Lorsque cette sérosité n'est pas venue au point d'âcreté qui peut produire des dispositions inflammatoires, elle cause des affections nerveuses le plus souvent convulsives. De légeres irritations suffisent pour mettre le désordre dans le genre nerveux ; il ne faut pour cela qu'un chatouillement ; une plume enfoncée dans le nez suffit pour faire éternuer, mais une impression violente ne fait pas cet effet. Il en est même du vomissement ; l'huile suffit pour le provoquer, & le vinaigre l'empêche.

La partie fibreuse de la lymphe s'épaissit par la chaleur jusqu'à prendre une consistance plâtreuse ; mêlée avec sa sérosité dégénérée elle obstrue & elle irrite en même-temps. La goutte est une maladie lymphatique ; les glandes sinoviales sont gorgées par ce liquide épaissi & dégénéré ; il sort souvent par les articulations, on le trouve dans les ligamens capsulaires quand on ouvre les jointures des cadavres qui ont été sujets à la goutte. Si une limphe de cette nature se répand dans le tissu cellulaire des nerfs ou des membranes, elle ne peut que les irriter & y produire des mouvemens spasmodiques, convulsifs, &c. Le suc pancréatique & la bile mêlés dans le duodenum causent, s'ils sont trop acides ou âcres, des affections vaporeuses suffoquantes, cela arrive souvent aux hypochondriaques ; ces sucs font le même effet dans le pancreas & dans le foie quand ils ont acquis une qualité irritante.

Le suc nerveux est un liquide huileux, lent, propre à s'insinuer partout ; il se sépare dans le cerveau, il

s'insinue dans les nerfs à leur origine ; il les suit dans toutes leurs divisions, pour servir à leur *accrétion*, à leur nourriture. Ce suc fait dans les animaux le même effet que la sêve fait dans les plantes; on doit le considérer comme la limphe la plus épurée, il est fourni par le sang des carotides qui est le plus vif & le plus subtil. La nature, qui ne fait rien d'inutile, a fait aboutir au cerveau quatre grandes arteres, une seule suffiroit pour nourrir ce viscere ; la substance du foie est bien plus grande, cependant peu d'arteres l'entretiennent ; il y a apparence que cette abondance de sang au cerveau fournit le suc nerveux ; on ne voit pas qu'il puisse servir à d'autre usage.

Le suc nerveux n'est pas exactement soumis aux loix générales de la circulation ; on ne connoît pas des vaisseaux qui lui soient propres. La substance des nerfs est composée de fibres qui font des faisseaux de filamens cylindriques ; chacun de ces filamens est environné d'un tissu cellulaire qui les unit ensemble ; ces vésicules com-

muniquent les unes avec les autres, elles vont ſe perdre avec les dernieres diviſions des nerfs même juſqu'aux inſenſibles. C'eſt par ces véſicules que le ſuc nerveux coule par infiltration & ſe répand comme une roſée ſur tous les points de la ſubſtance animale, pour nourrir & réparer les pertes continuelles qui s'en font par le mouvement. Il n'eſt pas de mouvement des liquides plus propre pour favoriſer cette réparation de ſubſtance que celui d'infiltration, il eſt le plus tranquille & le plus égal ; d'ailleurs la diſtribution du ſuc nerveux, comme récrément, eſt la plus générale : ſon ſuperflu rentre dans la maſſe des liquides, il eſt repris par les veines de la limphe & du ſang.

Les animaux & les plantes paroiſſent être ſoumis aux mêmes loix, pour leur nutrition & leur accroiſſement ; le ſuc nourricier de celles-ci ſe diſtribue de la même maniere que le ſuc nerveux des autres. Si l'on examine les queues des fruits, des ceriſes, par exemple, des pêches, &c. c'eſt par elles que paſſe le ſuc nourricier ;

on n'y voit, comme dans le ſyſtême des nerfs, que des fibres ſans cavités; cependant il y paſſe un ſuc bien plus épais que le ſuc nerveux, puiſque non-ſeulement il forme le fruit, mais encore un noyau très-dur. Cette diſtribution ne peut ſe faire que par un tiſſu cellulaire ſemblable ou approchant de celui des fibres des ſubſtances animales.

Le ſuc nerveux contracte les vices de tous les autres liquides, il devient ſur-tout denſe & âcre, il eſt la principale cauſe des affections nerveuſes, vaporeuſes, convulſives, il fournit avec la féroſité la matiere des rhumatiſmes & avec la limphe celle des écrouelles; Boerhaave étoit perſuadé qu'il fourniſſoit ſeul celle de la goutte. Il paroît qu'il y a quelque analogie entre la cauſe des vapeurs & celle de la goutte; ſi celle-ci ſurvient à une femme vaporeuſe, les vapeurs ceſſent. Des Auteurs dignes de foi ont trouvé dans les articulations des femmes vaporeuſes, des matieres cretacées ſemblables à celles qu'on trouve dans les articulations des goutteux. Le liquide

nerveux, dit Boerhaave, eſt différent de la lymphe & du ſang; ceux-ci ſont dans leur état naturel & très-ſains pendant les attaques de goutte & dans leurs intervalles, au lieu que les nerfs ſont en ſouffrance; il faut donc que la goutte vienne d'un vice du liquide qui les imbibe.

Les humeurs devenues âcres, quelles qu'elles ſoient, ſéroſité, lymphe, ou ſuc nerveux, engagées dans les tuniques des plus petits vaiſſeaux, les irritent, les picotent, ou les corrodent, ſelon leur qualité, ou leurs différens degrés d'acrimonie. Si elles s'engagent de façon qu'elles ne puiſſent pas être déplacées, elles irritent plus vivement, ſur-tout lorſque les liquides qui paſſent dans ces petits vaiſſeaux s'embarraſſent dans leurs calibres par rapport à l'obſtruction ou à la criſpation des fibres. Des humeurs de cette nature ainſi arrêtées, cauſent ſelon leurs différens degrés d'acrimonie & ſelon les viſceres & les parties où elles ſéjournent, des douleurs rhumatiſmales, des douleurs de tête, des gouttes, des cardialgies, des coliques obſti-

nées, des tenesmes, des vapeurs, des vertiges, des spasmes, des asthmes & d'autres affections convulsives. On a ouvert plusieurs cadavres de gens qui étoient morts de ces maladies, sans qu'on trouvât aucun dérangement dans les visceres affectés, pas même dans les poumons de ceux qui étoient morts d'asthmes convulsifs périodiques. On doit inférer delà que la cause en existoit dans le genre nerveux, & que ces visceres ne souffroient que parce qu'ils avoient plus de délicatesse & qu'ils étoient plus susceptibles d'irritabilité que les autres.

Les mêmes accidens convulsifs surviennent également après des hémorrhoïdes supprimées, après des cauteres fermés sans précaution, & après une guérison trop prompte des vieux ulceres. Le superflu du suc nerveux est évacué par ces voies ; s'il est retenu tout-à-coup, il séjourne, il devient âcre & étranger ; la nature le détermine enfin sur quelque partie, où il ne peut faire que de très-mauvais effets, & causer sur-tout des affections spasmodiques. Une forte impression

de quelque partie glanduleuſe peut encore occaſionner les mêmes accidens en empêchant la diſtribution du ſuc nerveux ; Willis en rapporte l'exemple ſuivant.

Une fille de douze ans avoit une hernie, on ſe ſervit pendant quinze jours d'un bandage qui comprima un peu trop les glandes inguinales ; il ſurvint à cette fille des vertiges & des peſanteurs de tête conſidérables ; il s'enſuivit des mouvemens convulſifs très-fréquents, & il lui ſurvint des écrouelles derriere les oreilles & à la partie poſtérieure du cou du même côté ; avant cet accident elle n'avoit jamais eu d'incommodité.

CHAPITRE III.

Obſtructions : cauſe prochaine des Affections vaporeuſes.

LES obſtructions ſont la cauſe la plus générale des affections vaporeuſes ; celles-ci ſe forment indiſtinctement dans chaque viſcere, dans chaque partie, & elles ſont des pro-

grès selon qu'il s'y trouve plus ou moins d'embarras ou d'irritabilité. Le tissu cellulaire & tout le systême des vaisseaux, sur-tout les veines sanguines & lymphatiques, sont sujettes à se relâcher; il s'y forme des stases, des engorgemens & des obstructions, souvent même les capillaires se rompent; ce sont autant de causes de tumeurs, d'inflammations, de varices, d'empyemes, d'œdemes, &c. Ces maladies ne sont pas exemptes de spasmes & de mouvemens convulsifs; mais ceux-ci sont plus considérables lorsque les engorgemens sont propres à irriter les calibres des vaisseaux, plutôt qu'à les forcer. Les visceres sont plus sujets à ces accidens que les autres parties, par rapport à la délicatesse de leurs fibres & à la disposition de leurs vaisseaux.

Les solides étant relâchés ou trop roidis, les liquides disposés à l'épaississement ou à quelque autre vice, par le concours des causes rapportées à la Section précédente, il se forme bientôt des obstructions dans le calibre des vaisseaux ou dans le tissu cellu-

laire ; ces obftructions ne font pas toutes de la même nature, il y en a de chileufes, de lymphatiques, de bilieufes, de fanguines, &c. tous les recrémens & les excrémens du corps humain font capables d'en produire lorfqu'ils dégénerent ; la plupart de celles du méfentere font chileufes, elles font fréquentes en ceux qui par une vie déréglée dérangent les fonctions de leur eftomac ; le chile qui provient des mauvaifes digeftions qui en font la fuite ne peut être que mal conditionné, il s'embarraffe dans fes propres vaiffeaux, & y caufe des engorgemens. On trouve des obftructions lymphatiques dans toutes les parties, dans tous les vifceres ; la lymphe eft le fuc animal le plus propre à fe corrompre & à fe durcir, lorfqu'elle n'eft plus dans les voies de la circulation ; c'eft prefque toujours quelqu'un de ces vices qui donne naiffance aux maladies chroniques. Les obftructions du foie font le plus fouvent bilieufes, il s'y en forme de fanguines. Les pierres qu'on trouve dans ce vifcere font des concrétions de la bile. Le pan-

creas s'obstrue par un vice de son propre suc ; les nerfs, les membranes & le tissu cellulaire, par un suc nerveux épaissi. La matiere de l'insensible transpiration supprimée, cause des rhumes, des rhumatismes, des dartres, la galle, la lepre, d'autres maladies de la peau, & souvent des tubercules aux poumons, & des tumeurs dans d'autres parties. Enfin il n'est pas de liquide dans nos corps qui ne soit en état, lorsqu'il est mal conditionné, de former des obstructions & des irritations capables de produire des vapeurs.

Ces obstructions ne parviennent que par dégrés au point de dureté qui les caractérise ; les liquides qui les forment, passent insensiblement de la liquidité à la mollesse, & de celle-ci à la dureté. C'est ainsi qu'il se forme des tubercules aux poumons, des pierres au foie & dans d'autres visceres, des concrétions polipeuses dans le cœur & dans les arteres ; ailleurs des durillons, des bezoards & des tumeurs de différentes especes.

Dès que la qualité des liquides

commence a dégénérer, leur circulation dégénere dans l'ordre de la nature ; il n'eſt pas ſurprenant que des liquides mal conditionnés ſoient retardés dans les labirintes infinis que forment les vaiſſeaux du bas ventre, ſur-tout ceux des femmes, il n'en faut pas davantage pour irriter les fibres nerveuſes, & pour cauſer des ſpaſmes & des mouvemens convulſifs. Ces mouvemens convulſifs déplacent ſouvent les liquides qui les cauſent, mais ils ne portent pas ſur leur qualité, au contraire, ils concourent à les faire dégénérer; les embarras de la circulation ſe rétabliſſent, les accidens ſe renouvellent & ils ſe ſuccedent comme par paroxiſmes. Le retour fréquent des ſpaſmes & des vapeurs augmente la ſenſibilité des fibres & en affoiblit le ton : le ſang, la lymphe & tous les récrémens dégénerent de plus en plus, les obſtructions des viſceres augmentent, elles ſe multiplient, & la maladie devient chronique. Si les digeſtions ſe dépravent de plus en plus, tout dégénere dans la même proportion ; il ſurvient enfin des cachexies, des fleurs

blanches, des hydropisies, des ovaires & d'autres visceres, des fiévres lentes, nerveuses, &c. Dès que les malades sont dans cet état, la moindre chose, le moindre mouvement, la moindre surprise, la moindre idée qu'elles se font fixe la circulation ou la retarde; il survient d'abord des picottemens dans les chairs, des fourmillemens, des mouvemens convulsifs, ou des inquiétudes vaporeuses qui arrachent souvent des larmes ameres, & qui les rendent insupportables à elles-mêmes.

Ces accidens peuvent avoir leur source dans toutes les parties du corps; si on la trouve plus souvent au bas ventre qu'ailleurs, c'est par rapport au nombre des visceres de cette cavité, & à leurs fonctions.

On a ouvert des femmes mortes après avoir été tourmentées pendant long-temps de cruelles vapeurs, on n'en trouvoit pas la cause dans le bas ventre, elle étoit dans le cerveau; elle consistoit en une sérosité âcre, qui imbiboit l'origine des nerfs. Une tumeur à la veine émulgente droite fit périr une femme, sans qu'on s'apper-

çût d'autre symptôme que de cruelles douleurs à l'uterus ; cependant ce viscere étoit encore sain après la mort. Le clou hystérique qui cause de si vives douleurs, provient des convulsions des muscles extérieurs de la tête, qui se contractent violemment plusieurs ensemble, excitent la douleur précisément à l'endroit où leurs fibres tendineuses s'entrecroisent & tiennent au péricrane. Le resserrement des fibres du cœur, de celles du diaphragme, par quelle cause que ce soit, cause souvent des vapeurs & des syncopes. On ouvrit une fille à Paris en 1667 qui étoit morte de vapeurs, on ne lui trouva d'autre cause de mort & de ses accidens que du sang coagulé dans les ventricules du cœur. Une Dame étoit tracassée depuis plusieurs mois par des vapeurs violentes ; elle mourut enfin d'une syncope. On trouva dans le ventricule gauche du cœur un polype de la longueur d'un doigt & épais de trois lignes. Lorsque le polype est gros & qu'il est dans le ventricule gauche du cœur, il produit toujours des vapeurs considérables, sur-tout quand

il n'eſt pas adhérent aux parois du ventricule ou de l'aorte. Car s'il eſt flottant dans le courant du ſang, il rend irréguliers les mouvemens du cœur, en formant des obſtacles continuels à la circulation de ce liquide. Si le polype eſt petit, il ne produit pas des vapeurs conſidérables; elles ne ſe manifeſtent que par des laſſitudes, on eſt eſſoufflé à la moindre fatigue que l'on prend, & ſouvent au moindre mouvement que l'on ſe donne. Si quelque muſcle, quelque membrane, ou quelque partie glanduleuſe ſe relâche dans quelque partie du corps que ce ſoit, des extrémités, du tronc, ou des viſceres, il s'y forme des engorgemens qui, ſelon leur nature, cauſent des irritations, des ſpaſmes ou des mouvemens convulſifs. Une humeur âcre ou irritante quelle qu'elle ſoit, s'inſinuant dans un capillaire, y cauſe des contractions; pour peu qu'elle y faſſe de ſéjour il ſe fait des ſtaſes dans les vaiſſeaux voiſins, le déſordre ſe met dans les fibres, il s'enſuit des mouvemens convulſifs ou des convulſions ſelon l'irritabilité des parties affectées.

Une Dame d'un tempérament bilieux & maigre, étoit ſujette tous les hivers à des toux, elle crachoit beaucoup ; elle fit ſi bien par des ménagemens, qu'elle ſe préſerva pendant un hiver de ces incommodités ; il lui ſurvint des douleurs à la tête, des tintemens d'oreilles, des vertiges, & enſuite des vapeurs violentes avec des mouvemens convulſifs. La même choſe eſt arrivée à un homme de quarante quatre ans, ſelon l'obſervation d'un Auteur digne de foi. Une fille, après des veilles immodérées ſe plaignit d'une peſanteur de tête, de vertiges, bien-tôt après de trémouſſemens dans tout le corps, avec de petites ſecouſſes dans ſes membres, des mouvemens convulſifs, des reſſerremens de poitrine, d'oppreſſion ; elle tomboit enfin en faiſant de grands hurlemens ; il étoit ſenſible que la cauſe de ces accidens étoit à la tête. Willis a vu un homme de quarante ans qui étoit inquiété de temps en temps, pendant trois ou quatre jours, de mouvemens convulſifs aux yeux, de vertiges & de commotions à la tête ; c'étoit toujours

les avant-coureurs des mouvemens convulsifs & des convulsions qui lui survenoient enfin, avec un sentiment de boule qui s'élevoit sensiblement du bas ventre vers la poitrine & la tête. Le principe de cette maladie ne pouvoit être qu'à la tête ; si ces accidens étoient arrivés à une femme, on l'auroit soupçonnée de vapeurs hystériques : c'est une réflexion du même Auteur. Fernel a observé que des vapeurs partoient du sommet de la tête, s'étendoient, faisoient des progrès successivement de membre en membre, se répandoient dans tout le corps, & causoient des convulsions. On voit des observations dans les éphemerides des curieux de la nature sur des mouvemens convulsifs qui descendoient de la tête vers les parties inférieures. Un polipe cause des vapeurs & des mouvemens convulsifs aux femmes & aux hommes ; il en est de même des irritations des poumons, quelquefois même ils leur sont communiqués par les embarras d'autres visceres sans que leur substance soit altérée. Un Auteur grave rapporte qu'un homme illustre étoit

ſujet à un aſthme convulſif périodique qui revenoit tous les quatorze ou vingt jours ; il mourut dans une attaque, on fit l'ouverture de ſon cadavre, les entrailles étoient ſaines, & ſur-tout les poumons ; il n'y avoit ni ſéroſité dans les bronches ni d'autre cauſe ſenſible de ces accidens ; la ſeule qu'on trouva c'étoit des pierres dans la véſicule du fiel. Cet aſthme provenoit ſans doute de ces pierres & d'une plus grande irritabilité dans les fibres des poumons, que dans les autres viſceres ; cela faiſoit que les ébranlemens que l'irritation des pierres cauſoit au foye ne devenoient ſenſibles qu'à la poitrine. Un jeune homme avoit tous les jours la migraine & des vomiſſemens violens, il mourut dans les convulſions, on ouvrit ſon cadavre, il ne parut rien de particulier au ventricule, mais on trouva dans la partie corticale du cerveau, cinq globules, dont chacun étoit de la groſſeur d'un pois. Les nerfs ſont tellement ſenſibles à tout ce qui les preſſe ou les irrite, qu'il part des mouvemens convulſifs de tous les endroits où ils ſont

affectés; ces mouvemens commencent le plus souvent à leurs extrémités & se succedent en faisant des progrès vers leur origine. On voit tous les jours des fourmillemens ou des tremoussemens s'élever d'un orteil, d'une jambe, d'une main, ou de toute autre partie, augmenter rapidement & former d'affreuses convulsions. Cependant on a vu par les observations précédentes, qu'il vient quelquefois des mouvemens convulsifs & des convulsions dans un sens opposé.

CHAPITRE IV.

Obstructions du bas ventre en général : cause prochaine des Affections vaporeuses.

DE tous les visceres ceux du bas ventre sont les plus propres à être obstrués, & principalement ceux des femmes. J'ai déja observé que les vaisseaux des femmes sont autrement disposés que ceux des hommes ; que ce sont des longueurs, des calibres ou des capacités, des directions ou des

positions d'arteres bien différentes dans les deux sexes. Que dans les femmes ils ont moins de longueur que dans les hommes, & par conséquent plus de courbure, & que les arteres des femmes sont plus grosses que leurs veines. D'ailleurs les visceres particuliers à celles-ci font une différence dans la distribution des vaisseaux, & dans la circulation des liquides; j'en parlerai ailleurs. En général, les vaisseaux des visceres de l'abdomen dans les deux sexes sont différens de ceux des autres visceres ; la veine-porte leur fournit des divisions infinies, elle est d'une étendue très-considérable. Elle sert de veine aux arteres céliaque & mésentérique & d'artere à la veine cave ; elle fait des secrétions, il n'y a que les arteres qui en fassent dans le reste du corps ; cependant cette veine n'a pas de battement ni des valvules dans ses rameaux qui empêchent le retour du sang. Le mouvement de ce liquide est très-lent dans la veine-porte ; comme elle n'a pas de mouvement sensible comme les arteres, le sang a besoin, pour circuler, de la pression des muscles

de l'abdomen & du diaphragme. C'eſt pour cette raiſon que les gens qui demeurent dans l'inaction digerent mal, qu'ils ſont ſujets aux vents, aux engorgemens des vaiſſeaux, & aux obſtructions; ces accidens arrivent principalement aux femmes, qui ont naturellement les fibres lâches; les ſuites en ſont des vapeurs, des dérangemens de leurs ſecours périodiques, des fleurs blanches, &c. C'eſt ſans doute pour ces raiſons que Stal a obſervé que la veine-porte eſt la porte des maladies. Suivons en détail les obſtructions de quelques viſceres du bas ventre & leurs effets.

CHAPITRE V.

Obſtructions du ventricule : cauſe prochaine des Affections vaporeuſes.

LE ventricule eſt un viſcere membraneux, cave figuré comme une cornemuſe, deſtiné à recevoir les alimens & à les digérer. Sa ſubſtance eſt compoſée de quatre tuniques : la premiere eſt membraneuſe ; la ſeconde

mûsculeuse ; la troisiéme nerveuse & la quatriéme veloutée ; son usage est de servir à la digestion. Il se filtre dans le ventricule deux liqueurs différentes : l'une est claire, subtile, de la nature de la salive ; elle est le principal dissolvant des alimens ; l'autre est mucilagineuse, elle sert à entretenir la souplesse & l'élasticité des fibres de ce viscere, & à empêcher qu'elles ne soient blessées par le contact des alimens, & par les sucs irritans qui entrent dans sa capacité, ou qui s'y forment par de mauvaises digestions.

Le ventticule est le centre des visceres, il a des communications avec tous les autres sur-tout par les nerfs qui se répandent dans sa substance, après avoir couvert toute la poitrine de leurs ramifications, & qui concourent ensuite avec les intercostaux pour former les plexus les plus considérables du bas ventre. Pour peu que les fonctions du ventricule soient dérangées, tout en souffre ; s'il entre en convulsion, il n'est pas de fibre dans le corps qui ne soit forcée de suivre ses fausses directions ; c'est le viscere le plus suscep-

tible d'irritabilité ; le moindre chatouillement le renverse. Si quelque viscere du bas ventre souffre de mouvemens convulsifs, le ventricule y participe ; s'il n'entre pas en convulsion, il éprouve du moins des contractions spasmodiques, & il n'est presque pas d'attaques de vapeurs qui ne soient précédées ou accompagnées de rots ou de hoquets ; il est toujours débilité par de longues attaques, & le dérangement de ses fonctions les perpétue, en augmentant leur cause.

Le ventricule de même que les autres visceres est sujet à toutes les maladies aigues & chroniques; l'on peut dire qu'il n'est pas de maladie dans le reste du corps à laquelle il ne participe ; on connoît à quel point il en est affecté, par des appétits déréglés, par des inappétences, par le désordre des digestions, &c. Il est toujours le premier en jeu dans les fiévres violentes, dans les éruptives, sur-tout quand elles sont pourprées, dans les contagieuses, dans la petite vérole, dans la peste, &c. L'on trouve ordinairement dans sa substance des marques

de ces maladies. Il se forme aussi des engorgemens dans ce viscere, & il s'enflamme ou il s'obstrue selon leur nature; de quelle façon qu'il souffre; des spasmes, des nausées, des rots, des vomissemens ou d'autres accidens également convulsifs sont les symptômes de sa souffrance. Si les fibres du ventricule sont relâchées ou débilitées, on a des vapeurs qui portent à la gorge, & qui sont toujours spasmodiques ou convulsives. Si ces fibres sont irritées, il s'y fait des mouvemens convulsifs particuliers qui deviennent souvent généraux en se communiquant à toute la substance de ce viscere. Si les sucs qu'il doit séparer pour servir à la digestion & pour entretenir sa souplesse, deviennent trop denses, ou s'ils trouvent des obstacles qui les empêchent de couler dans sa cavité, les membranes s'engorgent, il y survient des obstructions, des abcès ou des tumeurs; c'est une source de spasmes & d'affections vaporeuses qui conduisent souvent à la mort si la maladie devient chronique.

J'ai vu un homme très-sujet à des

vapeurs ſpaſmodiques & convulſives qui partoient de l'eſtomac, ſes digeſtions devinrent tardives peu de temps après que ces accidens eurent commencé. Le malade laſſé par ces incommodités demanda des remedes, on fit ſuccéder purgatifs à purgatifs, on les donnoit même violens pour *déraciner*, diſoit-on, la cauſe du mal; mais tout empira par l'effet de ces remedes, la région épigaſtrique devint douloureuſe & ſe météoriſa. On m'appella enfin, je reconnus d'abord que la cauſe de ces accidens étoient des obſtructions ou quelque tumeur dans le ventricule. Je m'appliquai à détendre l'épigaſtre & à calmer les ſpaſmes conſidérables & les mouvemens convulſifs qui ſurvenoient fréquemment & ſur-tout après qu'on avoit pris quelque aliment. On voulut, contre mon ſentiment, que le malade fît uſage d'eau de caffe, elle lui cauſa des mouvemens convulſifs, des vomiſſemens & de ſi grandes agitations qu'on le croyoit près de la mort. Peu de jours après il rendit par le vomiſſement une portion de la membrane veloutée du

ventricule de la grandeur d'un écu de trois livres ; il ſuccéda une ſuppuration qui trois jours après commençoit à devenir louable, mais il rendit encore en différens temps des portions de la même membrane & de la tunique nerveuſe ; la ſuppuration devint pour lors noirâtre & abondante ; les vapeurs convulſives, les foibleſſes & les ſyncopes ſe ſuccéderent enfin par intervalles juſqu'à ce qu'elles fuſſent terminées par la mort. Avant que le malade rendît les portions des membranes de l'eſtomac, on n'auroit pas diſtingué ſes vapeurs de celles que mal-à-propos on appelle hyſtériques dans le beau ſexe. Voyez mon Diſcours préliminaire. Je me diſpenſerai de donner d'autres obſervations ſur des vapeurs cauſées par les dérangemens du ventricule ; on peut en faire ſur ſoi-même, en faiſant attention à l'état où l'on eſt quand on a fait des excès, quand on a des indigeſtions, ou d'autres incommodités qui intéreſſent ce viſcere, ou le canal inteſtinal.

CHAPITRE VI.

Obstructions des intestins : cause prochaine des Affections vaporeuses.

LEs intestins sont de grands canaux membraneux qui s'étendent depuis le ventricule jusqu'à l'anus, ils sont une continuation du premier, & composés des mêmes membranes; on les divise en six, trois grêles & trois gros. L'usage des intestins grêles est de perfectionner le chile, de le séparer, de pousser les excrémens vers les gros intestins; l'usage de ceux-ci est de ramasser les excrémens & de les chasser dehors. Le premier intestin s'appelle duodenum, il reçoit deux canaux dans sa cavité, l'un lui vient du foie & l'autre du pancreas, celui qui vient du foie lui porte la bile, & l'autre le suc pancréatique. Le duodenum, par le moyen de ces sucs, perfectionne le chile, le rend coulant & propre à pénétrer dans les vaisseaux lactés qui se distribuent dans le mésentere; il faut pour cet effet qu'ils

ſoient bien conditionnés. Pour peu qu'ils dégénerent, les digeſtions ne ſe feront qu'imparfaitement, les liquides deviendront lents & tardifs, les récrémens ſe pervertiront inſenſiblement & les excrémens ſeront retenus, tout reſtera confondu dans la maſſe du ſang, & les ſolides ne ſe répareront pas. Il ſe formera d'abord des obſtructions dans le méſentere, il s'enſuivra des affoibliſſemens, des irritations du genre nerveux, des ſtaſes de ſon ſuc & de la lymphe; delà des hoquets, des ſpaſmes, des mouvemens convulſifs, des phthiſies, des fiévres hectiques, méſentériques, &c.

Preſque toutes les maladies aigues & chroniques, celles des lombes, des hypochondres, celles de la peau; les obſtructions & les affections de différentes parties du corps ont pour principe les mauvaiſes digeſtions qui ſe font dans le duodenum, & les vices du chile mal conditionné dans ce viſcere. Il ſe ramaſſe quelquefois dans les premieres voies, à la ſuite des mauvaiſes digeſtions, des crudités qui deviennent glaireuſes, âcres, irritantes

& capables de causer des vapeurs. Les oppressions vaporeuses qui surviennent très souvent aux goutteux sont occasionnées par des glaires & des crudités, car ces accidens cessent dès qu'on les a fait vomir. On a vu rendre par le vomissement des plaques de pituite épaissie, cela arrive assez souvent ; qu'on consulte ces malades, ils diront toujours qu'ils étoient fatigués auparavant par des chaleurs d'entrailles, par des inquiétudes & des vapeurs.

Les mauvaises digestions sont encore la principale cause des matieres vermineuses qui se forment dans les intestins, & l'on voit tous les jours des vapeurs occasionnées par les vers. J'ai vu une Dame qui étoit tracassée de temps en temps, par des vapeurs, par des éblouissemens & des défaillances ; elle avoit usé successivement de tous les remedes antispasmodiques ordinaires ; ses maux ne faisoient cependant qu'empirer ; je la guéris enfin par le moyen des vermifuges & des purgatifs qui lui firent rendre plusieurs vers assez gros & un grand nombre

d'aſcarides. Une femme (dit Amatus Luſitanus) ſouffroit ſouvent des ſerremens de goſier, avec des pâleurs, des rougeurs paſſageres & des convulſions ; elle rendit un ver & tous ſes accidens ceſſerent. Le ver plat ou ſolitaire cauſe des convulſions, des coliques, des défaillances, des ſyncopes ; j'en ai fait rendre pluſieurs, mais pas un de ces malades n'a été exempt de quelqu'un de ces ſymptômes. Voyez ma Diſſertation ſur ce ver.

Les inteſtins ſont parſemés de beaucoup de glandes ; celles des grêles ſont petites & filtrent une liqueur qui concourt à ſubtiliſer le chile. Celles des gros inteſtins ont plus de volume & ſont moins nombreuſes ; il s'y ſépare une humeur mucilagineuſe, pour humecter les groſſes matieres, pour rendre gliſſantes les parois des inteſtins, & pour qu'on ne ſouffre pas en rendant les excrémens.

Des Auteurs ont cru que le colon, qui eſt le ſecond des gros inteſtins, avoit plus de part aux vapeurs du ſexe & aux affections hypochondriaques, que le ventricule & la rate ; ils étoient

autorisés par plusieurs raisons. Cet intestin est situé autour des intestins grêles, il est attaché aux os des isles, au rein droit, à la vésicule du fiel, au foie, au ventricule, à la rate, au rein gauche; il contribue à toutes les affections de ces visceres & il leur communique les siennes. C'est dans cet intestin que sont principalement contenus les gros excrémens; il est nécessaire que ses glandes fournissent beaucoup de sérosité pour redonner aux matieres fécales la fluidité qui leur a été enlevée par les veines lactées; si cette sérosité n'est pas suffisante pour faire cet effet, les excrémens croupissent, & pour lors tout le monde sçait, & sur-tout les femmes, à combien de vapeurs on est exposé. La sérosité mucilagineuse qui se sépare dans les gros intestins, dégénere aisément, elle devient trop dense ou trop âcre par les abus commis dans la diéte, par les excès, par une vie sédentaire; les glandes du colon s'obstruent, ses membranes en sont gênées & irritées, ces irritations excitent des mouvemens irréguliers dans le genre nerveux qui intéressent bien-tôt tous les visceres

avec leſquels le colon a des communications ; il s'enſuit des ſpaſmes, des mouvemens convulſifs, des ſenſations ſemblables à celles d'une boule qui monte vers la poitrine & qui ſaiſit la gorge, des tenſions, des gonflemens, des ſuffocations, des ſyncopes & tous les ſymptômes des vapeurs prétendues hyſtériques.

Les femmes ſont ſujettes à des coliques convulſives ou ſpaſmodiques qui ont tous les ſymptômes des coliques bilieuſes ; c'eſt la même violence de douleurs, les mêmes déjections, le même vomiſſement de bile jaune & verte. Ces coliques ont leur ſiége dans le colon, elles ont lieu lorſque cet inteſtin eſt obſtrué ou irrité ; elles ſurviennent ordinairement à des femmes dont le tiſſu des fibres eſt lâche & irritable & qui ſont vaporeuſes depuis long-temps. Ces coliques commencent quelquefois par ſe faire ſentir à l'épigaſtre ; la vivacité de la douleur, la couleur jaune & verte des matieres qu'on rejette par le vomiſſement les feroient prendre pour une paſſion iliaque. La douleur ceſſe dans un jour ou

deux, pour revenir peu de temps après avec la même force, sur-tout à la moindre émotion, au moindre trouble, ou au moindre excès que l'on commet. A la suite de ces coliques il survient quelquefois une jaunisse considérable qui cesse d'elle-même en peu de jours.

Si les douleurs portent & se fixent sur l'un des reins elles sont violentes, causent des vomissemens énormes, & lorsqu'elles s'étendent dans l'uretere & jusques dans la vessie, il semble qu'elles soient causées par des pierres ou par des graviers. Ces accidens arrivent par la communication du colon avec le foie, les reins & les autres viscères ; si la jaunisse venoit d'un vice local dans le foie, elle ne se dissiperoit pas si aisément, & les douleurs qui imitent les néfrétiques, laisseroient après elles des marques de gravier ou de pierres dans les viscères affectés.

Les reins se relâchent comme les autres viscères ; on en a souvent trouvé qui étoient farcis de pierres & de gravier, ils sont pour lors à demi con-

ſommés ; il en part des conſtractions ſpaſtiques qui occaſionnent des ſpaſmes & des mouvemens convulſifs.

CHAPITRE VII.

Obſtructions du méſentere : cauſe prochaine des Affections vaporeuſes.

LE méſentere eſt une membrane épaiſſe, groſſe, ſituée au milieu des inteſtins ; ceux-ci y ſont tous attachés, il leur donne la tunique externe commune. Il eſt compoſé de deux membranes entre leſquelles eſt la ſubſtance cellulaire qui contient la graiſſe; il eſt parſemé d'un grand nombre de glandes. Les vaiſſeaux ſanguins ſont les mêmes que ceux des inteſtins, ils forment des arcs & des iſles par leur concours. Les nerfs viennent de la paire vague & de l'intercoſtal. Le méſentere reçoit les veines lactées, ce ſont les premiers vaiſſeaux qui conduiſent le chile ; l'origine de ces vaiſſeaux eſt dans les inteſtins & ſur-tout dans les grêles ; ils en ſortent par un nombre conſidérable de racines, & abou-

tiſſent tous aux glandes du méſentere, où commencent les vaiſſeaux du ſecond genre.

L'uſage du méſentere eſt de ſoutenir les vaiſſeaux ſanguins qui aboutiſſent aux inteſtins & les vaiſſeaux lactés, ceux-ci portent le chile & la lymphe des inteſtins au réſervoir du chile.

La ſituation du méſentere, le grand nombre de ſes glandes, les vaiſſeaux infinis qui ſervent à ſes uſages, & ſur-tout ceux qui ſont deſtinés à recevoir le chile, rendent ce viſcere très-ſuſceptible d'engorgemens. Ces derniers vaiſſeaux aboutiſſent tous aux glandes dont le méſentere eſt parſemé, c'eſt-là que le chile devient plus coulant par ſon mélange avec la lymphe. Si cette lymphe eſt viciée, ſi le chile eſt crud ou mal digéré, effet ordinaire de quelqu'une des cauſes rapportées dans la Section précédente, la circulation en eſt rallentie, les capillaires s'embarraſſent, & il ſe forme des obſtructions. On connoît les effets du plexus méſentérique, ſes liaiſons prochaines ou éloignées avec les au-

tres plexus du bas ventre, & avec les ganglions des parties ſupérieures; les obſtructions qui bornent les oſcillations de ces nerfs arrêtent le cours du ſuc nerveux, empêchent la diſtribution du chile & gênent la circulation du ſang. Telle eſt la cauſe des phthiſies nerveuſes.

Dès qu'il s'eſt formé des embarras lymphatiques dans le méſentere, ils ſont des progrès ſenſibles, & ils ſe multiplient rapidement; ce viſcere a toujours quelque part dans les maladies chroniques, on le trouve ordinainairement parſemé d'obſtructions, ſur-tout dans les phthiſies. Ces phthiſies ne ſont jamais exemptes de ſpaſmes; j'ai vu de ces malades dont tous les muſcles de l'abdomen & ceux des extrémités inférieures entroient ſucceſſivement dans des mouvemens convulſifs; c'étoit une alternative exacte, l'un ne finiſſoit pas ce jeu qu'un autre ne le commençât; ces accidens durerent juſqu'à la mort. Toutes ces cauſes d'embarras ſpaſmodiques portent ſenſiblement ſur le tiſſu délicat des fibres des femmes, elles les rendent

de plus en plus susceptibles d'irritabilité, de sorte qu'il n'y a pas d'affections convulsives sans qu'il se forme des obstructions au mésentere, je veux dire quand elles sont de durée ; ces obstructions, quelle qu'en soit la cause, produisent toujours des spasmes ou des vapeurs.

CHAPITRE VIII.

Obstructions du pancréas : cause prochaine des Affections vaporeuses.

LE pancréas est une grosse glande applatie, de couleur de chair, posée derriere le ventricule, transversale à l'égard du duodenum ; sa longueur est de huit à neuf pouces, sa largeur de deux pouces ou un peu plus ; il communique avec le duodenum, le mésentere, la rate & ses vaisseaux, il sépare une liqueur qu'on nomme suc pancréatique ; ce suc est de la nature de la salive, il dissout les matieres gommeuses, salines, mucilagineuses ; il délaye le chile & l'adoucit.

Les maladies du pancréas sont des

obſtructions qui dégénerent en tumeurs, en ſchirres, en abſcès ou en pierres. Riolan a obſervé que le pancréas dans pluſieurs hypochondriaques étoit venu de la grandeur du foie. Un homme illuſtre, dit cet Auteur, devenu mélancholique, ſe plaignoit depuis quatre ans d'une douleur de colique vers la région de l'inteſtin colon, & d'un poids à la région de l'eſtomac, lorſqu'il ſe tenoit droit ou qu'il vouloit marcher. La gangrene ſurvint au pied droit, elle fit des progrès ſi rapides qu'il mourut dans ſix heures avec de cruelles douleurs. On trouva le foie rond comme un globe, farci d'une pituite plâtreuſe ; le pancréas étoit du volume du foie, tout ſchirreux & parſemé d'obſtructions ſemblables à des œufs de pigeon ; la rate étoit ſi petite qu'elle ne peſoit pas une once. Un Médecin illuſtre nous rapporte l'obſervation ſuivante. Une Dame ſujette depuis pluſieurs années à des vapeurs convulſives très-violentes, mourut enfin après de grandes ſouffrances ; on ouvrit ſon cadavre, on ne trouva de cauſes des vapeurs ni de la mort

que dans le pancréas qui étoit ulcéré. Il se forme souvent dans ce viscere de petites pierres, on y en a trouvé comme des pois chiches, il y vient des excroissances cartilagineuses : Riolan a vu un pancréas durci comme un cartilage.

Un Officier des Vaisseaux du Roi, mélancholique depuis plusieurs années, étoit très-sujet à des coliques bilieuses, & à une douleur qui traversoit l'épigastre vers sa partie moyenne, comme si c'eût été une barre qui l'eût comprimé ; la douleur & la colique étoient spasmodiques ; il avoit de temps en temps des vapeurs inquiétantes ; il tomba enfin dans une phthisie nerveuse. Je fis ouvrir son cadavre le 13 de Mars 1756, on trouva dans la vésicule du fiel une pierre de la grosseur & de la figure d'une noix muscade, elle étoit inégale dans sa superficie & sillonnée. Le pancréas étoit obstrué, on trouva du pus jaunâtre dans son centre ; l'arcade du colon étoit timpanisée, & le reste depuis la rate jusqu'aux hanches, dans un rétrécissement considérable.

CHAPITRE IX.

Obſtructions du foie : cauſe prochaine des Affections vaporeuſes.

LE foie eſt un viſcere fort gros, rouge, ſitué dans l'hypochondre droit, il peſe environ quatre livres, il communique au diaphragme par des ligamens ; il reçoit ſes arteres de la cœliaque, de la diaphragmatique, & quelquefois de la méſentérique ſupérieure ; ſes veines viennent de la veine-porte ; j'ai déja obſervé qu'elle fait la fonction de veine & d'artere, elle ſert à ſéparer la bile dans le foie. Ses ramifications ſont infinies, elles ſe répandent par tout ce viſcere, & en forment, pour ainſi dire, toute la ſubſtance ; la veine-cave y fournit auſſi beaucoup de ramifications. Il y a encore dans le foie des vaiſſeaux lymphatiques & des vaiſſeaux biliaires, ceux-ci aboutiſſent au canal choledoche qui conduit la bile dans le duodenum. On trouve enfin dans ce viſ-

cere le concours des vaiſſeaux de la rate, de l'épiploon, des inteſtins du méſentere, du pancréas; delà vient que ſes maladies ont tant de liaiſon avec celles des autres viſceres, & qu'il eſt ſi difficile d'y remédier. L'uſage du foie eſt de ſéparer la bile du ſang par le moyen de la veine-porte; celui de la véſicule du fiel eſt de ramaſſer la bile, de la perfectionner, de la retenir un certain temps, & enfin de la verſer dans les inteſtins.

J'ai parlé ailleurs de la nature de la bile & de ſes uſages; il ſuffit de rappeller ici que lorſqu'elle dégénere, elle eſt en état d'irriter & quelquefois de corroder les fibres, comme il arrive dans la colique bilieuſe, dans le *cholera morbus*, &c. dès qu'elle a pris ce caractere elle cauſe des ſpaſmes, des vapeurs, des mouvemens convulſifs, & des convulſions même ſouvent funeſtes.

La bile eſt très-propre à former des concrétions pierreuſes, on en trouve ſouvent dans la véſicule du fiel, j'en ai vu de groſſes très-dures & de la figure d'une noix muſcade; on en

trouve encore & quelquefois en grand nombre dans la substance du foie. J'ai déja observé que le mouvement du sang est très-lent dans la veine-porte, cela fait que lorsque ce liquide est devenu plus dense que dans l'état naturel, ou que les fibres des solides sont relâchées dans le foie, il s'y forme des matieres visqueuses, des vers, des obstructions lymphatiques ou des schirres. Les obstructions qui se font dans les ramifications de la veine-porte, interrompent le cours du sang dans cette veine, & gênent celui des vaisseaux des autres visceres avec lesquels elle communique. Ce rallentissement du cours du sang prépare insensiblement la cause des affections hypochondriaques & vaporeuses.

Il se forme encore dans le foie par les mêmes causes d'autres especes d'engorgemens auxquels on fait très-peu d'attention, parce que souvent on ne les soupçonne pas, ce sont des obstructions sanguines. Ces obstructions ne sont pas toujours inflammatoires ; elles ont des causes différentes, les unes viennent à la suite de quelque

inflammation, & les autres dépendent de petits engorgemens qui se sont formés peu à peu & qui gênent les vaisseaux sanguins. L'action des arteres & l'impulsion continuelle du sang, font passer des globules rouges dans les arteres lymphatiques, ils se mêlent avec la lymphe, mais ils ne sont pas faits pour circuler dans des vaisseaux qui n'ont ni ressort ni élasticité, ils les obstruent aisément, il survient de nouveau sang, il se forme insensiblement des congestions qui en imposent parce qu'elles paroissent avoir tout le caractere des tumeurs schirreuses. Il en est de même, s'il séjourne, après les inflammations, assez de sang dans les lymphatiques pour donner sa couleur à la lymphe, & pour obstruer les vaisseaux de celle-ci. Les obstructions de cette nature sont plus fréquentes qu'on ne le pense, dans le foie, dans la rate & dans l'uterus; on les reconnoît facilement après la mort, lorsqu'elles ont eu lieu; on trouve ces visceres gorgés d'un sang dont la couleur est obscure & presque noire. Il y a des signes particuliers à ces tumeurs qui les fontdi-

ſtinguer des ſchirreuſes ; celles-ci ſont dures & ſans aucun ſentiment de douleur ; au lieu que ſi l'on peſe de la main ſur les obſtructions ſanguines, on n'y trouve pas tant de dureté, & elles ſe manifeſtent par une douleur ſourde, & quelquefois elles ſont véritablement douloureuſes ; ce qui n'arrive pas au ſchirre à moins qu'il ne dégénere en carcinome. Toutes ces obſtructions occaſionnent aux femmes des ſpaſmes & des vapeurs ; les unes & les autres peſent ſur les diſtributions des nerfs & des vaiſſeaux, elles arrêtent le cours du ſuc nerveux, elles gênent la circulation, les collatéraux s'engorgent, cela ſuffit pour interrompre les oſcillations des fibres nerveuſes, pour les renverſer & cauſer ces accidens. Les obſtructions ſanguines ſont les plus propres à faire cet effet par rapport à l'irritation marquée par la ſenſibilité douloureuſe qui en eſt inſéparable.



CHAPITRE X.

Obstructions de la rate : cause prochaine des Affections vaporeuses.

LA rate est un viscere spongieux destiné à recevoir les parties les plus grossieres du sang ; elle est posée au côté gauche du ventricule, & composée d'un nombre infini de petites cellules ou cavités séparées par des fibres assez fortes & par une chair spongieuse. La rate reçoit un nombre infini d'arteres du tronc cœliaque, elle a très-peu de veines à proportion, elles sont des rameaux de la veine-porte ; quoique les vaisseaux soient très-considérables dans ce viscere, il ne paroît pas qu'il s'y fasse de sécrétion. Son usage est de rendre plus fluide le sang qu'elle envoie au foie, (c'est ce sang qui fournit la bile), & d'aider à la sécrétion de celle-ci. Le sang artériel est rempli de lymphe chileuse, il la laisse échapper dans les cellules de la rate par des tuyaux particuliers ; celui qui reste après cette

filtration eſt repris par les orifices veineux. Après que le ſang a été ainſi purifié il eſt plus ſubtil, plus fluide, plus ſpiritueux, en ſortant de la rate il coule dans la ſubſtance du foie pour favoriſer, comme je l'ai déja obſervé, les fonctions de ce viſcere.

La rate communique avec le ventricule, avec le pancéras, l'*omentum*, le diaphragme, le foie, le rein gauche, & avec d'autres viſceres de l'abdomen, par le moyen de ſes vaiſſeaux & de ſes membranes.

La texture lâche de la rate, la quantité & les uſages de ſes vaiſſeaux, la rendent ſuſceptible de mouvemens ſpaſtiques. Le ſang groſſier qu'elle reçoit en abondance, & la lymphe dont il doit ſe dépouiller dans ce viſcere, ſont peu propres à la circulation; il faut peu de choſe pour y produire des ſtaſes, des congeſtions & ſouvent des abſcès & des ulceres, d'où il réſulte des ſpaſmes & des vapeurs.

Si l'on fait une inciſion à la rate, toutes ſes cellules & toutes ſes veines ſe gonflent; cela fait voir qu'elle eſt très-ſuſceptible d'irritation. Dès qu'il

y a quelque vice dans sa substance ; l'hypochondre gauche se gonfle, comme par paroxismes ; ce gonflement spasmodique s'étend jusqu'à la poitrine, quelquefois un paroxisme finit sans porter à la tête, d'autres fois il y met le trouble & la confusion, on adopte de fausses idées, il survient des mouvemens de crainte & de plaisir, pur effet des fausses directions des fibres qui mettent le désordre dans les organes des sens. L'ame ainsi trompée s'en fait souvent une habitude, parce que la cause qui l'a séduite subsiste toujours, & elle persévere dans l'illusion, jusqu'à ce qu'on ait établi les organes dans des tendances naturelles. Telle étoit la fureur des femmes Argiennes, la folie des Milésiennes, de celles de Lyon, des Nonains d'Allemagne, &c. J'en ai rapporté les histoires ; telles sont les erreurs des hypochondriaques. Toutes ces erreurs proviennent de mouvemens irréguliers dans les solides, de spasmes continués qui ne laissent pas un instant les organes des sens dans l'ordre de la nature ; l'ame ne peut juger des objets

que

que dans l'état qu'ils lui ſont préſentés.

Si le ſang qui paſſe dans la rate ne peut pas être ſubtiliſé, & rendu tel qu'il doit être pour fournir dans le foie une bile de bon caractere, il devient une ſource d'incommodités & de maladies chroniques ; dans cet état il ne peut que circuler lentement dans les hypochondres, il eſt ſurchargé de plus en plus de parties groſſieres par l'accès d'un nouveau chile, il s'embarraſſe dans les viſceres du bas ventre dont la plupart ſont d'une ſubſtance molle & cellulaire. Toutes ſortes d'excès portent ces diſpoſitions dans le ſang, rallentiſſent l'élaſticité des viſceres, favoriſent les congeſtions dans les hypochondres ; delà viennent tous les différens ſymptômes des femmes hyſtériques & des hommes hypochondriaques.

Ces derniers ſont toujours triſtes, la préoccupation de leur eſprit les porte à chercher le ſilence & la ſolitude; leurs amis & tout ce qu'ils ont le plus chéri leur devient importun. Ils ont l'idée de la mort toujours préſente,

ils se persuadent qu'ils touchent à leur dernier moment; d'autres croient être généralement haïs. Les mélancholiques qui rient dans un moment, pleurent dans un autre, & souvent les pleurs & les ris se succedent précipitamment, comme s'ils vouloient rire & pleurer en même-temps. Ils sentent toujours des gonflemens dans les hypochondres, ils sont pleins de vents & fatigués par des rôts de mauvaise odeur, leur tête est pesante, leur couleur plombée; ils vomissent des humeurs bilieuses, leurs déjections sont de la même qualité. Il en est dont les digestions sont difficiles, en ceux-là le corps s'amaigrit & devient foible; d'autres restent dans leur état naturel, mais la profondeur de leurs idées accablantes & des sucs mal digérés relâchent leurs fibres & tiennent leur esprit abattu; ils étoient indolens par systême, ils le deviennent par nécessité. Le dégoût de tout les prend, l'ennui les saisit, ils cherchent en vain les ressources de leur esprit, l'ame ne peut plus rien pour eux. Les fibres étant devenues susceptibles de la plus

légere impreſſion, tout les offuſque & les effarouche ; la moindre contradiction les révolte ; le mal augmente, on eſt plongé dans des vapeurs noires qui les rendent incapables de tout ; quelquefois inſupportables aux autres, preſque toujours à eux-mêmes. Ces malades ont ordinairement un ſentiment de compreſſion dans la région épigaſtrique. Lorſque le mal eſt venu à un certain point, les hypochondriaques adoptent toujours quelque idée ridicule qui aſſujettit tellement leur raiſon qu'il n'eſt pas poſſible de leur en faire voir la fauſſeté. J'en ai vu qui dès qu'on s'approchoit d'eux croyoient être dévorés par des feux ardens ; & d'autres dont le corps & les membres étoient gras & bien nourris, qui ſe figuroient être en conſomption. Pluſieurs ſe croient des Rois, des Poëtes, d'autres des bêtes, des lapins, des chats, &c. Ceux qui ſe figurent être morts, refuſent la nourriture ; il en eſt qui ſe croient des grains de froment, ils évitent avec ſoin les poules & les oiſeaux pour n'en être pas mangés ; d'autres ſont des vaſes d'argile,

ils sont continuellement appliqués à éviter tout ce qui pourroit les briser.

On voit encore souvent des hypochondriaques qui ont tous les symptômes des femmes vaporeuses jusqu'aux moindres particularités. J'en ai vu un nombre avec des convulsions particulieres qui devenoient générales, avec des sentimens de boule qui s'élevoit du bas ventre, qui faisoit des progrès vers la poitrine & les suffoquoit. J'ai donné l'histoire d'un hypochondriaque dans mon Livre d'observations, qui tomboit plusieurs fois dans la journée dans de violens mouvemens convulsifs; il faisoit trembler le lit & la chambre; dès qu'ils étoient passés, sans se connoître encore, il chantoit un motet selon toutes les regles de l'art; il se remettoit ensuite & il faisoit la conversation, comme s'il ne se fût rien passé d'extraordinaire. J'avois vu quelque temps auparavant une Religieuse avec les mêmes symptômes. J'ai eu depuis peu un malade qui se sentoit suffoquer très-souvent par des vapeurs qui montoient du bas ventre, ce n'étoit jamais sans des mou-

vemens convulsifs & des spasmes fréquens ; il a guéri par le secours des remedes convenables après avoir cruellement souffert pendant six ans.

Un Auteur rapporte qu'il survenoit de temps en temps à un homme de quarante ans un gonflement à l'aine gauche, ensuite un fourmillement dans toute la cuisse, qui faisoit des progrès en s'étendant lentement, jusqu'à la plante du pied ; dès qu'il y étoit parvenu, il revenoit très-promptement vers les parties supérieures, & il portoit à la tête.

Bartolin dit qu'un homme ressentoit souvent une chaleur à l'hypochondre droit, elle s'étendoit successivement par les muscles extérieurs, & causoit un engourdissement dans les parties où elle se faisoit sentir ; c'étoient les muscles du thorax du même côté, ceux du bras droit, de la moitié du visage & du cou où elle se fixoit. Je voyois un jeune homme il n'y a que peu de jours, à qui il survenoit très-souvent des gonflemens de ventre & des étouffemens, ils étoient bientôt suivis de mouvemens convulsifs les

plus violens ; tous ces accidens ont été suspendus par le gonflement d'une parotide qui a abscedé. Il est à craindre que dès que la suppuration aura cessé les accidens ne reparoissent jusqu'à ce qu'on en ait détruit la cause par des remedes convenables, dont l'abscès a empêché de faire usage. On a vu des exemples semblables ; ce n'est que fondé sur l'observation, que j'ai pronostiqué au jeune homme le retour de ses vapeurs.

Le siége de la mélancholie se trouve dans la région des hypochondres ; il n'y a gueres que les bilieux qui deviennent mélancholiques. Il faut cependant que la bile ait dégénéré ; or elle dégénere aisément lorsqu'il s'est fait des obstructions dans la rate & que le sang qui passe par ce viscere ne peut pas s'y purifier, je l'ai déja observé ; il reste dense, épais, il le devient encore de plus en plus par le désordre des digestions ; car la bile étant viciée elles ne peuvent être qu'imparfaites. Un tel sang irrite les fibres du plexus du bas ventre, ceux-ci communiquent non-seulement en-

tre eux, mais encore avec ceux de la poitrine & avec toutes les parties du corps; cela fait que les ſymptômes des femmes vaporeuſes & des hommes hypochondriaques ſont le plus ſouvent généraux, même lorſqu'ils paroiſſent être particuliers. J'ai vu du ſang des hypochondriaques tellement épais & gluant, qu'après être ſorti de la veine & repoſé pendant quelque temps, on n'y diſtinguoit pas la moindre ſéroſité. On ne doit pas être ſurpris ſi les femmes qui ont des obſtructions à la rate ſont vaporeuſes, puiſque les hommes le deviennent dès qu'ils ont ce viſcere affecté d'engorgemens; la délicateſſe naturelle des fibres des femmes doit encore les rendre plus ſuſceptibles que les hommes de ces accidens; il ſemble que la nature veuille les punir d'une faute dont elles ne ſont pas coupables. Il eſt des hommes qui mériteroient ſeuls cette punition, ces accidens leur ſurviennent ſouvent après des débauches, des excès en tout genre, des épuiſemens, &c. Il eſt très-ordinaire que les gens de lettres ſoient attaqués de ces mala-

dies : c'eſt un effet de leur émulation ou de leur zele pour le bien du public ; comment ſe peut-il que des vertus ſi rares leur rendent la vie ſi dégoûtante ?

CHAPITRE XI.

Obſtructions de l'uterus : cauſe prochaine des Affections vaporeuſes.

LA ſubſtance de l'uterus eſt muſculeuſe, elle eſt formée par divers plexus de fibres charnues, accompagnées de beaucoup de vaiſſeaux tortueux & qui s'anaſtomoſent en une infinité d'endroits ; ils ſe dilatent pendant la groſſeſſe, ils ſont toujours beaucoup plus gros que ceux des autres viſceres. L'uterus reçoit un grand nombre d'arteres de l'aorte, des hémorrhoidales & des hypogaſtriques ; celles-ci ſur-tout ſont grandes & nombreuſes. Toutes ces arteres qui viennent de différens troncs s'anaſtomoſent & communiquent toutes les unes avec les autres ; les injections que l'on fait

dans une branche passent dans tout le reste, & même au côté opposé.

Les veines de l'uterus sont aussi de trois especes, elles sont sans valvules & laissent passer l'air qu'on y souffle, dans la cavité de l'uterus & du vagin: elles s'anastomosent & communiquent les unes avec les autres comme les arteres, mais leurs anastomoses sont bien plus sensibles. On peut dire que tous ces vaisseaux, par leurs infinies divisions, forment une partie de l'uterus. Le tissu de ce viscere est mou, composé d'une espece de pulpe capable de s'étendre; & les vaisseaux, surtout ceux qui se distribuent dans le tissu spongieux, peuvent se dilater extrêmement. Les vaisseaux artériels avant de se changer en veines forment plusieurs tuyaux membraneux de la même nature diversement entrelassés, qui se réunissent en plusieurs endroits, & s'ouvrent enfin dans la cavité de l'uterus par de petits orifices; c'est par ces vaisseaux que se fait l'écoulement périodique.

Il sort de chaque côté de l'uterus un canal conique & tortueux en for-

me de trompe, on leur a donné ce nom ; la substance en est membraneuse & caverneuse, & les vaisseaux en sont très-nombreux. Les ovaires auxquels aboutissent les trompes lorsqu'elles sont gonflées, sont deux corps globuleux & blanchâtres ; ils dépendent aussi de l'uterus ; ils ne pesent gueres au-delà de deux gros dans les adultes, ils sont pleins de suc. Dans les femmes âgées ils sont plus durs, plus petits, ont moins de suc & maigrissent de plus en plus à mesure qu'on avance en âge ; cependant ils ne s'effacent jamais. Dans les femmes âgées ils ne pesent pas plus d'un scrupule ; dans les enfans ils pesent depuis cinq grains jusqu'à demi-scrupule. Leur substance est membraneuse, fibreuse & entrelassée de plusieurs vaisseaux. On remarque dans les interstices, des vésicules rondes remplies d'une humeur semblable au blanc-d'œuf, dont elle prend la consistance, la couleur & le goût, si on la fait bouillir. On connoît assez l'uterus, ses dépendances & ses usages ; je ne prétends pas en faire ici une description exacte ; j'ai cru devoir

rappeller ce que je viens d'en dire, pour que l'on puiſſe comprendre la cauſe des vapeurs qui viennent de ce viſcere.

La ſubſtance ſpongieuſe de l'uterus, des trompes & des ovaires, le grand nombre de leurs vaiſſeaux qui ſont plus grands que ceux des autres viſceres, la facilité qu'ils ont de ſe dilater extrêmement, la ſituation de l'uterus qui ſoutient la preſſion du ſang de l'aorte qui eſt perpendiculaire ſur lui, la groſſeur de cette artere, plus conſidérable à proportion dans les femmes que dans les hommes, la grande quantité de ſang qui abonde dans le bas ventre des femmes ; tout concourt à former dans l'uterus des obſtructions de toutes les eſpeces, & ſur-tout des ſanguines.

Ces dernieres obſtructions ſont plus fréquentes que les autres dans ce viſcere ; il n'y a pas dans l'uterus de vaiſſeaux lymphatiques ; du moins ils n'y ſont pas apparens ; quelques Anatomiſtes ont cru en appercevoir ſur-tout dans une femme enceinte, mais leur exiſtence n'eſt pas encore confir-

mée par une ſuite d'obſervations. Cependant la lymphe du ſang devenue denſe & groſſiere, les matieres étrangeres dont ce liquide n'a pas encore été purifié, le ſurchargent ſouvent, ſur-tout en des femmes élevées dans la molleſſe, ſujettes à des digeſtions tardives ou dépravées par le défaut d'exercice, par des abus dans la diéte, &c. La circulation du ſang naturellement lente dans l'uterus, eſt retardée par les moindres obſtacles qui gênent les vaiſſeaux, les liquides qui ont commencé l'engorgement s'embarraſſent de plus en plus dans des capillaires qu'ils obſtruent, ces obſtructions augmentent par l'impulſion continuelle des vaiſſeaux, & par l'accès du ſang qui aboutit à ces parties. Ce ſang étant enfin gêné dans ſa diſtribution, forme inſenſiblement des obſtructions ſanguines, cauſe trop ordinaire des vapeurs.

La pléthore eſt auſſi très-propre pour former des congeſtions de ſang dans l'uterus, pour dilater ſes vaiſſeaux, & pour forcer leur élaſticité. Dans la pléthore, la vélocité de la

circulation eſt retardée, elle eſt quelquefois comme ſuſpendue ; le ſang n'ayant pas ſon cours libre dans ce viſcere, eſt retardé dans les autres avec leſquels il communique par ſes vaiſſeaux ; delà des douleurs de tête lancinantes, des inquiétudes dans tout le corps, des peſanteurs douloureuſes dans le bas ventre, des ſpaſmes, des vapeurs convulſives d'autant plus variées & d'autant plus violentes que chaque viſcere qui eſt en ſouffrance leur fournit une nouvelle cauſe pour ſe reproduire & pour ſe multiplier ; ces accidens ſont ordinairement ſuivis de ſuppreſſion des ſecours périodiques, lorſque ceux-ci ne les ont pas prévenus. Le ſang, dans cet état de ſtaſe & d'engorgement, devient groſſier, viſqueux, glutineux & très-propre à augmenter tous les accidens : car tout empire enfin par la lenteur, par l'embarras de la circulation, par l'irrégularité du mouvement ſyſtaltique ; par la cohérence trop forte des ſolides & des liquides les uns avec les autres, ſur-tout dans les capillaires qui ſont preſque réduits à l'inaction.

Les filles qui sont parvenues à leur maturité sont sujettes à de pareils engorgemens lorsque le développement des vaisseaux de l'uterus ne peut pas se faire selon les loix de la nature; ou lorsque leurs secours périodiques déja venus sont supprimés par quelque excès. C'est pour lors qu'elles sont affligées de cette maladie accablante qu'on appelle pâles couleurs; les veuves y sont aussi sujettes & les femmes stériles; ce sont le plus souvent des obstructions qui les causent, sur-tout à celles-ci, car la stérilité vient ordinairement de quelque vice dans l'uterus, dans les trompes ou dans les ovaires. Les pâles couleurs peuvent encore venir du dérangement des principes du sang, du désordre des digestions, des secrétions & des excrétions, de la distribution du chile, &c.

La condensation du sang a ses bornes, de même que la coagulation de ce liquide occasionnée par la chaleur; on sçait que le sang coagulé à un certain degré de chaleur, devient liquide à un plus grand. Le sang condensé par des obstacles formés à sa cir-

culation par des compreſſions & des battemens irréguliers, ſe diſſout après un certain temps ; c'eſt l'ouvrage d'une nature opprimée qui cherchant à ſe rétablir dans ſes droits, tombe encore dans un plus grand déſordre.

Malgré cette diſſolution du ſang les viſceres demeurent toujours obſtrués, & il ſemble qu'il n'y ait de décompoſition que dans les globules rouges ; il ſe conſerve dans la maſſe une eſpece de colle, tantôt jaune, tantôt blanchâtre, & la ſéroſité reſſemble à une teinture louche, tirant quelquefois ſur le jaune. Les globules rouges perdent leur couleur par la diſſolution, ſouvent ils ne peuvent pas teindre l'eau ; c'eſt ce qui rend pâles & défigurées des filles qui avant d'être malades étoient d'une couleur vermeille & charmante. Une telle texture des liquides n'eſt pas en état de réſiſter & de ſoutenir l'impulſion des ſolides, ils ne leur oppoſent qu'une maſſe toute paſſive, & qui à peine fournit au concours, pour conſerver une vie languiſſante ; c'eſt delà que proviennent la foibleſſe, l'abattement

& la nonchalance de ces malades; car les forces de leurs solides diminuent à mesure que celles des liquides s'anéantissent. Les symptômes les plus ordinaires aux filles attaquées de pâles couleurs, sont des difficultés de respirer, des palpitations de cœur, des défaillances, des douleurs de tête, des vertiges, des dégoûts, des cardialgies, des appétits dépravés qui font désirer des choses absurdes, comme de la terre, de la craie, de la chaux, du plâtre, des charbons, des cendres, du sel, du vinaigre, du vieux cuir, &c. l'usage de toutes ces choses augmente la maladie. Les filles attaquées de pâles couleurs, ont le foie & la rate gonflés, les pieds édémateux, les urines crues, des battemens aux tempes, aux arteres du dos, des lassitudes, de telles foiblesses qu'elles peuvent à peine se soutenir, & leur couleur est pâle, blanche, ou plombée. Le pouls dans cette maladie est petit, mou, fréquent, inégal & changeant; cela fait comprendre combien peu les liquides fournissent au concours. Les pâles couleurs peuvent aussi provenir

d'obstructions des autres viscéres, surtout de ceux du bas ventre ; mais celles de l'uterus en sont la cause la plus ordinaire. Quelle que soit cette cause, & en quoi qu'elle consiste, les symptômes de cette maladie sont tous spasmodiques & vaporeux. L'on doit la regarder comme une source féconde de stases, de retardemens, d'irrégularités, de spasmes, de mouvemens convulsifs & de convulsions.

Les obstructions de l'uterus ne causent pas toujours des pâles couleurs, souvent elles dégénerent en schirres, en abscés, en concrétions polipeuses, en ulceres, en cancers & en d'autres maladies toujours spasmodiques & vaporeuses ; j'aurai lieu d'en parler dans la suite de cet Ouvrage.

J'ai déja donné une idée des trompes & des ovaires ; des Auteurs célebres ont cru que la principale cause des vapeurs est contenue & s'accumule dans ces parties de l'uterus : dans les trompes, parce qu'elles sont lâches & fistuleuses ; dans les ovaires, parce qu'ils sont comme tissus de vésicules conglobées. Celles ci, je l'ai déja ob-

fervé, ont quelques finuofités, remplies d'une humeur aqueufe qui devient jaune dans les femmes vaporeufes, & plus épaiffe que dans l'état naturel.

Il eft certain que les trompes & les ovaires font très-propres à être obftrués; les obftructions qui s'y forment, font ordinairement lymphatiques. J'ai vu des ovaires hydropiques qui avoient un volume confidérable; ils le deviennent fouvent, felon des Auteurs célebres. Il eft peu de filles, & fur-tout des femmes vaporeufes qui n'aient quelque vice dans ces parties. Riolan a trouvé en des filles vaporeufes les ovaires plus grands que le poing, gorgés de férofité; les trompes étoient en même-temps plus groffes, & beaucoup plus dilatées que dans l'état naturel. Vezale nous rapporte qu'une fille qui avoit beaucoup fouffert de vapeurs convulfives, dont il ouvrit le cadavre, avoit un ovaire plus gros qu'une grande balle de jeu de paume: les Médecins de Breflaw trouverent dans le cadavre d'une femme qui étoit morte d'une fuite de cou-

che l'ovaire droit & la trompe du même côté ſchirreux & durs comme une pierre.

L'uterus a des rapports infinis avec tous les autres viſceres du bas ventre, & tous enſemble avec ceux de la poitrine, de la tête, & avec la moëlle de l'épine; l'on ne doit donc pas être ſurpris des accidens qui arrivent aux autres lorſque les premiers ſont affectés. On ne doit pas l'être non plus de ce globe imaginaire que l'on reſſent monter depuis le bas ventre juſqu'à la gorge; il eſt cauſé par des contractions ſucceſſives des muſcles qui ſe font de bas en haut; c'eſt l'air des inteſtins comprimés dans le même ſens qui le forme: les contractions des muſcles cauſent un nombre de ſymptômes vaporeux preſque tous différens. J'ai vu depuis peu une Dame qui ſouffroit pluſieurs fois dans la journée d'une douleur lancinante des plus vives, qui partoit de la région ombilicale, & montoit à la poitrine, elle étoit précédée par des hocquets; lorſque le ſpaſme ceſſoit il lui ſembloit que tout tomboit dans le bas ventre, &

elle rendoit ensuite beaucoup d'eau par la bouche : cette Dame souffroit de cette maladie depuis deux ans ; elle en guérit en peu de jours par le moyen des remedes. On conçoit aisément que ce n'étoit qu'une contraction des muscles, comme le globe prétendu. Il arrive quelquefois que ce globe imaginaire paroît au-dehors sous la peau, montant du pubis le long de la partie antérieure de l'abdomen, de la poitrine & de la gorge, comme une petite souris qui se glisseroit dans ces endroits, sous les tégumens communs : ce sont les muscles qui s'étendant de bas en haut, prennent la détermination de se contracter successivement, suivant cette direction par l'irritation qui se fait à leur partie inférieure. Willis rapporte qu'une petite tumeur douloureuse sous l'os pubis, causoit à une Demoiselle des convulsions énormes ; elles commençoient par le bas ventre, s'étendoient ensuite dans toutes les entrailles, portoient à la tête, & bien-tôt après dans tous les membres : elle souffroit des contractions & des convulsions horribles dans tout le corps.

CHAPITRE XII.

Suppreſſion des ſecours périodiques ; cauſe prochaine des Affections vaporeuſes.

IL ſeroit ſuperflu de traiter ici de la cauſe des ſecours périodiques du ſexe, on ſçait qu'ils dépendent d'une loi conſtante de la nature, qui ſouffre peu d'exceptions. Ce ſont des écoulemens qui ne durent naturellement qu'autant que les femmes ſont fécondes, ils commencent & ils finiſſent plutôt ou plus tard, ſelon les climats; dans le Nord ces écoulemens commencent à dix-huit ans ou environ ; dans les pays tempérés à quatorze, quelquefois à douze ; dans les pays chauds à onze & ſouvent plutôt ; il y a en Egypte des femmes fécondes à neuf ans. Pline nomme quelques peuples de l'Inde dont les femmes le ſont à cinq & à ſept ans ; mais elles payent bien cher cette précipitation de la nature, les premieres ne vivent pas au-delà de la huitiéme année, & les au-

tres vont rarement jusqu'à la quarantiéme de leur âge.

Le temps ordinaire où ces évacuations finissent est depuis la quarante-cinquiéme jusqu'à la cinquantiéme année ; il y a cependant des femmes qui ne sont plus réglées à trente-cinq ans, & d'autres qui continuent de l'être à soixante ans & au-delà sans en être incommodées ; on en a vu aussi qui ne le furent jamais & qui jouissoient d'une santé constante. Ce sont des exceptions aux loix de la nature ; il est bon de sçavoir que cela peut arriver, pour se conduire selon les circonstances : mais on doit toujours, sur-tout dans nos climats, se tenir en garde sur la santé des femmes qui ne commencent pas d'être réglées à quatorze ou quinze ans, & qui ne cessent pas de l'être à cinquante. Il faut observer que les femmes transpirent peu & font beaucoup de sang ; c'est une nécessité pour répondre aux vues de la nature.

Les regles coulent ordinairement tous les mois, mais il est des femmes plus sanguines que d'autres à qui elles viennent tous les quinze jours ; on

juge ſi elles ſont naturelles ou contre nature, par les bons ou par les mauvais effets qu'elles produiſent.

La plus ſaine Médecine regarde ces écoulemens de ſang, comme des effets de la pléthore ; ſi l'on ſe rappelle que la ſanté conſiſte en un équilibre, ou un concours égal des liquides & des ſolides, on verra clairement qu'une trop grande quantité de liquides doit troubler ce concours, & cauſer des incommodités ou des maladies, ſelon qu'ils anticipent ſur les forces équilibrantes.

Les vaiſſeaux qui ſont ouverts dans la cavité de l'uterus, ſont deſtinés à donner paſſage au ſang excédant, mais ils ſont diſpoſés & entrelacés de façon qu'il faut pour qu'ils ſe dégorgent naturellement qu'ils ſoient dilatés par une quantité de liquide qui faſſe impulſion ſur leurs parois, & qui prenne quelque ſupériorité ſur l'équilibre. C'eſt cette ſupériorité de la quantité excédante du ſang qui cauſe tous les ſymptômes qui précedent les regles, & qui deviennent plus ou moins conſidérables ſelon le plus ou le moins

d'obstacles qui s'opposent à l'écoulement : ces symptômes sont toujours dangereux lorsque l'écoulement n'est pas suffisant ; mais si les obstacles deviennent tels que la nature ne puisse pas les vaincre, ce sera une suppression suivie des plus cruels accidens, & sur-tout de spasmes, de vapeurs, & souvent de convulsions.

Les regles sont ordinairement annoncées dès que la quantité du sang prend quelque supériorité sur l'équilibre, par une chaleur qui augmente dans tout le corps, par des ardeurs, des douleurs des parties voisines de l'uterus, principalement des lombes & des cuisses, par le gonflement des mammelles souvent douloureux, par des douleurs & des pesanteurs de tête, par des lassitudes des jambes, par des dégoûts & des langueurs. Ces symptômes viennent de la dilatation des vaisseaux & de la compression des nerfs, causée par la pléthore ; ils sont tous spasmodiques, & ils deviennent convulsifs dès que l'écoulement se fait avec difficulté.

Ces symptômes augmentent selon le

le degré de la ſuppreſſion, ſi elle eſt totale, ils deviennent terribles ; ce ſont des battemens violens d'arteres, des douleurs des lombes & des jointures, des alternatives de chaud & de froid, des varices, des tumeurs des jambes, des pieds, des hypochondres, des peſanteurs, des foibleſſes dans tout le corps, des tranchées, des gonflemens de ventre, des vents, des vomiſſemens, des anxiétés des parties précordiales, des toux, des difficultés de reſpirer, des aſthmes, des palpitations de cœur, des ſyncopes, des douleurs de tête très-vives, des vertiges, quelquefois des apoplexies ou des folies, des fleurs blanches, des ſpaſmes inſéparables de tous ces ſymptômes, des mouvemens convulſifs, des convulſions violentes, des hémorrhagies par différens endroits, des urines tantôt claires, tantôt ſupprimées. Ces ſymptômes, s'ils ſont de durée, ſont preſque toujours ſuivis de ſchirres, d'ulceres, de cancers à la matrice, dans ſon cou, dans les trompes ou dans les ovaires, & il ſurvient quel-

quefois des inflammations & des gangrenes.

Les mêmes accidens ont lieu lorsque les lochies sont supprimées, surtout lorsqu'après des fausses couches, les veines qui tenoient à l'arriere-faix se ferment ou s'obstruent de façon qu'elles ne puissent plus se rouvrir. Il survient des vapeurs dangereuses aux nouvelles accouchées, si elles se levent trop tôt; leurs évacuations diminuent à mesure que les vapeurs font des progrès, il en survient souvent des inflammations, ou des phrénésies mortelles. Hyppocrate a observé en général, que si les femmes n'évacuent pas assez après être accouchées, le ventre se météorise, les cuisses se gonflent, il survient des froids, des douleurs dans le bas ventre & dans les lombes ; tous ces symptômes sont spasmodiques, convulsifs.

La suppression des regles dépend de deux causes générales : l'une est dans les liquides, & l'autre dans les solides ; du côté des liquides, c'est l'abondance, la quantité du sang, sa densité & sa viscosité. Un sang trop

abondant devient bien-tôt denſe par la compreſſion des ſolides, & par ſon retardement dans les capillaires; il engorge les calibres de ceux-ci, qui portés au-delà de leur ton ordinaire, n'ont pas aſſez d'élaſticité pour favoriſer la circulation; ils ſont d'ailleurs tellement entrelacés, que l'engorgement des uns comprime les autres, & les obſtrue; ces effets ſe ſuccedent de vaiſſeau en vaiſſeau, & la ſuppreſſion devient totale quelquefois par degrés, d'autres fois tout-à-coup, ſelon la nature des engorgemens. La denſité du ſang peut faire ſeule le même effet, ſans que la quantité excédante de ce liquide y concoure; mais lorſque celle-ci a lieu, ce liquide devient bien-tôt groſſier, viſqueux & glutineux, ſurtout lorſque l'écoulement eſt ſupprimé, quelle qu'en ſoit la cauſe; Hyppocrate le fait obſerver dans le Livre des maladies des femmes.

Les regles ſont ſupprimées du côté des ſolides, par le reſſerrement & la diminution des calibres des vaiſſeaux; cela arrive par pluſieurs cauſes, par la graiſſe ramaſſée dans la cavité des

vaiſſeaux, par des tumeurs vers la région de la veſſie, ou dans l'uterus même, par quelque membrane qui ferme les vaiſſeaux, par quelque carnoſité, par quelque cicatrice durcie par l'épaiſſiſſement de la ſubſtance de l'uterus, ou par une prompte conſtriction de ſes vaiſſeaux, occaſionnée par des vents froids, par l'eau froide, par des peurs ou des joies promptes & exceſſives, par de longues triſteſſes, par des ſurpriſes ; toutes ces cauſes s'oppoſent également à la circulation des liquides, ſur-tout le froid dont la propriété eſt de condenſer & de reſtreindre.

L'abus ordinaire que les femmes commettent en tenant pendant l'hiver des charbons ſous leurs jupes, cauſe auſſi des ſuppreſſions de leurs ſecours; la grande chaleur de ces charbons criſpe les fibres de l'uterus, les vaiſſeaux en ſont reſſerrés & l'écoulement ne peut pas ſe faire. Dès que les regles ſont ſupprimées par cette cauſe, les femmes ſont inquietes, ſe roulent d'un côté & d'autre, tombent en défaillance, vomiſſent des matieres pi-

tuiteuses & bilieuses, elles sont altérées, ressentent une grande chaleur dans le ventre, celui-ci est douloureux au tact, l'urine se supprime, il survient des douleurs au dos, la langue se trouble, la voix s'éteint, on a des cardialgies, les urines sont rouges, on ressent des douleurs au cou, à l'épine, aux lombes & aux aînes, &c.

J'ai souvent vu supprimer des secours périodiques, après qu'ils avoient commencé de paroître, par des surprises, par des coleres, par des vents froids & par l'eau froide où l'on avoit mis les pieds ; il en arrive toujours des accidens plus prompts & plus violens que si les regles n'avoient pas commencé de couler. Une Dame étant dans ce cas eut une vive frayeur, l'écoulement se supprima tout-à-coup, il lui survint des convulsions & une fiévre violente qui la mit à deux doigts du tombeau. Un scrupule de conscience causa une suppression à une fille de bonne maison & dont la vertu répondoit à la naissance, elle fut suivie de convulsions générales, & si violentes, qu'il falloit plusieurs personnes pour

la tenir pendant ses attaques, qui étoient fréquentes. Les intervalles étoient marqués par un délire continuel; elle resta deux mois dans cet état, ses secours se rétablirent, elle guérit, elle se maria, a eu plusieurs enfans, & n'a pas eu la moindre incommodité depuis quinze ans que cet accident lui arriva.

Une autre fille vertueuse avoit un amant, il se fit Moine, elle en eut un grand chagrin, ses secours cesserent, elle tomba dans le délire, dans des spasmes & des mouvemens convulsifs fréquents, elle resta près d'un an dans ce désordre; elle recouvra sa raison avec ses regles, & elle oublia la cause de ses malheurs. Une Demoiselle de bonne famille en revenant d'une fête près de sa maison de campagne, où elle avoit beaucoup dansé, mit les pieds dans l'eau tant pour passer un ruisseau commodément que pour se rafraîchir; le temps de ses secours approchoit, ils furent supprimés, elle tomba dans des convulsions horribles qui la tenoient pendant plus d'une heure à chaque attaque, rendoient

tous ſes membres inflexibles & ſans aucun ſentiment. Ces convulſions ſe renouvelloient toutes les deux ou trois heures, elle parloit dans les intervalles, mais ſans connoiſſance; elle reſta huit jours dans cet état, il diminua enfin, mais elle ne ſe rétablit qu'un mois après, quand ſes regles eurent paru.

Une Dame qui étoit dans l'habitude de faire des excès dans le boire & le manger, tomboit pluſieurs fois pendant la ſemaine dans des mouvemens convulſifs, elle en fut enfin épouvantée, elle s'obſerva dans ſon régime & guérit par le moyen de peu de remedes; il y a déja dix ans qu'elle n'a pas fait d'excès, & qu'elle jouit d'une ſanté parfaite. J'ai vu, entre autres, deux Demoiſelles, l'une âgée de dix-huit ans & l'autre de quinze; celle-ci n'avoit jamais eu ſes ſecours, elle étoit tracaſſée des ſymptômes les plus accablans de pâles couleurs; il n'étoit pas de jour qu'elle ne fût agitée par des ſpaſmes, ou par des mouvemens convulſifs, il lui ſurvint des fleurs blanches qui la ſoulagerent, mais elle

ne guérit qu'un an après lorſque ſes regles furent venues. Celle de dix-huit ans avoit à peu près les mêmes ſymptômes, ſes regles s'étoient ſupprimées, elle n'eut pas de perte blanche, mais elle fut ſoulagée par un ſuintement rouge qui vint trois mois après par les vaiſſeaux émorrhoidaux; dans peu de temps ſes ſecours ſe rétablirent, & elle recouvra ſa ſanté. Je ne finirois pas ſi je rapportois toutes les obſervations que j'ai été en occaſion de faire ſur des accidens à peu près ſemblables.

Les évacuations périodiques des femmes ſe font quelquefois par d'autres voies que par l'uterus; par les hémorrhoïdes, par exemple, par le nez, par les poûmons, on en a vu à qui elles couloient par le pouce & par d'autres parties; ſi ces écoulemens ſe ſuppriment, il en arrive les mêmes accidens qu'après la ſuppreſſion des regles.

Il y a des hommes ſujets à des écoulemens de ſang périodiques, ils ſe font par différentes parties, mais principalement par les hémorrhoïdes; ces

écoulemens ne ſe ſuppriment jamais qu'il n'en ſurvienne une infinité de maux, & ſur-tout des affections hypochondriaques dont tous les ſymptômes ſont ſpaſmodiques ou convulſifs.

Lorſqu'une évacuation eſt établie depuis long-temps quoiqu'elle ne ſoit pas périodique, il eſt eſſentiel de prendre des précautions ſi elle ſe ſupprime d'elle-même, ou ſi on la fait ceſſer par le moyen de l'art, parce qu'il eſt à craindre qu'il n'en arrive des accidens fâcheux. Il eſt mille fois ſurvenu des fiévres, des ſpaſmes, des convulſions, des phthiſies, après avoir ſéché des vieux ulceres & cicatriſé des cauteres. J'ai vu ſouvent des dartres rentrées, & d'autres dont la matiere avoit reſté dans le ſang, ſans ſortir à la peau cauſer des maladies aigues, mortelles, & le plus ſouvent des phthiſies & d'autres accidens nerveux, toujours ſpaſmodiques, vaporeux ou convulſifs. Les maladies dartreuſes ſont héréditaires; combien d'enfans dont les parens avoient des dartres, ont péri de phthiſie, ou de fiévre lente quelques années après leur naiſſance;

j'en ai guéri plusieurs depuis que je me suis apperçu de cette cause de langueur. La plupart des enfans languissans tiennent de leurs parens le principe de leurs maladies ; si l'on y faisoit attention, l'on verroit bien-tôt à Paris bien moins d'enfans noués ; j'en ai connu plusieurs dont quelqu'un des parens avoit des dartres invétérées. Cette maladie des enfans si affligeante pour les familles ne pourroit-elle pas provenir d'un principe dartreux ? Elle commence toujours par être spasmodique, elle finit par des resserremens & des contractions des solides qui deviennent incurables. On préviendroit sans doute ses fâcheux effets, si on la prenoit dans son vrai principe, & qu'on s'appliquât à la détruire par des remedes propres à ses causes, il n'est pas douteux qu'elle peut en avoir de différentes. Quoique ses effets soient toujours à peu près de la même nature ; cependant on ne peut jamais perdre de vue les antispasmodiques proportionnés à l'âge & au tempérament, ils doivent toujours tenir leur place dans la cure de cette fâcheuse maladie.

CHAPITRE XIII.

Pertes rouges trop abondantes : cauſe prochaine des Affections vaporeuſes.

LOrſque les regles ſont trop abondantes, on doit les appeller pertes, ce ſont pour lors des liquides néceſſaires qui s'évacuent au préjudice des fonctions méchaniques. Pour petites que ſoient les pertes, on s'apperçoit bien-tôt que l'équilibre fléchit entre les liquides & les ſolides; la foibleſſe fait des progrès à proportion qu'elles deviennent plus conſidérables.

On ne peut pas déterminer la quantité de ſang que les femmes doivent évacuer à chaque période; elle dépend du tempérament & du climat. Les Grecques bien conſtituées en rendoient environ dix-huit onces du temps d'Hyppocrate; ſi l'évacuation des Françoiſes les plus ſédentaires alloit au-delà elle approcheroit de la perte. Ces pertes ſont toujours contre nature, quand le ſang coule avec trop d'abondance à chaque période, ou quand

les périodes reviennent trop fréquemment. On doit cependant juger de l'excès des pertes par l'état des forces & non pas par l'abondance du ſang; il eſt des femmes à qui les regles coulent conſidérablement pendant ſept à huit jours ; cette évacuation quoique naturelle épuiſeroit des femmes délicates auxquelles ces ſecours ne font preſque que paroître & finir.

Les pertes ſont bien-tôt ſuivies de foibleſſe, de palpitation de cœur, de battemens d'arteres, de froid aux extrémités, de ſuffocations, de convulſions ; ſi elles s'invéterent, tous ces accidens augmentent, & il ſe forme inſenſiblement des ulceres à l'uterus, des tumeurs, des ſchirres ou des cancers. Il paroît bien-tôt des pertes blanches, très-ſouvent purulentes, des ſymptômes nerveux de toutes les eſpeces, des cachexies, des fiévres hectiques, des atrophies, des hydropiſies, &c.

Si le ſang coule par la dilatation des vaiſſeaux, il vient goutte à goutte; ſi leurs orifices ſont relâchés ou forcés, la perte eſt plus abondante; elle l'eſt

encore davantage s'il vient de quelque vaiſſeau rompu ou déchiré. Si l'écoulement eſt entretenu par quelque ulcere, ou s'il vient à l'occaſion de l'âcreté des humeurs; on reſſent une peſanteur douloureuſe aux lombes & à l'uterus, & il s'exhale une mauvaiſe odeur; on rend des matieres purulentes & fétides quand l'écoulement vient d'un ulcere. J'ai vu une Dame dont les ſecours périodiques avoient toujours été très-abondans, ils ceſſerent à cinquante ans, à ſoixante elle eut beaucoup de chagrin, il lui ſurvint des pertes rouges, elles augmenterent peu à peu, il ſe forma un ſchirre très-conſidérable à la matrice, il s'ulcéra, il devint cancereux; elle rendoit ſans diſcontinuer des matieres, tantôt verdâtres, tantôt pâles, tantôt noirâtres, enſuite de celles-ci il venoit une perte très-abondante de ſang grumélé, noir & fétide; elle étoit continuellement tracaſſée de ſpaſmes, & ſouvent de mouvemens convulſifs dans les viſceres, ils finiſſoient ordinairement par des défaillances, & par des eſpeces de ſyncopes

qui n'étoient pas de durée dans le commencement, elles devinrent ensuite plus considérables, elle en mourut enfin après quatre ans de souffrances.

Une femme avoit ordinairement les secours périodiques très-abondans, ils devinrent enfin très-considérables, ils duroient à chaque période jusqu'à douze jours; ses forces s'abattirent, il lui survint des convulsions & des syncopes, ses pieds s'enfloient, sa face paroissoit hypocratique, &c. *Freind* la guérit. J'ai vu un nombre de cas à peu près semblables; les jeunes femmes qui n'avoient pas de schirre ni d'ulcere à l'uterus en sont presque toutes guéries; mais j'ai déja observé d'après Hyppocrate, que de quelque cause que viennent les pertes aux femmes âgées, elles sont le plus souvent mortelles.

Toutes les especes de pertes de sang sont dangereuses, elles épuisent toujours le suc nourricier; si elles viennent lentement elles laissent des ressources, mais quand elles sont abondantes, les forces tombent tout-à-

coup, les vaiſſeaux s'affaiſſent, les capillaires deviennent impraticables, & la nature perd ſubitement les moyens de ſe rétablir. Il s'enſuit des ſtaſes qui forment des obſtructions & des vapeurs qui appauvriſſent de plus en plus la maſſe des liquides ; c'eſt principalement pour lors que l'on voit des ſpaſmes, des bouffiſſures, des hydropiſies, &c.

Les vices des liquides produiſent ſouvent des pertes de ſang, pour lors ſa maſſe n'a pas d'union ni de conſiſtance, celui qui ſort eſt de mauvaiſe couleur & d'une odeur puante. Une telle qualité des liquides ne ſçauroit ſoutenir le ton naturel des vaiſſeaux, les reſſorts de leurs fibres ſe relâchent & le ſang s'échappe aiſément par les vaiſſeaux ouverts de l'uterus ; tout favoriſe cette excrétion, la quantité des vaiſſeaux qui ſont dans ce viſcere, ſa ſituation & les preſſions continuelles & perpendiculaires de l'aorte. On diſtingue ce ſang de celui qui coule par toute autre cauſe, en ce qu'il eſt décoloré ; ſi on en mouille un linge & qu'on le faſſe ſécher, à peine apper-

çoit-on au milieu de ce linge une tache rouge. Cet état des liquides eſt une ſource continuelle de mouvemens ſpaſmodiques, vaporeux & convulſifs, parce que la diſtribution du ſang ne peut pas être égale dans les muſcles ; d'ailleurs un liquide de cette qualité ne peut pas ſoutenir l'équilibre, ſuffire au concours, ni former une réaction en état de réſiſter à l'action des ſolides, qui prennent de nouvelles forces irrégulieres de l'irritation que leur cauſent toujours des liquides dégénérés.

Hyppocrate a donné des moyens pour connoître la qualité de ces évacuations par la couleur. Qu'on répande de ce ſang, dit cet Auteur, ſur du ſable ſec & fin, & qu'on le faſſe ſécher au ſoleil ; s'il eſt bilieux, il donnera au ſable une couleur pâle ou verte ; s'il eſt pituiteux, la couleur ſera blanche & comme muqueuſe, s'il eſt mécholique, elle ſera noirâtre.

Ces matieres different toujours en quelque choſe les unes des autres ſelon les tempéramens & la cauſe des dérangemens qui les produiſent : on

en voit de blanches, de pâles, de livides, de vertes, de noires, de chargées de pellicules & de fibres; il y en a de membraneuſes, de ſabloneuſes, de ſolides, de vermineuſes. Des Médecins éclairés ſeront toujours aſſez inſtruits par ces couleurs & ces qualités du ſang, pour s'appercevoir des vices qui les produiſent, & pour les diſtinguer.

Si de telles pertes ſont de durée, on voit bien-tôt paroître des fievres erratiques, des fievres aigues avec des friſſons, des dégoûts, des douleurs dans l'eſtomac, dans l'abdomen, vers l'ombilic, aux aînes, aux lombes; il ſurvient enſuite des vomiſſemens, des vapeurs, des obſcurciſſemens de la vue, des vertiges. Si ces matieres viennent d'ulceres à l'uterus, on les diſtingue par la ſenſibilité des parties qui dépendent de ce viſcere, par des pulſations & par des douleurs qu'on y reſſent.



CHAPITRE XIV.

Pertes blanches : cause prochaine des Affections vaporeuses.

ON appelle *pertes blanches* un écoulement d'humeurs séreuses, lymphatiques, laiteuses, visqueuses, blanches, vertes, jaunes, noirâtres, &c. La nature substitue quelquefois ces pertes aux regles ; mais cela n'arrive que lorsque le sang peche en quantité ou en qualité ; de sorte qu'on doit regarder cet écoulement comme une incommodité qui conduit ordinairement à la maladie.

Les fleurs blanches ont ordinairement des périodes réglés ; elles viennent, sans un ordre constant, aux femmes qui sont réglées & à celles qui ne le sont pas ; devant & après les regles, & même aux femmes grosses. Lorsqu'elles sont de véritables fleurs blanches, elles cessent pendant les regles, souvent pour reparoître dès qu'elles ont passé. Les filles ne sont pas exemptes de cette maladie. On

en a vu qui en étoient attaquées à l'âge de huit ans; les fleurs blanches précedent souvent le temps des regles, sur-tout lorsqu'on a passé les premieres années dans l'oisiveté & dans la mollesse, lorsqu'on a employé le temps du sommeil à la veille, qu'on s'est nourri trop délicatement, qu'on a commis des abus dans l'usage du thé, du caffé au lait, du chocolat, & dans les autres parties du régime. Si les pertes blanches proviennent de quelqu'un de ces abus, elles dépendent d'un dérangement de l'estomac ou d'un vice général de la masse des liquides.

Lorsque le sang est trop grossier, sa sérosité s'échappe & forme des fleurs blanches, cette perte est séreuse; elle sera lymphatique, si les vaisseaux qui aboutissent à la cavité de l'uterus sont trop ouverts; ils le deviennent par la quantité excédente des humeurs. Les pertes qui viennent de cette cause soulagent ordinairement; elles succedent à des pesanteurs, à des foiblesses de tout le corps, à la plénitude des vaisseaux, à un engourdissement des pieds, des cuisses, des mains, & elles n'ont

lieu que de temps en temps. Cependant si elles sont de trop de durée, l'uterus s'imbibe d'humeurs qui rendent sa substance mollasse, les vaisseaux se relâchent, il s'ensuit un suintement continuel, dont la matiere change de qualité à mesure que la masse des liquides dégénere. C'est pour lors que les matieres qu'on évacue deviennent par degrés laiteuses, pâles, semblables à la bile jaune, sanieuses comme la lavure de chairs; d'autres fois elles sont verdâtres, fuligineuses, âcres & souvent corrosives; elles brûlent, elles ulcerent les parties qu'elles touchent, leur odeur est fétide. Lorsque les évacuations sont venues à ce point de corruption, il y a ordinairement quelque viscere affecté; on le distingue par les signes ou par les symptômes qui lui sont propres.

Lorsque les fleurs blanches sont occasionnées par un vice des humeurs, on ressent une lassitude inquiétante, des picottemens, des démangeaisons & des chaleurs dans tout le corps. Si elles sont bilieuses, les femmes sont inquietes, chagrines & très-altérées;

ſi elles tiennent d'une humeur mélancholique, les malades ſont triſtes, taciturnes, elles ont des terreurs & d'autres ſymptômes de la même nature; dans les ſéreuſes ou pituiteuſes elles ſont nonchalantes, accablées de ſommeil, les yeux ſe bouffiſſent ſans douleur, leurs chairs ſont ordinairement blanches & molles.

Ces pertes viennent ſouvent des vices de l'uterus, de tumeurs, d'obſtructions, d'ulceres, d'accouchemens laborieux, de chûtes ſur le ventre, ſur le dos & d'autres accidens.

Ces écoulemens rendent les femmes foibles & peſantes, ils les maigriſſent, elles deviennent triſtes, leurs extrémités ne tardent pas à être œdémateuſes; la reſpiration eſt difficile, il ſe fait des relâchemens à l'uterus, quelquefois des ulceres. Dès que ceux-ci ont lieu on reſſent des douleurs, des peſanteurs aux lombes & des laſſitudes inquiétantes; on a des dégoûts, des indigeſtions, des fiévres lentes; les urines ſont épaiſſes & le pouls eſt vermiculaire. On eſt agité pendant toute la maladie de vapeurs,

de ſpaſmes fréquens & ſouvent de mouvemens convulſifs ; c'eſt un effet de l'irritation que ces matieres font ſur les membranes de l'uterus ; cette agitation irréguliere des fibres nerveuſes, accomplit enfin le déſordre, on tombe inſenſiblement dans la phthiſie, on devient hydropique, &c. Les jeunes femmes guériſſent de ces écoulemens lorſqu'ils ne ſont pas trop invétérés ; mais ils ſont ſouvent funeſtes à celles qui ſont avancées en âge.

J'ai déja obſervé que lorſque la nature s'eſt fait une habitude de quelque évacuation naturelle contre nature, ou procurée par le moyen de l'art, on n'eſt jamais ſans danger quand elle ſe ſupprime ſi l'on n'en a pas auparavant détruit la cauſe, & ſi l'on n'a pas remédié au vice local des viſceres, s'il en eſt d'affectés. La matiere des pertes blanches eſt excrémenteuſe, étrangere aux liquides & nuiſible aux ſolides, ſur-tout lorſqu'elle eſt ſéparée du concours. Si elle ceſſe d'être évacuée par quelque accident, tous les ſymptômes de cette

maladie augmentent, il se fait des engorgemens dans les visceres du bas ventre, ils causent des spasmes continuels & des vapeurs générales: la fiévre s'allume, il s'ensuit des inflammations, des gangrenes, ou des hydropisies précipitées; ce sont tous des symptômes dangereux, si l'on ne peut pas en prévenir les effets, ou rétablir les évacuations supprimées.

CHAPITRE XV.

Métastase des vapeurs convulsives du Sexe.

ON appelle métastase le transport de la matiere qui cause une maladie; ce transport se fait d'un lieu, d'un viscere, d'une partie à une autre que celle qui étoit affectée. Ce changement est très prompt lorsque le genre nerveux est affecté par des maladies qui lui sont propres; il l'est moins quand elles sont d'une autre nature. On doit distinguer la crise de la métastase, en ce que la premiere a principalement lieu dans les maladies ai-

gues, & l'autre dans les aigues & dans les chroniques. Les véritables crises se font ordinairement dans la vigueur du mal; après des signes de coction, elles procurent le plus souvent des évacuations. Dans la métastase le transport de la matiere se fait dans tous les temps des maladies sans être précédé par des signes qui l'annoncent. Ces matieres ne font que changer de lieu pour former une autre maladie semblable ou approchante de la nature de la premiere; elle n'en est ordinairement distinguée que par des symptômes qui sont propres aux visceres ou aux parties dans lesquelles la métastase s'est faite.

Il n'est point de maladie où il arrive autant de métastases que dans les vapeurs du sexe; elles sont si promptes & si surprenantes qu'elles en imposent aux sens; on a besoin de toutes les ressources de l'esprit pour ne pas les croire surnaturelles. Les métastases de cette espece se font par le genre nerveux & par son tissu cellulaire; les autres se font par le tissu cellulaire des autres parties & par les vaisseaux; il s'en

s'en fait ſouvent par le tiſſu cellulaire, ſans la communication des vaiſſeaux. Je rappelle en peu de mots ce que c'eſt que le tiſſu cellulaire.

Le tiſſu cellulaire eſt une membrane commune à toutes les parties, à toutes les fibres ; il eſt compoſé de fibrilles & de petites lames qui étant entrelacées, forment entre elles, par des directions différentes, une infinité de petits eſpaces qu'on nomme cellules. Cette membrane eſt diſtinguée des autres, en ce que ſes fibres ſont très-petites, très-courtes, applaties, plus ou moins étendues en largeur, ſelon la différence des ſubſtances qu'elles concourent à former ; au lieu que les autres fibres ſont longues & qu'elles n'ont preſque point de largeur. L'étendue du tiſſu cellulaire eſt immenſe, il n'eſt point de partie qui n'en ſoit environnée dans toutes ſes diviſions ; il ſe gliſſe dans les intervalles des fibres qui forment les os, les chairs, les vaiſſeaux, les nerfs, les glandes, les muſcles, les membranes, les ligamens, les viſceres ; il les accompagne par-tout ; il ſert de gaîne

à toutes les divisions & aux parties qui en sont formées. On sçait que tout le corps est composé de fibres, & l'on doit concevoir que le tissu cellulaire forme la plus grande partie des substances animales ; il leur sert de ciment, il les soutient, c'est de lui qu'elles tiennent leur force.

Toutes les cellules de cette membrane communiquent les unes avec les autres dans tout le corps, depuis la superficie des parties intégrantes, jusqu'aux dernieres divisions de leurs fibres ; de sorte que les dernieres cellules d'une extrémité ont des communications médiates avec celles des autres extrémités, avec celles de tous les membres, du tronc & des visceres. Semblables à une éponge, elles reçoivent les liquides & elles s'en dégorgent, selon la densité de ces liquides, ou selon les puissances qui leur donnent des directions. Si l'on injecte une assez grande quantité de quelque liquide dans le tissu cellulaire, on le voit bien-tôt, dans tout le corps, se gonfler & s'étendre. Les bouchers insinuent de l'air dans un bœuf, dans nn

veau par une petite ouverture, ces animaux fe bourfoufflent dans toute leur étendue, ils groffiffent extrêmement; c'eft un effet du tiffu cellulaire dilaté par l'air qu'on a introduit.

Le tiffu cellulaire communique auffi avec les vaiffeaux fanguins & avec les lymphatiques; les injections d'huile & d'eau que l'on fait dans les veines, paffent fenfiblement à travers leurs membranes, dans le tiffu cellulaire, & de celui-ci dans les vaiffeaux du fang & de la lymphe. Le fang fournit la graiffe au tiffu cellulaire, & lorfqu'elle fe fond par la chaleur des fiévres, ou par des exercices violens, elle repaffe du tiffu cellulaire dans les vaiffeaux. Les eaux des hydropiques tranfudent des vaiffeaux dans le tiffu cellulaire, & elles repaffent fouvent dans les vaiffeaux, comme fi elles en étoient repompées; on le voit tous les jours dans les hydropifies, lorfqu'elles s'évacuent par les voies des inteftins ou de la veffie. Les liquides extravafés dans ce tiffu fe dégagent d'une partie, pour en gorger une autre; dans l'hydropifie anafarque, par exemple,

les eaux coulent de cellule en cellule, de viscere en viscere, de membre en membre ; aujourd'hui un pié ou une main se gonflent, demain ce sera le visage, un autre pié, ou une autre main, & les premiers gorgés de lymphe sont rétablis dans leur état naturel ; de sorte que lorsque l'œdeme finit dans une partie, il commence dans une autre, souvent très-éloignée de la premiere. C'est ainsi que l'air qui se dégage des liquides se répand dans le tissu cellulaire & le parcourt du tronc aux extrémités, de celles-ci au tronc & aux visceres. Je connois une fille âgée de cinquante-cinq ans qui est continuellement tracassée par des emphysêmes ; il se répand tant d'air dans le tissu cellulaire, qu'il se forme de moment à autre de petites tumeurs mouvantes & douloureuses qui se dissipent d'elles-mêmes pour aller se former ailleurs en d'autres parties ; si c'est dans les visceres, les douleurs qu'elles causent sont vives. Lorsque ces petites tumeurs se dissipent elles font un bruit comme une traînée de flatuosités & de grouillemens dans

toute la route que les vents tiennent ; elle en rend enfin une quantité étonnante par la bouche & par ailleurs. Il eſt des temps où cette malade eſt plus tracaſſée de ces vents qu'en d'autres, mais il y a quinze ans qu'il n'eſt pas de jour qu'elle ne ſouffre pluſieurs fois de cette incommodité ; elle l'oblige de temps en temps à tenir ſon lit pendant pluſieurs jours. Ces emphyſêmes ſe forment ſouvent en nombre ſucceſſivement ſur tout ſon corps, & ils ſe diſſipent de même pour ſe former ailleurs ; de ſorte que leur changement de place & leurs différentes marches ſont la choſe du monde la plus inquiétante. On voit tous les jours que l'air qui ſe dégage des liquides, paſſe dans le tiſſu cellulaire, ſe forme en bulles, cauſe des douleurs, des tenſions dans les cavités, des points même de côté qui reſſemblent à des points pleurétiques, qui en impoſent à des gens peu inſtruits dans l'art de guérir.

S'il ſe forme du pus dans quelque endroit du corps & que l'on ne puiſſe pas lui faire une iſſue, il ſe fraie lui-même des routes par le tiſſu cellulaire,

& s'il n'eſt pas entiérement reſorbé par le ſang, on le voit enfin ſortir dans quelque partie très-éloignée de celle où il s'eſt formé. C'eſt par le tiſſu cellulaire que le venin pris par la morſure des animaux, la gangrene, &c. ſe communiquent de partie en partie & prennent des forces en ſe communiquant ; les progrès en ſont le plus ſouvent très-prompts. C'eſt par le tiſſu cellulaire que les balles qu'on a reçues dans le corps changent de place, que les éguilles & les épingles qu'on avale par haſard s'ouvrent des voies dans les parties extérieures ; un jeune homme rendit une épingle par la cuiſſe, couverte de rouille, dix-huit ans après qu'il l'eût avalée.

Les Praticiens en Médecine ont ſouvent occaſion de faire des obſervations ſur des métaſtaſes qui arrivent dans les maladies aigues & dans les chroniques. Je fus appellé en 1745 pour une jeune Demoiſelle que je trouvai avec les ſymptômes les plus violens d'une pleuréſie ; le troiſiéme jour après la quatriéme ſaignée la douleur de côté ceſſa, & tous les autres ſymp-

tomes augmenterent ; des trémoussemens & des douleurs presque générales menaçoient la malade d'une mort prochaine, elle fut dans ce danger pendant près d'une heure, les douleurs se fixerent enfin à la malleole interne du pied gauche ; ce fut une inflammation, il s'ensuivit un abscès dont la suppuration fut opiniâtre. Le même accident arriva quelques années après à un Meûnier jeune & vigoureux, qui avoit tous les symptômes d'une pleurésie la mieux caractérisée, avec la différence que la métastase se fit sur la main gauche. Un Menuisier qui avoit également une pleurésie en 1748 ressentit une vive douleur au bras gauche le quatriéme jour de la maladie, les symptômes de la pleurésie disparurent, quelques heures après la douleur du bras cessa, il tomba dans le délire, il devint furieux, il s'assoupit enfin, il tomba en léthargie & peu de temps après il mourut. J'ai rapporté ces observations dans un autre Ouvrage, je les ai répétées ici par rapport à leur singularité. On voit dans ces observations de véritables

métaſtaſes, par les vaiſſeaux & par le tiſſu cellulaire ; il s'en fait très ſouvent dans d'autres maladies aigues & dans les chroniques, aux porotides, aux amigdales, aux aînes, dans toutes les parties glanduleuſes & par-tout ailleurs, ſelon les diſpoſitions du tiſſu cellulaire & des vaiſſeaux. On le voit tous les jours arriver dans la goutte, dans les rhumatiſmes, &c. Lorſque les métaſtaſes prennent une route oppoſée au courant de la circulation, les vaiſſeaux n'y ont pas de part, elle ſe fait par le tiſſu cellulaire. On a obſervé que les matieres déplacées dans la métaſtaſe affectent de ſuivre les membranes cellulaires, les plus conformes à leur nature ou à la nature des membranes d'où elles ſont parties ; comme d'une membrane graiſſeuſe à une autre de la même eſpece. Il en eſt de même des eaux diſtillées, elles imbibent la tête morte d'où elles ſont ſorties, & s'y incorporent très-promptement, dès qu'on les y préſente ; au lieu que toute autre eau ne fait cet effet qu'avec beaucoup de peine, & après un temps conſidérable. Si l'on

distille les esprits de sel, de vitriol, ou le baume de soufre, & qu'on laisse le passage libre entre ces liquides, & la tête morte d'où ils sont sortis, ils y retournent d'eux-mêmes. C'est ainsi que le fluide électrique affecte de suivre les corps les plus denses, les plus longs & les pores les plus étroits, il ne se répand pas d'un très-long fil de fer dans les corps qui le touchent; une lame de plomb, qui a vingt fois plus de longueur, & qui est vingt fois plus étroite qu'une autre, donne vingt fois plus d'électricité, sous même volume; c'est par les mêmes loix méchaniques que le suc nerveux dans les métastases qui le regardent particuliérement ne suit pas d'autre direction que celle des filets des nerfs, & qu'il ne s'échappe pas dans les corps qui l'environnent quoiqu'infiniment plus dilatés.

J'ai déja observé que les nerfs sont composés de fibres qui forment des faisceaux de filamens cylindriques & que chacun de ces filamens est environné d'un tissu cellulaire qui les unit ensemble; que c'est par ces vésicules

que le suc nerveux coule par infiltration & qu'il se répand comme une rosée sur tous les points de la substance animale. Les nerfs se répandent tellement par leurs infinies divisions qu'il n'est point de partie sensible dans nos corps qui ne reçoive un nombre de fibrilles nerveuses. Ces immenses divisions des fibres font concevoir que le suc nerveux répandu dans leurs cellules doit être infiniment divisé ; j'ai observé que c'est le liquide le plus épuré de nos corps ; cependant il se corrompt comme tous les autres sucs animaux. S'il est répandu dans les corps avec trop d'abondance, il se condense, il se durcit ; s'il est arrêté dans le tissu cellulaire des nerfs, il devient âcre & irritant : il participe toujours aux mauvaises qualités du sang & de la lymphe. Dès qu'il est arrêté dans les nerfs, que ce soit par des contractions subites accidentelles, dont j'ai déja parlé, ou par toute autre cause, il dilate le tissu cellulaire, il met les fibres nerveuses dans la contrainte, il les irrite, elles se contractent, c'est une de leurs qualités essentielles ; ces con-

tractions s'oppoſent à la liberté de la circulation du ſang, elles la précipitent & la retardent en même-temps ; les muſcles voiſins s'engorgent, l'équilibre ſe détruit, les ſecouſſes qu'ils reçoivent des liquides embarraſſés dans leurs vaiſſeaux les mettent en contraction & leur cauſent des mouvemens convulſifs, qui ſe ſuccedent juſqu'à ce que tout ſoit rétabli dans l'ordre de la nature.

Le fluide qui imbibe les nerfs eſt une ſource de forces qui ſe renouvellent continuellement, dans l'ordre naturel ; dès que cet ordre eſt renverſé par des contractions irrégulieres des fibres, ce fluide reflue vers ſa ſource, & les forces deſtinées pour favoriſer la nature, portent par-tout le déſordre.

L'âcreté que le ſuc nerveux acquiert dans les viſceres obſtrués des femmes, dans le bas ventre des hypochondriaques, ou en d'autres parties ; le retardement, ou la ſuppreſſion totale de ſa progreſſion, par quelle cauſe que ce ſoit, produiſent une ſource féconde de ſpaſmes, de vapeurs & de

convulsions. Les parties les plus divisées de ces humeurs croupissantes, devenues étrangeres & plus irritantes par leur corruption, rendent les mouvemens convulsifs plus violens; ceux-ci les font refluer par le tissu cellulaire des nerfs, & elles portent par-tout de nouvelles causes de désordre. On a déja vu, dans la premiere Section, que ces mouvemens convulsifs sont souvent si précipités, qu'ils se succedent ou se multiplient très promptement, de viscere en viscere, de membre en membre, qu'ils renversent dans un instant toutes les fonctions, &c.

Les métastases, les transports de la cause des mouvemens convulsifs, ou de leurs effets, d'une partie à d'autres, deviennent sensibles par les accidens qu'ils causent dans ces parties. On a souvent arrêté des mouvemens convulsifs qui partoient des membres, par de fortes ligatures au-dessus de l'endroit où ils commençoient On voit dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1705, qu'un homme sujet à des convulsions les arrêtoit dès qu'il les sentoit venir, en frottant

le front avec ſa main, & en renverſant la tête, qu'il appliquoit fortement contre une muraille. *Tulpius* avoit un malade ſujet aux convulſions; avant qu'elles vinſſent, il ſentoit une vapeur qui montoit du gros orteil à la tête; il ne put être guéri qu'en brûlant le nerf de cette partie. J'ai vu des femmes qui arrêtoient les progrès de leurs vapeurs convulſives en s'appliquant fortement, aſſiſes ſur des fauteuils, & en tendant avec force leurs corps & leurs membres.

Il eſt des métaſtaſes du ſuc nerveux, dans leſquelles il s'extravaſe dans les glandes, dans les membranes, dans les viſceres, dans les articulations; ſouvent il s'y durcit, mais quelquefois il ſe diſſipe. Il fait ce premier effet dans la goutte, dans les rhumatiſmes, dans les écrouelles, &c. Voici des exemples du ſecond. Une Demoiſelle tomboit en convulſion de deux en deux jours; le paroxiſme ne finiſſoit que par une douleur très-vive au-deſſous de l'œil droit: la matiere, ou le ſuc nerveux qui cauſoit cette douleur, ſe diſſipoit enfin dans la bouche,

& y causoit une odeur insupportable. Une Dame souffroit depuis plusieurs jours d'une douleur aux dents très-violente ; on la saigna, à peine eut-on tiré cinq onces de sang, qu'il lui survint des mouvemens convulsifs dans toutes les parties de son corps, ils durerent un demi-quart d'heure, ils guérirent cette cruelle douleur, ce ne put être qu'en en dissipant la cause.

J'ai donné une idée suffisante des mouvemens convulsifs des personnes vaporeuses, de leurs différentes causes & des métastases qu'ils occasionnent, pour pouvoir en établir la cure ; cela suffit pour remplir mon objet, je passe à la seconde Partie.

Fin de la premiere Partie.





SECONDE PARTIE.

CURE DES AFFECTIONS VAPOREUSES du Sexe.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

Connoiſſances néceſſaires pour la Cure des Affections vaporeuſes.

LEs affections vaporeuſes du ſexe exigent une cure auſſi variée que leurs cauſes ſont différentes les unes des autres ; une ſeule de ces cauſes ſuffit pour produire des ſymptômes cruels : ſi l'on ne la diſtingue pas parmi toutes celles qui pourroient en produire de ſemblables, on haſarde les remedes, on prolonge la maladie & on la rend ſouvent incurable & mortelle. C'eſt ſur-tout dans les vapeurs que les ſoins officieux des voiſins & des amies ſont à craindre ; ils ſont toujours déplacés : mille remedes naiſſent ſous leurs pas, mille obſervations

hasardées autorisent à les donner comme spécifiques sans qu'on en connoisse la vertu, & la bonne volonté justifie des maux infinis dont on se rend coupable. Les Charlatans viennent ensuite, ils trouvent dans la facilité des malades, des ressources pour faire passer pour souverains des remedes trop souvent pernicieux. On a le malheur de se prévenir en faveur de gens dont tout le mérite naît de la cupidité, & n'est soutenu que par l'avarice, l'imposture & l'ignorance. On appelle enfin le Médecin lorsqu'on a tout gâté par des remedes donnés mal-à-propos ; ne devroit-on pas se précautionner contre de tels abus ? l'humanité en souffre, & sa plus belle partie en est la victime.

Avant d'entreprendre la cure d'une maladie vaporeuse on doit s'assurer du tempérament de la malade, de son éducation, de sa façon de vivre & de celle qu'on lui faisoit observer dans son enfance, du tempérament de ses parens, de sa nourrice, de leurs incommodités, de leurs habitudes & de leurs maladies : on connoîtra par ces

recherches ſi les vapeurs ſont héréditaires ou acquiſes.

On examinera ſi elles ont leur principe dans les nerfs, dans leur relâchement, leur trop de roideur, leur ſenſibilité ou leur irritabilité, dans l'épaiſſiſſement ou dans l'âcreté de leur ſuc. Si elles proviennent de quelque vice des liquides, de pléthore, ou d'inanition, de pertes trop abondantes, de ſuppreſſion des regles, des hémorrhoïdes, ou de toute autre évacuation naturelle ou habituelle; d'un vice ſcorbutique, d'embarras dans les premieres voies, cauſés par des glaires, des crudités, des vers, &c. On paſſera enfin à l'examen des viſceres & des autres parties du corps; on s'aſſurera s'il y a des obſtructions cauſées par des corps étrangers, par des polipes, par des engorgemens, des tumeurs dans les os, dans les tendons, au voiſinage des grandes arteres, des nerfs, ou dans le tiſſu cellulaire des fibres de ceux-ci. Il eſt eſſentiel de s'aſſurer ſi les obſtructions ſont ſanguines, lymphatiques, bilieuſes, chileuſes, ou ſi elles dépendent du ſuc nerveux. Il

n'eſt pas moins néceſſaire de connoître leurs différens degrés de fluidité, de molleſſe, de dureté, & les parties où elles ſont ſituées, parce que la différente texture & irritabilité des viſceres exige des ménagemens & des remedes différens. C'eſt ſans doute pour cette raiſon que les anciens Médecins diviſoient les remedes en céphaliques, pectoraux, hépatiques, ſpleniques, &c. ils avoient tous des dénominations tirées des viſceres auxquels ils paroiſſoient convenir, ou des effets qu'on en attendoit.

Un Médecin qui prémuni de ces connoiſſances, ne perd pas de vue les cauſes qui produiſent les vapeurs, celles qui les entretiennent, ou qui les irritent, ne peut que donner des remedes à propos, & guérir ces fâcheuſes maladies ſi elles ſont ſuſceptibles de guériſon. On ne doit pas ſe flatter de réuſſir, ſi elles ſont invétérées, dans des corps uſés & cacochîmes; ſi les liquides ont trop dégénéré, ſi les obſtructions ſont parvenues à un tel point de dureté, qu'elles ne puiſſent pas être ramollies & diviſées; ni ſi elles dépen-

dent de tumeurs ou de quelque épine offeuſe dans l'intérieur du crâne qui gêne & irrite les membranes. On ne peut dans des cas ſemblables que prévenir la violence des ſymptômes, les adoucir & rendre la maladie plus ſupportable ; au lieu que, quelle que ſoit la cauſe du mal, on ne ſçauroit guérir ni être ſoulagé quand on prend des remedes au haſard. Les connoiſſances néceſſaires pour la cure de ces maladies ſont ſi étendues, qu'il n'eſt pas poſſible de les expliquer en détail dans un petit Ouvrage ; je ne ferai dans cette Partie que préſenter en général les principales vues curatives dont on ne doit pas s'écarter, & les remedes convenables pour les remplir ; il n'en faut pas davantage pour des Médecins éclairés ; c'eſt à eux ſeuls qu'on doit confier des maladies auſſi délicates & auſſi dangereuſes.





SECTION PREMIERE.

Cure des Vapeurs.

CHAPITRE PREMIER.

Moyens de prévenir les attaques des vapeurs lorsqu'on en ressent des avant-coureurs.

LOrsque les attaques de vapeurs ne surviennent pas tout-à-coup, & qu'elles s'annoncent par quelque signe qui les précede (*a*), on doit examiner la nature de ces signes, s'ils sont dans les visceres, aux extrémités ou à la superficie. J'ai déjà observé qu'ils sont ordinairement des progrès des extrémités des nerfs vers leur origine, & quelquefois de leur origine vers les extrémités (*b*); de quelle façon que ce soit, ils vont toujours en se multipliant. Ils se manifestent dans les vis-

(*a*) V. Part. I. Sect. I. Ch. I.
(*b*) V. Part. I. Sect. III. Ch. I.

ceres, par de petits mouvemens reptiles ou spasmodiques, par des sensations douloureuses, (c) &c. On emploie souvent avec succès des frictions sur le bas ventre, aux cuisses, aux jambes; on irrite les extrémités inférieures en les pinçant, en chatouillant la plante des pieds; on les met dans l'eau froide, supposé qu'il n'y ait pas des suppressions récentes, qu'on ne soit pas dans le temps des regles, ou qu'on n'en approche pas. On comprime le bas ventre avec de fortes ligatures, on fait flairer des drogues de mauvaise odeur, on prend des potions antispasmodiques, calmantes, &c. Comme dans les attaques (d), en calmant le genre nerveux, on conserve sa souplesse & ses oscillations naturelles; on s'oppose par des diversions à ses irrégularités, l'on prévient les violentes concussions des muscles, & souvent de tous les membres; car il n'est pas rare qu'ils entrent en convulsion, qu'ils se tordent & qu'ils prennent différens sens contre nature.

(c) V. Part. I. Sect. I. Ch. I.
(d) V. le Ch. suiv.

Si les ſignes vaporeux commencent par l'extérieur, ou par les extrémités (e), on ſe ſert de fortes ligatures, aux jambes, aux cuiſſes, aux bras; elles ont ſouvent réuſſi, j'en ai vu pluſieurs exemples. Les fourmillemens que reſſentoit un Malade de Bonet commençoient à l'aîne du côté gauche, ils alloient juſqu'au pied, ils revenoient enſuite promptement vers les parties ſupérieures; il arrêtoit ces mouvemens reptiles, & il prévenoit les convulſions, en faiſant une forte ligature à la jambe, du même côté, dès qu'il ſentoit venir l'attaque. Il manqua un jour de prendre cette précaution à propos, il mourut dans le paroxiſme. Un autre homme arrêtoit ſes convulſions, lorſqu'il les ſentoit venir, en frottant le front avec la main, & en renverſant la tête qu'il appliquoit fortement contre une muraille (f). Une fille arrêtoit ſes vapeurs dès qu'elle reſſentoit le moindre ſigne qui les annonçât, en ſe tenant en repos & immobile ſur une chaiſe (g). J'ai remarqué

(e) V. Part. I. Sect. I. Ch. I.
(f) Hiſt. de l'Acad. des Scienc. ann. 1705.
(g) Ibid.

ailleurs que des femmes vaporeuſes prévenoient auſſi leurs attaques en s'appliquant fortement aſſiſes dans des fauteuils, & en tendant avec force leurs corps & leurs membres.

Tout cette méchanique concourt à borner les directions irrégulieres des nerfs & des muſcles; plus on eſt prompt à les arrêter, moins on trouve d'obſtacles pour les vaincre. L'expérience nous apprend que lorſqu'un nerf eſt irrité, tous les autres participent à cette irritation juſques dans les parties les plus éloignées; à meſure que cette irritation fait des progrès & ſe communique de partie en partie, les forces qui prennent ſur celles de la nature, augmentent & ſe multiplient. Puiſque la nature rétablit & conſerve ſes directions quand on la ſeconde, il ne faut jamais en négliger les moyens, & l'on doit être attentif à les employer à propos.

Lorſque les vapeurs viennent de retardemens ou de ſuppreſſions des ſecours périodiques, des hémoroïdes, il y a preſque toujours des ſignes de plethore. Ce ſont des indications preſ-

ſantes pour la ſaignée, on évite les convulſions ſi on la fait à propos: cependant ce ſont des cas où il faut obſerver des précautions. On le verra au chapitre ſuivant.

CHAPITRE II.

Cure des ſymptômes généraux des Affections vaporeuſes.

LEs moindres ſymptômes des vapeurs intéreſſent tout le corps; car il n'eſt pas de douleur, d'inflammation, de ſpaſme, de mouvement convulſif, de fievre, que tout le ſyſtême des nerfs n'en ſouffre. Cependant je ne regarde ici comme généraux que les ſymptômes qui affectent ſenſiblement tout le corps ou pluſieurs parties (*a*).

Dès que les femmes ſont agitées par des mouvemens convulſifs violens, ou par des convulſions, on les place dans leur lit, on les tient aſſiſes, s'il eſt poſſible, ou on les laiſſe coucher: la tête doit être plus élevée que la

(*a*) V. Part. I. Sect. I. Ch. II.

poitrine,

poitrine, & celle-ci doit l'être plus que le ventre. Lorsqu'elles s'agitent, on les empêche de tomber en les tenant mollement par leurs extrémités; en les serrant trop on formeroit de nouveaux points d'appui aux mouvemens irréguliers, ils se multiplieroient, & les accidens deviendroient plus considérables. On tente en même-temps toutes sortes de moyens pour changer les fausses directions que le genre nerveux a prises; on fait des frictions sur l'abdomen, sur les cuisses & les jambes, en dirigeant toujours les forces vers les parties inférieures & vers leurs extrémités. On chatouille la plante des pieds, on pince les cuisses, les jambes; on les irrite avec des orties; on applique des ventouses seches ou scarifiées, selon le danger, à la partie interne des cuisses, ou aux aînes, sur-tout si l'on est en syncope. On fait des compressions fortes sur l'épigastre, on proportionne ces compressions à la roideur & à la tension des muscles; on doit former des oppositions aux forces irrégulieres qui les agitent, en laissant toujours assez de liberté aux

naturelles, pour qu'elles puissent se développer & se rétablir; autrement les Malades tomberoient en syncope, & si elles y étoient déjà, elles se rétabliroient plus difficilement. J'ai souvent fait cesser des mouvemens convulsifs & des syncopes, en mettant les pieds & les jambes dans l'eau; on se sert avec succès d'eau froide lorsqu'il n'y a rien à craindre du côté des secours périodiques. L'eau chaude réussit aussi, mais moins souvent; elle est la seule qu'on puisse employer lorsqu'on est proche des regles & lorsqu'elles sont supprimées. Dans les Indes orientales les mouvemens convulsifs & les convulsions sont endémiques, violens & dangereux; on les guérit en mettant les Malades dans l'eau froide, ou en leur en jettant sur la tête sans qu'elles en soient prévenues. Si cela ne leur réussit pas, on les fustige avec des verges, & par ce moyen, l'on s'assure de leur guérison. On ne doit pas être effrayé de cette façon de guérir, elle paroît cruelle, mais elle ne l'est pas, on n'a pas de sentiment, dès qu'il revient on cesse le remede,

Il vaut mieux dans des cas extrêmes faire de légeres bleſſures à la peau, que de riſquer de perdre la vie, ce qui arrive très-ſouvent chez ces Peuples. Dans les ſyncopes & les convulſions qu'on ne peut pas ſurmonter, on applique à la plante des pieds des épipaſtiques compoſés avec l'armoiſe, la matricaire, la rue, la ſauge, la fiente de pigeon, le ſavon noir, le ſuccin, l'encens, le maſtic, la moutarde, le ſuc de rue, l'oxicrat ou le vinaigre; on allie pluſieurs de ces drogues enſemble, pour en former un cataplaſme. On fait flairer des plantes de mauvaiſe odeur, comme la rue, la matricaire, la tanéſie & d'autres ſemblables, on les arroſe ſur la main, l'odeur en eſt plus forte; on fait recevoir par le nez la fumée de ſoufre, d'aſſa fœtida, de linge, de papier brûlé, de cire d'Eſpagne, de vieux cuir, de plumes de perdrix, de tabac, &c. On ſe ſert auſſi de boules faites avec l'aſſa fœtida, le caſtoreum, le ſagapenum. J'ai obſervé que ces fumées & ces odeurs augmentent quelquefois les mouvemens convulſifs, & cauſent des convulſions; cela arrive

sur-tout aux personnes d'un tempérament sec, délicat, & qui ont les fibres très-susceptibles d'irritation; c'est une raison pour commencer toujours les fumigations par les drogues les moins irritantes. On passe par degrés à de plus fortes, & on les ménage selon leur effet.

On est dans l'usage de faire flairer des esprits volatils, comme ceux de sel armoniac, de suie, de corne de cerf, &c. Je ne me sers de ces remedes que dans des cas extrêmes; ils causent dans le genre nerveux des vibrations trop fortes. Je les ai vu produire, au lieu de les guérir, des spasmes, des convulsions, & des syncopes dangereuses. On reviendra de ce préjugé, si l'on observe que ces esprits ne font jamais cesser une convulsion, qu'il n'en revienne bientôt d'autres plus considérables; d'ailleurs, on est plus long-temps à se remettre que quand on a rétabli l'ordre dans le systême des nerfs par des moyens moins violens. Je préfere, dans des cas pressans, à l'usage de ces esprits, d'introduire dans les narrines la poudre de poivre blanc,

de graine de moutarde, de piretre, de castoreum, de tabac. Le tabac passe en Egypte pour un bon remede contre les vapeurs : les femmes de ce pays y ont tant de confiance qu'elles portent toujours sur elles des feuilles de cette plante, elles se guérissent en les appliquant sur le ventre.

On se sert de remedes plus forts lorsque les attaques sont générales, qu'on a les dents serrées, & lorsque l'on suffoque ; mais si les symptômes ne sont pas à ce point, on en emploie des plus doux. On s'en tient aux frictions, aux bains des pieds & des jambes; on donne des lavemens émolliens, on y mêle ensuite quelque plante anti-spasmodique & laxative, la mercuriale, la guimauve, la rue, l'armoise, le pouliot, les grains de chervi, de cumin, les bayes de laurier. On peut aussi se servir, si les indications l'exigent, du vin émétique trouble ; mais on ne doit jamais perdre de vue que les irritans peuvent toujours faire de mauvais effets sur le genre nerveux.

Les potions anti-spasmodiques sont

excellentes pour abattre les ſymptômes des vapeurs les plus obſtinées ; on les compoſe avec les eaux de rue, d'armoiſe, de matricaire, de menthe, de bryone, de roſes, de fleurs de tilleul, d'orange, de nymphœa, de primevere, de ſtœcas ; ou les infuſions de ces plantes, de caillelait, de camomille, d'ortie grieche, de marrhube blanc, de racine de valeriane ſauvage, d'angélique, d'impératoire. Si de mauvaiſes digeſtions contribuent à cauſer les vapeurs, on mêle aux infuſions anti-ſpaſmodiques, des plantes ameres, la chicorée ſauvage, la centaurée, la germandrée, l'écorce d'orange, &c. On prend pour faire des potions deux ou trois eſpeces de ces eaux ou infuſions, on y mêle quelqu'un des ſyrops ſuivans, ſelon qu'ils ſont indiqués ; ils doivent toujours concourir à calmer le ſyſtême des nerfs. On emploie par préférence ceux de nymphœa, de ſtœcas, de coraux, de diacode ; ces deux derniers ſont narcotiques, celui de coraux convient mieux dans les vapeurs que celui de diacode ; cependant l'un & l'autre ne conviennent pas,

lorſque les malades ſont aſſoupies, indolentes, & d'un tempérament relâché ou mélancholique. On leur ſubſtitue dans des cas pareils les gouttes anodines d'Hoffman; elles ſont en même-temps les effets de calmant, de tonique & de diurétique; au lieu que les narcotiques qui tiennent leur vertu de l'opium engourdiſſent le genre nerveux. On peut cependant s'en ſervir dans les tempéramens vifs & ſecs, on en donne même juſqu'à ce que les ſymptômes convulſifs ſont calmés; on doit obſerver qu'une doſe ait fini ſon effet avant d'en donner un autre. Il eſt très-ordinaire que l'on ſe trouve engourdi après des narcotiques continués pendant quelque temps; mais quand on les a donnés à propos, la nature rétablit bien-tôt les forces, & l'on n'a rien à craindre de leur effet. On préfere dans ces occaſions le ſyrop de carabé, ou les gouttes anodines de Sydenham, leur effet eſt plus aſſuré que celui du diacode. On donne pour véhicule à toutes ces préparations anodines des eaux ou des infuſions de plantes anti-ſpaſmodiques; car celles-ci

ſont le calmant le plus convenable au genre nerveux. Les différens remedes de cette nature feront toujours, dans les maladies vaporeuſes, des effets bien ſupérieurs à ceux des narcotiques, ſi on les choiſit à propos avec connoiſſance des différens degrés de leur vertu, & des tempéramens pour leſquels on en fait choix; mais ſi ceux qui s'en ſervent n'ont que des connoiſſances bornées de ces remedes & des tempéramens des Malades, au lieu de calmer les ſymptômes, ils riſquent de les augmenter & de rendre les vapeurs incurables.

On rend les potions plus efficaces en y mêlant, ſelon les indications, le caſtoreum en ſubſtance ou en teinture, la thériaque, le ſafran, les beſoards, la poudre de vers de terre bien préparée, celle de racine de pivoine, de gui de chêne, de valeriane ſauvage, la ſolution d'aſſa fœtida, ou de galbanum, le carabé ou ſon huile fœtide. Cette huile eſt un bon remede pour appaiſer les irrégularités du genre nerveux; cependant elle échauffe un peu, il faut s'en ſervir avec précaution. On a ſou-

vent vu un verre d'eau froide terminer les attaques. L'eau où l'on a jetté du camphre enflammé a fait des effets merveilleux. Des Auteurs célebres recommandent le musc mêlé avec le sang dragon dans l'eau de fleur d'orange; on donne ce remede pour spécifique. Riviere propose le soufre avec un peu de noix muscade.

Si les premieres voies sont embarrassées, qu'il y ait des glaires, des crudités, où des matieres vermineuses qui causent les vapeurs ou qui les favorisent, il est nécessaire de faire vomir avec beaucoup de ménagement; car si le vomitif causoit trop d'irritation, il fourniroit une nouvelle cause de spasmes & de mouvemens convulsifs. On peut cependant se servir du tartre stibié; mais il faut qu'il soit noyé dans un véhicule convenable. Si l'on soupçonne des vers, on alliera ensuite à de legers laxatifs quelque vermifuge, comme la poudre, l'infusion de racines de gentiane, de fougere, de meurier, &c.

Dans les attaques des vapeurs convulsives il est des cas où la saignée est

néceſſaire, & d'autres où elle eſt dangereuſe; elle ne convient pas lorſque le pouls eſt petit, fréquent & déprimé, elle abattroit trop les forces, il s'enſuivroit des ſyncopes pleines de danger. Elle ne peut être qu'utile toutes les fois que le pouls eſt fort, plein, élevé, & qu'il y a des marques de pléthore; c'eſt dans un cas pareil qu'un Auteur célebre délivra par le moyen de la ſaignée une femme qui ſouffroit depuis deux jours de convulſions qui ſe ſuccédoient d'un inſtant à l'autre. J'ai ſouvent fait ſaigner du bras & du pié des filles & des femmes pendant des attaques de vapeurs, toujours avec un égal ſuccès, parce que j'étois guidé par des ſignes de pléthore. Ces indications ont ſouvent lieu dans les perſonnes robuſtes, au commencement des ſuppreſſions, des retardemens des ſecours périodiques ou des hémorrhoïdes.

Lorſque les vapeurs convulſives ſont ſuſpendues, on doit toujours en attendre des retours, ſi la tranſpiration inſenſible n'eſt pas rétablie; c'eſt principalement le temps de donner

tous ſes ſoins pour la procurer. On ſe ſert à cet effet d'infuſions théiformes de plantes diaphorétiques & anti-ſpaſmodiques, ou des eaux diſtillées de ces plantes, dont on fait des potions; ce ſont, par exemple, les eaux de méliſſe, de pouliot, de canelle orgée, de chardon bénit, de menthe, de ceriſes noires, de fleurs d'orange, de ſureau, &c. On y étend la confection d'hyacinthe, la thériaque, le bezoard jovial, l'antimoine diaphorétique, quelque ſirop calmant en petite quantité avec quelque grain de camphre ou de muſc; on varie les compoſitions de ces remedes, pour s'en tenir à ceux qui ſont le plus d'effet.

Les ſymptômes des vapeurs ceſſent ordinairement dès que les regles ou les hémorrhoïdes coulent, & dès qu'il ſurvient quelque autre évacuation conſidérable, pourvû qu'elle ne ſoit pas trop abondante; ce ſeroit une nouvelle cauſe de mouvemens convulſifs. Ils ceſſent encore s'il ſurvient des tumeurs, des ulceres, des fiévres, & ſi l'on fait des chûtes. Un homme très-ſujet à des mouvemens convulſifs

en guérit, selon une observation de Boerhaave par une grande blessure qu'on lui fit à la tête. On a souvent guéri des vapeurs en frappant l'imagination des vaporeuses de choses contraires à ce qui causoit leur maladie. Quand on voit des cures faites par de tels moyens, les accidens dépendent uniquement de la disposition du genre nerveux sans qu'ils aient d'autre cause immédiate particuliere (*k*).

Lorsqu'on a à traiter des femmes enceintes vaporeuses, on doit ménager les remedes avec toute la prudence que leur état exige; il est sur-tout essentiel qu'ils ne soient ni trop forts ni trop fœtides; elles feroient infailliblement des fausses couches.

(*k*) V. la Sect. III. Ch. I.



CHAPITRE III.

Cure de quelques ſymptômes particuliers des vapeurs.

LEs vues curatives des ſymptômes particuliers des vapeurs ſont les mêmes que celles des ſymptômes généraux ; cependant les coliques vaporeuſes, les vomiſſemens, les douleurs, les cours de ventre & le clou vaporeux ſont des ſymptômes pleins de danger qui exigent les ſecours les plus prompts & les plus variés. Dès qu'on eſt décidé que la colique eſt vaporeuſe (*a*), on fait prendre quelques verres de petit lait; il fait l'effet d'un vomitif, tout autre ſeroit dangereux. On paſſe enſuite aux gouttes anodines de Sydenham ou à l'opium; on en réitere les doſes, en obſervant des intervalles convenables, juſqu'à ce que la colique ait cedé. J'ai vu dans de tels cas le diacode augmenter les douleurs & le vomiſſement; on remplira

(*a*) V. Part. I. Sect. I. Ch. III.

l'intervalle des calmans, par quelque potion anti-spasmodique (*b*). Sydenham a observé que la saignée & la purgation n'ont pas lieu dans ces coliques ; cependant il fait saigner & purger les femmes pléthoriques avant d'en venir aux calmans, s'il y a dans les premieres voies des embarras excrémenteux ; il est nécessaire de purger avec les remedes les plus doux, dès que la colique a diminué, & dès que la crispation & l'irritation des fibres des intestins le permettent ; je ne purge jamais plutôt, même les femmes pléthoriques, crainte d'augmenter les irritations ou de causer quelque inflammation dans le bas ventre. Les lavemens gras, les émolliens sont d'un grand secours pour calmer les douleurs & pour préparer les voies aux purgatifs ; ceux-ci doivent être choisis parmi les plus doux, j'en excepte la casse, parce qu'elle augmente toujours les symptômes des vapeurs, & sur-tout les coliques de cette espece. Il arrive encore souvent qu'on ne peut pas supporter la manne ; dans ce cas on la

(*b*) V. le Ch. précéd.

diſſoud dans une décoction amere, où l'on a recours à d'autres remedes. Les purgatifs détruiſent ordinairement l'effet des narcotiques, c'eſt une raiſon pour revenir à ceux-ci dès qu'on a purgé, quand bien même ils ne ſeroient indiqués que par les obſervations qui ont conſtaté la néceſſité de cette pratique ; ſi on le négligeoit la malade ſeroit expoſée à de nouvelles ſouffrances.

Dans les douleurs, les vomiſſemens & les cours de ventre (c), on emploie d'abord des lavemens gras & onctueux, des purgatifs les plus doux, comme l'huile d'amandes douces avec le ſirop de capillaire, la manne, l'infuſion ou la décoction de polipode de chêne, de tamarins, &c. on y mêle toujours quelque plante anti-ſpaſmodique. Ces remedes font l'effet tantôt de cathartiques, tantôt de vomitifs, ſelon la ſenſibilité & l'irritabilité des fibres du ventricule & des inteſtins ; ils ſont abſolument néceſſaires pour débarraſſer les premieres voies des matieres irritantes, qui en augmentant les ſymp-

(c) V. Part. I. Sect. I. Ch. III.

tômes, s'oppoſeroient à l'effet des calmans; on emploie enſuite ces derniers comme dans la colique vaporeuſe. Si les femmes ſont pléthoriques on doit dès le commencement avoir recours à la ſaignée; mais ſi elles ſont cacochîmes, cette évacuation abattroit trop leurs forces. On donne à celles-ci les narcotiques dans quelques cuillerées d'eaux de canelle, de fleurs d'orange, de menthe, &c. Si la fibre de ces femmes eſt naturellement relâchée, les gouttes anodines d'Hoffman leur conviennent mieux que les préparations d'opium; je ſoutiens l'effet de ces gouttes par un uſage continué de diaſcordium ou de thériaque. A la ſuite de ces remedes, & même pendant leur uſage, on obtiendra toujours de bons effets de quelques cuillerées de vin, réitérées de temps en temps, où l'on aura fait infuſer la gentiane, la menthe, l'angélique, la centaurée, l'écorce jaune d'orange, &c. On choiſit toujours celles de ces plantes qui ſont le plus convenables au tempérament; on rendra ces infuſions plus efficaces en y ajoutant la

ſolution ou la teinture de galbanum, d'aſſa fœtida, de caſtoreum, &c.

Le clou vaporeux s'annonce par des douleurs cruelles (*d*). Il peut venir de toute autre cauſe que de celles des vapeurs; de l'appauvriſſement du ſang, par exemple, de l'âcreté de la lymphe, de mauvaiſes digeſtions, de vers, de pierres dans les reins, de quelque vice des ſolides. Si l'on donne pour lors des réſolutifs ou des hyſtériques, le mal augmente, ou l'on cauſe d'autres maladies plus fâcheuſes; il faut s'aſſurer de la cauſe du mal & donner les remedes en conſéquence. Toutes les drogues actives, les anti-ſpaſmodiques même de cette nature, & les préparations d'opium font ſouvent de mauvais effets dans le clou vaporeux. J'ai ſouvent calmé & aſſoupi ce cruel ſymptôme, avec les gouttes anodines d'Hoffman, avec les bains des pieds & les demi-bains. Si la malade n'eſt pas cacochime, on doit en commencer la cure par la ſaignée du pié; ſi elle eſt d'un tempérament ſanguin, par celle du bras, & enſuite par

(*d*) V. Part. I. Sect. I. Ch. VI.

celle du pié. On donne des lavemens des émulsions avec les quatre semences froides ; on fait prendre du thé, du caffé, on serre la tête avec une grande bande. Si le mal ne cede pas à ces remedes, on applique sur la tête des cataplasmes avec les bayes de genievre, de laurier, & la semence de carvi, des vésicatoires aux jambes, à la nuque ; & quand la douleur a cédé on prend de nouvelles indications pour faire des remedes qui portent directement à la cause du mal.

Le sein se gonfle quelquefois par l'effet de causes vaporeuses ; j'ai vu prendre mal-à-propos ce gonflement pour de véritables tumeurs, mais ce n'étoit qu'un air dilaté dans le tissu cellulaire du sein ; ces gonflemens sont douloureux & d'autant plus incommodes, que les femmes en sont toujours allarmées. On les guérit par des remedes anti-spasmodiques pris intérieurement & par des fomentations, avec la décoction de fleurs de menthe, d'aneth, de camomille, de melitot, faites dans la lessive de cendres de chêne mêlées avec celles de genet.

On ſe ſert encore utilement d'un linge couvert d'écume de ſavon ; on réitere ſouvent ces remedes, & l'on en obtient une guériſon aſſez prompte, ſi l'on n'en emploie pas d'autres mal-à-propos ; qu'on prenne garde ſurtout de ne pas ſe ſervir d'eau-de-vie ni d'autres drogues de cette nature. Bien plus, il faut obſerver que les topiques ſoient ſeulement tiedes quand on les applique ; on riſqueroit, s'ils étoient chauds, d'augmenter le gonflement en cauſant une plus grande dilatation à l'air qui le forme.

CHAPITRE IV.

Cure en général des ſymptômes des vapeurs compliquées avec d'autres maladies.

LEs nerfs ſont toujours affectés dans les maladies des femmes ſujettes aux vapeurs, & dans celles des hommes hypochondriaques ; les ſymptômes de ceux-ci ſont ordinairement des nauſées, des rots aigres, des douleurs qui traverſent l'épigaſtre, des inquié-

tudes, des insomnies, des délires, & quelquefois des spasmes & des mouvemens convulsifs. J'ai observé (*a*) que dans les maladies des femmes, les mouvemens convulsifs, les spasmes & les douleurs des parties membraneuses doivent toujours faire soupçonner les vapeurs. Si celles-ci ont lieu, il faut, pour calmer ces symptômes, allier des anti-spasmodiques avec les remedes destinés pour porter à la cause de la maladie, ou les placer dans les intervalles de ces derniers. C'est par cette méthode que l'on calma les vapeurs de la Demoiselle Variolique, & celles des autres malades dont j'ai rapporté les observations. (*b*) Les vapeurs de la premiere céderent à l'usage d'une potion simple composée avec les eaux de tilleul, de fleurs d'orange & le syrop de stœcas. Si l'on n'avoit pas fait cesser les accidens vaporeux, la matiere variolique & celle des éruptions milliaires n'auroient pas pu porter à la peau, elles auroient causé l'inflammation & la gangrene dans les

(*a*) Part. I. Sect. I. Ch. VII.
(*b*) Ibid.

viſceres. Les mouvemens convulſifs compliqués avec un mal de gorge inflammatoire, & le froid qui dura pendant pluſieurs jours dans une fievre maligne, (c) furent guéris par des remedes anti-ſpaſmodiques, fœtides & diaphorétiques ; les maladies avec leſquelles ces ſymptômes étoient compliqués ne diminuerent pas juſqu'à ce qu'ils eurent ceſſé. Dans l'*hœpatitis*, (d) je ne donnai jamais des remedes contre l'inflammation, ſans les allier avec des anti-ſpaſmodiques ; j'avois même ſoin d'en mettre dans les tiſanes. Sans cette précaution, j'aurois eu peine de guérir cette maladie, puiſque la même cauſe vaporeuſe revint encore ſur la ſcene après que les accidens du foye eurent paſſé. Elle tendit conſidérablement l'abdomen ; mais quelques demi-bains le rétablirent dans l'état naturel : je l'ai déja obſervé.

Les femmes viennent ordinairement aſthmatiques par des principes vaporeux. Baglivi a remarqué qu'il eſt

(c) Ibid.
(d) Ibid.

rare qu'on les guérisse si l'on ne se sert pas de remedes contre les vapeurs mêlés avec les pectoraux. Les affections scorbutiques sont presque toujours compliquées avec des symptômes de vapeurs ; mais les spasmes, les mouvemens convulsifs, & les autres symptômes de cette nature qu'on remarque dans ces Malades ne sont pas toujours vaporeux ; ils dépendent souvent de l'âcreté & du caractere que les liquides contractent dans cette maladie. Une Dame avoit des insomnies fréquentes, des inquiétudes, des spasmes de temps en temps, & des oppressions ; on avoit épuisé les remedes ordinaires des vapeurs. Je la vis enfin, je trouvai sa bouche de mauvaise couleur, & comme éréspellateuse en certains endroits ; je la guéris avec des remedes contre le scorbut. J'ai observé en d'autres femmes scorbutiques que les remedes contre cette maladie ne les soulageoient pas, lorsqu'elles avoient des symptômes de vapeurs ; mais qu'ils faisoient de bons effets dès qu'on avoit calmé celles-ci. Il n'est pas surprenant, les irrégula-

rités du genre nerveux s'opposent à l'effet des remedes, sur-tout quand elles viennent de toute autre cause que celle de la maladie principale, & elles dérangent de plus en plus les principes du sang.

Les femmes accouchées ont souvent des vapeurs, elles sont toujours compliquées & pleines de danger ; si elles ont fait des accouchemens laborieux, toutes les membranes du corps souffrent des irritations causées à celles de l'uterus. Si les vuidanges diminuent ou se suppriment, ce qui arrive surtout si l'on s'expose trop tôt à l'air, il en survient un nombre d'accidens ; des fiévres, des phrénésies, des spasmes, des convulsions qui menent souvent à la mort ; si ces malades ne meurent pas, leurs vapeurs deviennent chroniques. Si après l'accouchement il survient des vapeurs par toute autre cause que la suppression des vuidanges, ces vapeurs les suppriment. S'il regne des maladies épidémiques, celles des femmes accouchées en prennent le caractere, sur-tout lorsqu'elles viennent de quelque suppression.

Il est donc essentiel de donner tous ses soins pour rétablir les vuidanges dès qu'elles sont supprimées ; il survient d'abord des éréthismes dans le bas ventre, il faut les prévenir ou les calmer. Sydenham applique à cet effet sur l'abdomen une emplâtre contre les vapeurs ; il mêle ensuite des cordiaux & des apéritifs les plus doux avec des anti-spasmodiques. Ce sont les conserves d'absinte, de rhue ; le castoreum, le safran, la gomme ammoniac, l'assa fœtida, le syrop des cinq racines apéritives, &c. Il en fait une opiate pour prendre de trois en trois heures ; il y joint des sels volatils : je les ai omis à dessein, je n'en ai jamais vu de bons effets ; au contraire, ils en font souvent de très-mauvais dans toutes sortes de vapeurs. Il fait boire par-dessus d'un julep composé avec les eaux de rhue, de brione, & le sucre candi. Si cela ne réussit pas, il donne une fois le laudanum seul, & ensuite il le mêle avec les anti-spasmodiques. Si l'on donne trop long-temps des anodins, on augmente les causes de la suppression des vuidanges. Selon cet Auteur, les remedes

medes irritans font le même effet. Il convient de tenir toujours un juſte milieu entre ces différens remedes, & d'en ſuſpendre l'uſage de temps en temps, pour éprouver ce que peut la nature ; elle fait ſouvent dans ces occaſions plus que les remedes. Cependant ſi le mal augmente ſenſiblement en ne faiſant rien, il ne faut jamais abandonner les ſecours de l'art, la nature a beſoin qu'on lui fourniſſe des reſſources lorſqu'elle n'en trouve pas dans ſes propres forces. Hippocrate dit que ſi la fievre ſurvient à la ſuite des convulſions des femmes accouchées, c'eſt une bonne marque ; d'autres Auteurs l'ont auſſi avancé. Pour moi, j'ai ſouvent obſervé que la fievre qui ſurvient à la ſuite des convulſions des accouchées, cauſe l'inflammation dans le bas ventre, ſur-tout ſi les évacuations ont été ſupprimées, & qu'elles ne ſoient pas rétablies. Un petit cours de ventre eſt plus ſalutaire, il guérit ſouvent les convulſions & la maladie, en ſuppléant à l'évacuation des vuidanges. On ne ſçauroit jamais guérir une maladie vaporeuſe compli-

quée, sans avoir une connoissance parfaite de sa cause, des vices d'où elle dépend, & des parties ou des viscères qui sont affectés; il faut encore savoir distinguer la cause vaporeuse de celle de la maladie compliquée; car si les vapeurs dépendent de celle-ci, on pourroit l'irriter, en donnant des remedes pour l'autre. Dans les fievres violentes, dans les ardentes, & celles qui ont un principe d'acrimonie, les liquides circulent dans le desordre, ils souffrent des retardemens, tantôt dans une partie, tantôt dans une autre; les capillaires artériels s'engorgent, la quantité du sang n'étant pas égale dans les muscles antagonistes, il en résulte des spasmes & des mouvemens convulsifs; l'irritation fait encore le même effet dans les fievres qui en dépendent. Les anti-spasmodiques ne feroient dans ces maladies qu'augmenter les symptômes, il faut s'en tenir à des secours indiqués par leurs différentes causes. Dans les fiévres éruptives, dès que l'éruption se fait, les mouvemens convulsifs cessent; on voit par-là que les anti-spasmodiques se-

roient déplacées dans ces maladies, il ne s'agit que de remedes capables de favoriſer l'éruption. Il eſt peu d'enfans qui aient des fievres ſans des mouvemens convulſifs, avant l'âge de dix ou douze ans; cela vient de ce que leurs vaiſſeaux ne ſont pas aſſez développés; le mouvement du ſang étant plus conſidérable pendant la fievre, ſa diſtribution ne peut qu'être irréguliere par rapport aux réſiſtances infinies qu'elle rencontre; la ſaignée en eſt le remede, & l'on continue le traitement par les délayans, les tempérans, les calmans, &c.

S'il ſurvient des convulſions à la ſuite de douleurs de tête violentes, la cauſe en eſt dans l'intérieur de la tête. Si l'on en meurt & qu'on ouvre le cadavre, on trouve le cerveau corrompu dans quelqu'une de ſes parties, & ſur-tout vers la moëlle allongée, on voit par-là que le mal de tête étoit inflammatoire, & qu'il falloit avoir recours à des ſaignées, à des délayans, à des anti-ſeptiques, &c. S'il s'ouvre un abſcès au foye, la matiere irrite les nerfs & les membranes, il ſur-

vient des convulſions qui ne ceſſent que lorſque la matiere eſt évacuée; les anti-ſpaſmodiques n'y feroient rien, c'eſt aux purgatifs qu'il faut avoir recours, & à tous les moyens en état de favoriſer l'évacuation du pus.

Dans les indigeſtions, lorſqu'on a trop mangé ou trop bu, le ventricule eſt ſouvent dilaté au-delà de ſon ton naturel; pour lors le pilore ſe bouche ſi exactement qu'il ne laiſſe pas paſſer une goutte de liquide dans les inteſtins; il s'enſuit des vertiges & ſouvent des mouvemens convulſifs dangereux, ſi l'on n'en détruit pas promptement la cauſe par des vomitifs, ou par des laxatifs, ſi l'engorgement eſt dans les inteſtins.

Rien n'eſt plus propre à donner des convulſions aux enfans que le lait aigri dans leur eſtomac; il peut arriver auſſi qu'un lait caſeux leur bouche le pilore, il l'irrite, les irritations ſe communiquent aux nerfs voiſins, enſuite à tout le corps, c'eſt une ſource de convulſions, que les anti-ſpaſmodiques rendroient infailliblement plus violentes.

Ces accidens arrivent encore toutes les fois que les membranes de l'estomac sont irritées par des purgatifs violens, par des poisons, ou par toute autre chose ; on ne les guérit pas, on ne sçauroit même en calmer les symptômes sans en enlever la cause. Je rapporterai une observation sur les effets d'un poison végétal.

Deux enfans de neuf à dix ans se promenoient dans un jardin vers la fin du mois d'Octobre de l'année 1754, ils trouverent des racines arrachées qu'ils prirent pour des raves (c'étoient des racines d'une espece de jusquiame) ils en mangerent chacun un morceau. Peu d'instans après ils devinrent mornes & comme stupides, ils perdirent la vue & la connoissance ; il survint des mouvemens convulsifs, qui se multipliant de membre en membre, se réunissoient enfin pour former des convulsions générales, toujours précédées par des sifflemens & par des hurlemens affreux. Ils en étoient tout égarés. Dès que les convulsions leur donnoient quelque relâche, il survenoit des vomissemens qui procuroient des éva-

cuations glaireuſes, tout l'abdomen étoit extrêmement tendu, & le pouls étoit plus ou moins dur, fréquent & convulſif, ſelon les ſecouſſes & les agitations plus ou moins grandes du genre nerveux. Je fus appellé 24 heures après que ces accidens eurent commencé ; on avoit déja donné deux fois l'émétique ; je fis prendre une potion avec la décoction de quelques plantes acidules ; je n'eus pas beſoin d'en venir au vinaigre que M. Geoffroy donne avec raiſon comme ſpécifique contre les poiſons végétaux. Je fis donner enſuite des lavemens avec l'huile de lin pour calmer les irritations, j'en fis prendre par la bouche; les petits malades ſe remettoient à vue, tous leurs ſens ſe développoient inſenſiblement. Je m'appliquai enſuite à rappeller la tranſpiration, pour diſſiper un engourdiſſement preſque général qui ſubſiſtoit encore ; je me ſervis à cet effet de l'eau de bourache, de chardon bénit avec l'antimoine diaphorétique en petite doſe & la thériaque. Ces enfans ſe rétablirent par ce moyen ; ils ont joui depuis d'une ſanté conſtante ;

ils ne conſervent pas une ſeule idée de leurs accidens, ils croient encore, quand on leur en parle, qu'on leur raconte des fables pour les amuſer. Tous les remedes contre les vapeurs n'avoient rien fait à ces convulſions; ſi elles étoient ſurvenues à des femmes, on les auroit priſes pour vaporeuſes. On regardoit auſſi ces enfans comme poſſédés, j'eus peine de faire revenir leurs parens de cette idée.





SECTION SECONDE.

MOYENS DE SE PRÉSERVER DES EFFETS des causes éloignées des Affections vaporeuses.

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.

J'AI donné le détail des causes éloignées des vapeurs, & j'ai expliqué les effets qu'elles font sur le corps humain (*a*). Il est naturel de s'abstenir, quand on les connoît, des choses nuisibles & d'en éviter les excès; il est même aisé, à moins qu'on ne soit totalement assujetti aux sens & qu'on ne préfere leurs impressions flatteuses aux moyens de conserver la santé. Il suffit donc d'avoir indiqué les effets de l'abus que l'on fait des causes éloignées de ces maladies; je ne retomberai pas ici dans des répétitions inutiles. Je donnerai cependant plus d'étendue à quel-

(*a*) Part. I. Sect. II.

ques-unes de ces cauſes pour les éclaircir, ſans obſerver l'ordre que je tiens dans les autres Sections, pour paſſer à la derniere que je regarde comme la plus utile.

CHAPITRE II.

Moyens de former de bons tempéramens, de ſe préſerver de vapeurs & de prévenir les effets des maladies héréditaires.

LEs vapeurs dépendent de la débilité du tempérament (*a*), & le tempérament dépend de la force & de la délicateſſe des fibres qui compoſent les parties. L'élaſticité & l'irritabilité ſont naturelles aux fibres ; une ſeule ſéparée des autres ſe meut ſenſiblement, je l'ai obſervé dans un autre Ouvrage. Bien plus, les fibres conſervent encore leur mouvement dans les cadavres, pendant quelque temps après la mort ; ſi on les pince elles ſe contractent, & l'on fait contracter les muſcles en les irritant

(*a*) Part. I. Sect. II. Ch. II.

ſans la participation des liquides. Des fibres fortes & élaſtiques ont plus de cohérence entre elles & réuniſſent plus de principes de mouvement que des fibres molles & délicates ; les parties qu'elles compoſent doivent être plus robuſtes que celles qui dépendent des autres. La foibleſſe des fibres eſt ſuivie néceſſairement de plus de délicateſſe & d'irritabilité ; elles ont plus de délicateſſe, parce qu'elles ſont plus aiſément ébranlées ; elles ſont plus ſuſceptibles d'irritation, parce qu'elles ont moins de force ou de denſité pour y réſiſter & pour s'en garantir.

On a déja vu que les femmes de la Campagne ſont plus robuſtes que celles des Villes (*b*). C'eſt parce qu'on les éleve ſans délicateſſe dans l'exercice & dans le travail. Je n'ai pas encore connu dans les Provinces de payſan pauvre, de chaſſeur de profeſſion, ni d'homme aſſujetti à des exercices pénibles, attaqués de vapeurs ; & l'on voit tous les jours dans les Villes ces triſtes effets des abus que l'on

(*b*) Part. I. Sect. II. Ch. II.

comme dans le régime. Les gens de Lettres sont sujets à ces maladies, ils sont toujours sédentaires & appliqués; leurs digestions deviennent tardives, elles se dépravent insensiblement; des sucs mal digerés s'accumulent dans les visceres du bas ventre, ils y forment des congestions, ils les obstruent; les fonctions des visceres en sont troublées, il s'ensuit un dérangement dans les liquides, une cacochymie hypochondriaque qui les assujettit à des langueurs vaporeuses & spasmodiques : ils finissent enfin dans la tristesse, une vie dont ils ont confondu les plus beaux jours avec les dégoûts inséparables de travaux aussi ingrats pour eux qu'utiles pour le Public.

Les premiers linéamens qui commencent l'existence de nos corps, sont confondus dans une matiere informe; la main du Créateur les développe & les soutient, & la nature les fait croître; il s'en forme enfin un embrion, un corps, qui conserve la qualité des substances qui l'ont formé. S'il est nourri dans le sein d'une mere dont le tempérament

ſoit foible, délicat, les fibres lâches, le ſang d'une conſiſtance molle, il participera à tous ces caracteres, ils ſeront les principes de ſon tempérament. Si le ſang de la mere eſt empreint de quelque vice, il paſſera à l'enfant; c'eſt une greffe nourrie des ſucs qui circulent dans le tronc ſur lequel elle eſt entée. On a vu des enfans peu de temps après leur naiſſance avec des ſymptômes de maladies communiquées par les parens; combien de fois n'en a t-on pas vu naître pour mourir un inſtant après, ou pour languir quelque temps avant la mort. J'ai donné l'obſervation d'un Chirurgien phthiſique (*c*). Six mois avant ſa mort, ſa femme devint enceinte, elle accoucha d'un enfant qui quatre mois après qu'il fut né commença d'avoir des ſymptômes de phthiſie pulmonaire; ils firent des progrès rapides & dans deux mois il mourut dans le maraſme. On ne doit pas ſoupçonner la mere, elle étoit jeune, fraiche & d'un tempérament robuſte; elle avoit eu

(*c*) V. Part. I. Sect. II. Ch. III de mon Livre d'Obſervations de Médecine, p. 132.

d'autres enfans qui paroiſſoient encore bien conſtitués, on ne peut pas douter que la cauſe de la maladie de cet enfant ne vint du pere. Hyppocrate avoit raiſon de dire que les maladies héréditaires ſe tranſmettent aux enfans, par le moyen de la ſemence & du lait; j'ai parlé aſſez au long de ces maladies dans un autre Ouvrage (*d*).

Les dégoûts inſéparables de certaines groſſeſſes, font commettre aux femmes bien des abus dans le régime. Ces abus portent tous ſur leurs enfans. Les unes mangent par un goût décidé des choſes qui ne peuvent que les incommoder, des crudités, des aigres, des mets ragoûtés, ſallés, épicés & d'autres alimens dont il n'eſt pas poſſible qu'elles faſſent la digeſtion. Il en eſt qui ſous prétexte de langueurs boivent à tout inſtant du vin, des liqueurs ſpiritueuſes, du thé, du caffé, du chocolat, ou d'autres boiſſons de fantaiſie dont un trop grand uſage eſt toujours nuiſible. Il en eſt encore qui continuent pendant leur groſſeſſe de faire des excès d'habitude, de veiller, de

(*d*) Ibid. p. 153.

danser, de manger, & de se livrer à des passions, comme la tristesse, la colere, &c. Si les enfans de ces femmes parviennent jusqu'au terme de l'accouchement, ils naissent languissans, ils se remettent difficilement; & s'ils ne périssent pas, il est rare qu'ils jouissent d'une santé bien affermie.

A peine les enfans sont-ils nés qu'on les met entre les mains d'une nourrice, souvent sans la connoître; que ne risque-t-on pas pour sa postérité en donnant ainsi sa confiance si légérement? On en connoît tous les inconvéniens, il seroit superflu de les répéter; j'ai déja observé que les enfans prennent les maladies de leurs nourrices, comme celles de leurs parens (*e*).

Lorsqu'on retire les enfans de leurs nourrices on doit redoubler toutes ses attentions pour donner de la fermeté à leurs fibres, & pour leur former des membres robustes. On doit les nourrir peu à peu d'alimens d'une substance ferme, farineuse, de bouillies, de crê-

(*e*) Observ. de Méd. Part. I. Sect. III. article 1.

me, d'orge, de ris, d'avoine, &c. de légumes, de gros pain, d'herbages, de fruits bien mûrs, de ſoupes à l'eau & à l'huile. La viande de quelque eſpece qu'elle ſoit, ne convient pas à un âge tendre, moins encore les ſalures & les épiceries. Il eſt dangereux de faire prendre du lait aux enfans lorſqu'on les a mis à d'autres alimens; leurs digeſtions produiſent toujours des aigres dans les premieres voies; le lait ſe coagule, il forme des obſtructions chileuſes, il produit des matieres vermineuſes, des cours de ventre, des diſſenteries, des fiévres, & d'autres incommodités de l'enfance. L'uſage du vin pour peu qu'ils en boivent, avant l'âge de maturité, leur cauſe une ſource de maladies & ſur-tout de vermineuſes; j'en ai vu un nombre d'exemples (*f*).

L'exercice concourt puiſſamment à former le tempérament des enfans; il leur eſt néceſſaire même dans le ſein de leurs meres. Celles qui par un trop grand ménagement ou par habitude, ne font pas d'exercice pendant leur

(*f*) Voy. ibid.

grossesse, ont rarement des enfans robustes ; d'ailleurs elles risquent de faire des couches laborieuses. Leur vie sédentaire fait que les sucs excrémenteux ne se dissipent pas, ils troublent la nutrition de l'enfant ; il se fait dans le bas ventre des congestions extraordinaires de ces sucs, les fibres des solides se relâchent, les forces diminuent en même-temps que l'engorgement des vaisseaux augmente les résistances, & la nature se trouve accablée, lorsque dans l'accouchement elle auroit besoin de ses plus grandes ressources. L'exercice est très-propre pour rétablir le tempérament des enfans lorsqu'il a été affoibli par des abus ; un des plus anciens Médecins & des plus éclairés le conseille pour les garantir des maladies héréditaires, lorsqu'ils en sont menacés.

Les enfans prennent en habitude tous les usages auxquels on les assujettit ; si au commencement on les nourrit avec délicatesse & avec trop de ménagement, ils restent toujours délicats, & dans la suite ils deviennent incapables de travail & d'application.

La moindre choſe les incommode, le moindre excès les accable; le chaud, le froid, le vent, la pluie, tout leur devient inſupportable, tout leur nuit; ce ſont autant de ſources de ſenſibilité, d'irritabilité des fibres, de vapeurs convulſives, hypochondriaques, &c.

Les enfans au contraire qui ont été nourris avec moins d'attention, mais avec une tendreſſe plus mâle & plus utile, accoutumés dès le berceau à une nourriture propre pour former de bons tempéramens, habitués aux exercices de tous les âges, au froid, au chaud, à tous les temps, n'en craignent pas les viciſſitudes, tout eſt propre pour conſerver une ſanté qui n'eſt devenue ferme & preſque inaltérable que parce qu'ils ne l'ont pas ménagée. Semblables à ces peuples heureux que le peu de commodités de la vie que nous croyons ſi néceſſaires garantiſſent de maladies, malgré leur nudité, le défaut d'habitation & la privation de toutes les choſes qui pourroient les accoutumer à la molleſſe (g), ils paſ-

(g) Part. I. Sect. II. Ch. II.

ſent leur vie dans une tranquillité inſéparable d'une ſanté parfaite. On ne doit pas déſeſpérer de guérir des maladies héréditaires, & même de les prévenir; j'en ai donné les moyens dans un autre Ouvrage, on peut y avoir recours (*h*).

(*h*) Obſerv. de Méd. Sect. III. art. 5.

CHAPITRE III.

Moyens de faire choix de l'air & de l'eau pour en éviter les mauvais effets dans les Affections vaporeuſes.

J'AI déja parlé en pluſieurs endroits de mes Ouvrages des différentes qualités de l'air & de ſes effets; je l'ai regardé dans celui-ci comme cauſe des vapeurs; (*a*) & je le conſidere dans ce chapitre comme un remede pour ces maladies. L'air forme les tempéramens; leur différence dans les différens climats provient de l'air de leurs atmoſpheres. (*b*) Cela inſinue aſſez

(*a*) Part. I. Sect. II. Ch. IV.
(*b*) Ibid. . . Traité des Malad. occaſionnées par les excès de chaleur, de froid, &c. Tom. I. Ch. I.

que l'air natal, quel qu'il ſoit, convient en général à tout le monde. On ſupporte par l'habitude des atmoſpheres chaudes, froides, humides ; s'il eſt des pays plus ſujets que d'autres à des maladies épidémiques, elles viennent des changemens exceſſifs de la température de l'air, ou des matieres étrangeres qui en changent la nature. Ces matieres ſont ordinairement des vapeurs, des exhalaiſons de la terre, des mines, des étangs, des marais, des inſectes, des plantes pourries, &c. (*c*) On voit quelquefois des hommes qui ont des tempéramens oppoſés à la nature de l'air du pays de leur naiſſance ; il eſt néceſſaire que ceux-ci cherchent une atmoſphere différente pendant la convaleſcence de leurs maladies, ils riſqueroient autrement de ne pas ſe rétablir. M. Wanſwieten a obſervé que des gens ſujets à des convulſions en étoient guéris en allant aux Indes Orientales ; mais qu'à leur retour dans leur patrie ils retomboient dans le même état qu'auparavant. Les Anglois éprouvent tous les jours la né-

(*c*) Ma Diſſert. ſur les ingrédiens de l'air.

cessité de changer d'air & de climat ; ils viennent en France pour guérir des phthisies causées par la qualité de l'air qu'ils respirent dans leur pays.

Il est des gens qui ne peuvent pas être déplacés sans que leur tempétament en souffre quelqu'altération ; dès qu'ils s'écartent de leur patrie, ils ont quelque maladie, ou ils tombent dans des langueurs, dont ils ne peuvent pas se remettre sans le secours de leur air natal. Qu'on ne croie pas que la foiblesse de l'esprit soit toujours pour quelque chose dans ces maladies; j'ai vû des guerriers qui ne respiroient que la gloire, & qui regardoient comme leur patrie les lieux où ils pouvoient en acquerir ; cependant, après plusieurs années d'absence, ils venoient malades languissans, & ils ne pouvoient rétablir leur santé que par le moyen de l'air qu'ils avoient respiré dans leur premier âge. Le changement de climat, sur-tout à une distance considérable, est en général mortel à tous les peuples ; combien de légions de chrétiens ne périt-il pas, du temps des croisades, avant même d'être arrivés

à leur deſtination ? L'Amérique n'a jamais pû être repeuplée par les Eſpagnols, depuis qu'ils firent périr les anciens habitans de cette partie du monde. J'ai rapporté dans un autre ouvrage, d'après un ſavant anonime, que le Grand *Cha-Abas* voulant ôter aux Turcs le moyen d'entretenir de groſſes armées ſur leurs frontieres, tranſporta preſque tous les Arméniens hors de leurs pays ; il en envoya dans la Province de Guilan plus de vingt mille familles, où ils périrent tous en très-peu de temps. Les anciens Romains envoyoient en Sardaigne les criminels dont ils vouloient ſe défaire; il eſt d'uſage chez les Moſcovites de les envoyer en Sibérie.

On voit par ces différens exemples, & par un nombre d'autres (*d*) l'irrégularité de la nature pour ce qui regarde l'air & les tempéramens ; comme ceux-ci dépendent de l'air, il ſeroit à ſouhaiter qu'on ſuivît encore aujourd'hui les ſages loix des Anciens; lorſqu'ils avoient des villes ou des maiſons à bâtir, ils prenoient toutes for-

(*d*) V. Part. I. Sect. II. Ch. I.

tes de précautions pour les placer dans des ſituations ſaines. Hyppocrate nous apprend que pour qu'une ville ſoit ſaine, elle doit être éclairée de tous les côtés par le ſoleil, & expoſée à tous les vents. L'atmoſphere ne peut être ſaine que lorſque l'air circule librement dans toutes ſes parties. On eſt ſujet à mille calamités dans les lieux où l'air croupit. Hyppocrate remarqua que le défaut de circulation de l'air étoit la cauſe des maladies peſtilentielles qu'il décrit dans le troiſieme livre de ſes épidémies. Cet Auteur regarde comme mal ſain tous les lieux qui ne reçoivent que des vents chauds & froids; les uns & les autres portent avec eux les vapeurs & les exhalaiſons des terreins qu'ils parcourent; cela les rend plus ou moins ſains ou plus ou moins dangereux, ſelon la qualité de ces exhalaiſons. (*e*) Vitruve avoit obſervé que Mitylene n'étoit jamais exempte de maladies lorſque les vents du Septentrion ne ſouffloient pas.

(*e*) V. Trait. des malad. occaſionn. par les excès de chaleur, de froid, &c. troiſiéme Ch. prélimin. p. 61.

Les endroits où il régne des brouillards fréquens, ne peuvent être que mal ſains; l'air n'y jouit pas de ſon élaſticité, il eſt toujours humide, il bouche les pores, il s'oppoſe à la tranſpiration, il relâche les fibres animales. Si un air de cette qualité eſt échauffé par le vent du Sud, il relâche encore davantage, il occaſionne la putréfaction des fluides, avec toutes les maladies qui dépendent de l'état lâche des fibres.

Le vent de Sud cauſe tous les ans, vers le mois de Juin, des maladies dans l'Egypte, qui ceſſent dès que les vents aliſés commencent à ſouffler. Ce même vent cauſoit auſſi la peſte qui ravageoit Agrigente, lorſqu'Empédocle eut l'heureuſe prévoyance de faire fermer une gorge dans les montagnes qui lui donnoit paſſage; ce qui fit ceſſer les maladies. Varron termina une épidémie qui dépeuploit ſa flotte dans le port de Corcyre, en fermant toutes les fenêtres du côté du Sud.

Ces connoiſſances générales ſur la nature de l'air & des vents, & celles

que j'ai données ailleurs (*f*) mettront les Médecins à portée de faire choix de cet élément & de ses différentes qualités, lorsqu'il sera nécessaire qu'ils aient recours à ce moyen pour rétablir la santé de leurs Malades.

La qualité des eaux de chaque pays, de chaque lieu, varie ordinairement selon les différentes qualités de l'air; elles concourent autant que cet élément à la santé & à la maladie. Hyppocrate recommandoit de s'instruire avec soin de la qualité des eaux de chaque lieu où il y avoit des malades, si l'on vouloit avoir une connoissance parfaite des maladies & de la cause qui les produisoit. Les eaux, dit cet Auteur, qui coulent vers le Couchant à l'abri des vents d'Orient, & qui ne reçoivent que des vents chauds ou froids, décolorent, énervent, & rendent infirmes ceux qui en font usage. Celles des étangs, des ma-

(*f*) Part. II. Sect. II. Ch. IV. Malad. occasionnées par les promptes & fréquentes variat. de l'air.

Dissertat. sur les ingréd. de l'air, &c. Malad. occasionnées par les excès de chaleur, de froid, &c.

rais & des pays marécageux, celles de pluie & de neige, lorſqu'elles croupiſſent, ſont groſſieres & puantes ; celles qui viennent des glaces ſont généralement mauvaiſes, elles ont perdu leurs parties les plus actives, les plus diviſées ; elles ne reprennent jamais leur qualité naturelle. L'uſage de toutes ces eaux cauſe des gonflemens de rate, des affections hypochondriaques & vaporeuſes, des hydropyſies, des gouëtres, des fauſſes groſſeſſes. Ces Malades ont tous les ſymptômes des véritables groſſeſſes, ils durent pendant neuf mois ; le ventre ſe tend inſenſiblement, il prend un volume conſidérable, on y reſſent des mouvemens ſemblables à ceux d'un enfant, il vient du lait aux mammelles ; vers la fin du neuviéme mois on rend des vents ou des eaux en quantité, le ventre revient dans ſon état naturel, tous les ſymptômes ceſſent, les eſpérances s'évanouiſſent, ou toutes les craintes ſe diſſipent. (*g*) Ceux qui boivent de ces eaux ont en général le viſage maigre, & ſouvent tout

(*g*) V. mon Livre d'Obſervat. p. 393 & ſuiv.

le corps, le ventre tendu ; il survient pendant l'été des cours de ventre, des dyssenteries, des fievres quartes ; pendant l'hiver, des péripneumonies aux jeunes gens, & des fievres ardentes à ceux qui sont avancés en âge. Pour rendre ces eaux moins mauvaises, il faut les faire cuire & les filtrer.

Les eaux qui sortent des rochers sont dures & souvent chargées de minéraux ; elles retardent le cours des urines, & rendent le ventre dur ; elles irritent le genre nerveux, & causent des affections vaporeuses.

Les eaux les plus salubres sont celles qui coulent vers l'Orient par la terre & par des vallées ; elles sont claires, douces & de bon goût : l'hiver, elles sont chaudes, & l'été elles sont froides. Il est rare qu'elles causent des maladies, & elles sont très-propres pour guérir les affections du genre nerveux qui viennent de l'irritation, ou qui ont été causées par des eaux de qualités différentes à celles que je viens de décrire. Hyppocrate a fait un livre exprès, sur l'air, les eaux, & les différens lieux propres à la santé

ou à cauſer des maladies ; cet Ouvrage eſt plein d'obſervations, de lumieres & de ſagacité : on peut y avoir recours.

CHAPITRE IV.

Moyens pris des alimens & de la boiſſon pour éviter les Affections vaporeuſes.

IL faut conſulter l'eſtomac & ſes forces dans l'uſage des alimens, (*a*) de la boiſſon & de leurs différentes eſpeces. J'en ai vu qui s'accommodoient très bien d'une nourriture groſſiere, & qui ne pouvoient pas en ſupporter une délicate ; dans le choix même des alimens d'une même conſiſtence, & dont les qualités ſe rapprochent ou ſont preſque égales, l'eſtomac a des préférences ſi marquées, que les uns le fatiguent & l'inquiettent, dans le temps que d'autres le reſtaurent & favoriſent ſes fonctions. Il en eſt de même des remedes ; il eſt des femmes qui ont de la répugnance

(*a*) V. Prem. Part. Sect. II. Ch. V. & ſuiv.

ou de l'horreur pour certains, & qui cependant en prennent d'autres de la même qualité ſans ſe gêner. Il eſt difficile d'expliquer ce caprice de la nature ; mais on doit la prendre pour guide & ſuivre ſon penchant. Elle ne trompe pas, ſur-tout dans ces occaſions ; je veux dire, quand le dégoût ne vient pas de la maladie, comme dans les appétits des choſes abſurdes ; pour lors c'eſt un ſymptôme, & non pas une indication.

La tempérance eſt le plus grand préſervatif des affections vaporeuſes, & la diete en eſt un des meilleurs remedes ; on peut même ſe flatter en obſervant l'un & l'autre d'éviter celles qui ſont héréditaires. Manger peu, mais ſuffiſamment pour ſe nourrir, & pour ſoutenir ſes forces ; faire choix des alimens ſelon les tempéramens ; obſerver des intervalles réglés entre les repas ; uſer de boiſſons en état de favoriſer la digeſtion, & non pas de la troubler (*b*), en prendre une quantité ſuffiſante ſans ſurcharger l'eſtomac ; ce ſont là les regles les plus gé-

(*c*) V. Part. I. Sect. II. Ch. VI.

nérales que l'on doit observer dans la diette. Le trop de boisson nuit autant que l'excès des alimens solides. (*c*) Si l'on boit lorsque la digestion est commencée, on la trouble, on la retarde, ou on la précipite; si l'on se fait une habitude de cet abus, il en survient un nombre d'incommodités toujours dangereuses. L'eau fait la meilleure boisson que nous ayons; (*d*) mais il faut en faire un choix convenable. (*e*)

On doit toujours faire choix & préférer les alimens qui sont d'usage dans sa patrie, ou s'accoutumer peu à peu à ceux des pays que l'on habite; car les alimens ordinaires des pays respectifs ont toujours du rapport avec les tempéramens des peuples de ces mêmes climats. Dans les pays chauds on se sert beaucoup de substances farineuses, on a le sang épais; & comme l'on y transpire beaucoup, il s'épaissit toujours de plus en plus. C'est pour diviser ce liquide que les Peuples qui les habitent se permettent un usage mo-

(*c*) V. Ibid.
(*d*) Ibid.
(*e*) V. Part. II. Sect. II. Ch. III.

déré d'épiceries, de vin & de liqueurs spiritueuses ; cet usage leur est nécessaire, & il est pernicieux dans des climats d'une température opposée. Les Italiens ne sauroient résister à la nourriture des Habitans du Nord ; le pain grossier des Westphaliens feroit bien-tôt un désert de Rome & de ses Provinces, si l'on assujettissoit les Peuples à en faire usage. La viande de porc, que nous regardons en Europe comme la plus pesante & la plus difficile à digérer, est estimée aux Indes comme la plus saine, la plus délicate & la plus legere ; on la préfere à toute autre pour les malades & pour les convalescens. Dans ce même pays on défend dans le même cas les poules & leurs œufs, alimens ausquels nous donnons la préférence sur tous les autres. On ordonne en France les grenouilles pour adoucir l'âcreté des humeurs, elles sont en horreur dans la Grece, & on les défend dans le Royaume de Naples par rapport à leur âcreté ; elle est si considérable qu'elles donnent des rétentions d'urine à ceux qui en mangent. Dans la Perse, on permet aux

Malades de manger des melons, & nous avons raison dans notre climat de les craindre même quand nous nous portons bien. Les pêches sont pernicieuses dans une Province de ce Royaume. Le ris cause des hernies à la Chine & aux Indes; aux Isles d'Amboine & dans quelques autres, il affoiblit la vue, & il rend enfin aveugle; on guérit de cette maladie en changeant d'air & de régime. On donne le millet à Paris pour adoucir l'âcreté des urines; il les rend âcres & ardentes dans la Gascogne sur-tout du côté d'Ausch, pour peu qu'on en fasse usage; je l'ai observé plusieurs fois. Il faut donc conclure que certains alimens sont bons ou mauvais selon le climat, & que ceux qui sont utiles dans un pays sont nuisibles dans un autre: en voici encore un exemple bien frappant. Le napel est un poison des plus redoutables; il fait les mêmes effets que celui de la vipere; cependant Linnæus nous assure que les Melpadiens en mangent, le printems, dans leur soupe; il l'a vu lui-même, il en étoit effrayé; mais il étoit encore plus sur-

pris de ce qu'il ne s'en suivoit aucun mauvais effet.

CHAPITRE V.

Indications de quelques Chapitres des causes éloignées des vapeurs, qu'il seroit superflu de suivre en détail, parce qu'on y trouve les moyens de se préserver de leurs effets.

J'AI déja examiné les bons & les mauvais effets que le thé, le caffé, le chocolat & le tabac font sur nos corps; & j'ai indiqué les tempéramens auxquels ils sont utiles ou nuisibles. (*a*) Les connoissances que j'ai donné de ces drogues suffisent pour en faire un usage convenable, & prévenir les accidens qu'elles causent quand on en abuse.

Je me suis assez étendu sur les mauvais effets d'une vie oisive, molle & sédentaire. (*b*) L'exercice en est le préservatif & le remede; j'ai fait voir en même-temps la nécessité de ce se-

(*a*) Part. I. Sect. II. Ch. VII & VIII.
(*b*) Ibid. Ch. IX.

cours. J'ai traité aſſez au long de l'exercice & de ſes effets dans un autre chapitre ; (*c*) & j'en parlerai encore au commencement de la derniere ſection de cet Ouvrage. (*d*)

Les évacuations retardées, ſupprimées ou trop abondantes, (*e*) méritent de ſérieuſes attentions, & elles exigent de prompts ſecours. On prévient celles qui ſont communes aux deux ſexes par un exercice modéré, par la tempérance, par la diéte, (*f*) & en modérant ou en évitant les paſſions de l'ame ; (*g*) ce ſont auſſi de puiſſantes reſſources pour prévenir & pour guérir les excès de celles qui ſont propres aux femmes. On connoîtra par le détail des cauſes prochaines de ces maladies, (*h*) la nature des cauſes éloignées dont elles ſont les effets, la néceſſité & les moyens de les prévenir.

Les paſſions de l'ame cauſent des

(*c*) Part. II. Sect. II. Ch. II.
(*d*) Part. II. Sect. III. Ch. I.
(*e*) Part. I. Sect. II. Ch. X.
(*f*) Part. II. Sect. II. Ch. IV.
(*g*) Part. I. Sect. II. Ch. XI.
(*h*) Part. I. Sect. III.

maux infinis aux hommes & aux femmes; (*i*) celles-ci en sont les plus susceptibles, par rapport à la délicatesse & à l'irritabilité de leurs fibres. Le moyen de prévenir & d'éviter leurs effets, c'est d'opposer la modération à la trop grande joie, & d'adoucir ou de dissiper la tristesse par des amusemens, par des exercices, & en s'occupant de choses agréables. L'esprit a des maladies, dont il ne peut pas guérir sans le secours de ses propres fonctions. Il faut donc s'appliquer à lui faire faire des diversions favorables, propres à rappeller sa tranquillité, sans négliger les impressions qu'il a faites sur le corps ou les dérangemens qu'il y a occasionnés; ce seroient encore de nouvelles causes de maladies (*l*).

(*i*) Part. I. Sect. II. Ch. XI.
(*l*) Ibid.





SECTION TROISIÉME.

Cure des causes prochaines des Affections vaporeuſes du Sexe.

CHAPITRE PREMIER.

Cure du trop de ſenſibilité & d'irritabilité des nerfs dans les Affections vaporeuſes.

LEs nerfs ſur-tout ceux des femmes ſont ſenſibles & irritables. (*a*) Leur irritabilité eſt une ſuite de leur délicateſſe ; (*b*) celle ci dépend des tempéramens formés dans le ſein de la mere, acquis par la premiere éducation, (*c*) ou détruits par des excès ou par des maladies. J'ai indiqué des moyens pour prévenir ce défaut des tempéramens & pour les raffermir lorſqu'ils ſont débilités. (*d*) Ces mêmes

(*a*) Part. I. Sect. III. Ch. I. Part. II. Sect. II. Ch. II.
(*b*) Part. II. Sect. II. Ch. II.
(*c*) Ibid.
(*d*) Ibid. Ch. II. & IV.

moyens servent pour les rétablir lorsqu'ils ont décliné ou qu'ils ont été détruits par des maladies, ou par toute autre cause; on les trouve dans la diéte, dans l'exercice & dans le changement d'air & de climat. Ces secours sont connus depuis le commencement de la Médecine; Hippocrate les recommandoit avec soin dans toutes les maladies nerveuses; une infinité d'observations & autant d'expériences heureuses ont confirmé, depuis cet Auteur, la nécessité de cette pratique: par son moyen on purifie le sang qui a contracté des vices, elle rétablit le ton des solides, les fibres reprennent leur élasticité & assez de force pour ne pas tomber dans l'irrégularité des affections vaporeuses; elle a fait souvent cet effet sans le secours d'autres remedes; mais il est rare qu'on guérisse par le moyen de ceux-ci, sans la diéte & l'exercice. Il ne faut pas s'attendre que lorsque les liquides ont dégénéré, & que les solides sont délicats, foibles, sensibles, & susceptibles des moindres irritations, ils puissent se rétablir en peu de temps dans l'état naturel; on

n'y parvient que par une ſuite conſtante de ſecours donnés à propos & qui ſont en état de rétablir & de raffermir le ſyſtême des nerfs. La nature nous en fournit tous les jours des exemples dans les enfans; combien n'en eſt-il pas dans leur bas âge, ſujets à des convulſions qui ceſſent preſque toujours à l'âge de puberté, lorſque leurs nerfs ont acquis aſſez de force pour réſiſter aux impreſſions qui renverſoient leur méchaniſme.

La délicateſſe qui rend les nerfs ſuſceptibles d'irritation ne doit pas être confondue avec la débilité d'atonie; celle-ci eſt cauſée par le relâchement, il faut pour la guérir des remedes toniques, actifs, qui donnent de l'action aux ſolides; l'autre provient d'une ſenſibilité des fibres qui fait que la moindre choſe les irrite, les bleſſe & les empêche d'accomplir des mouvemens oſcillatoires qui puiſſent concourir avec d'autres à faire des fonctions générales; c'eſt-là la cauſe des ſpaſmes & des mouvemens convulſifs qui en proviennent. Il y a apparence que Sydenham confondoit la délicateſſe

avec le relâchement, dans la cure des vapeurs convulſives; cet Auteur n'avoit en vue que de fortifier les nerfs; ſon remede favori étoit la limaille de fer; mais quel effet en obtenoit-il? Des ſymptômes plus violens & multipliés par l'irritation que le fer occaſionnoit. Si ce remede faiſoit quelquefois de bons effets, ce n'étoit que lorſque les vapeurs provenoient d'un ſang épais, ou d'embarras lymphatiques dans les viſceres. Il eſt triſte pour des Médecins, de devoir au haſard les bons ſuccès de leurs remedes; cela arrive preſque toujours, lorſqu'ils n'ont pas pour guide, en même-temps la phyſique & l'obſervation.

Lorſque les vapeurs ſont occaſionnées par la délicateſſe & par l'irritation, il faut adoucir celle-ci, la calmer, & changer le caractere de l'autre. On remplira ces indications, & l'on empêchera les fibres de ſe criſper & de faire des mouvemens irréguliers en leur communiquant une ſoupleſſe égale par le moyen des remedes humectans, aqueux, émolliens, adouciſſans, mucilagineux, comme les bains do-

meſtiques ordinaires, les décoctions de plantes émollientes. On donne avec ſuccès des bouillons de tortue, de grenouilles, de limaçons, de navets, avec les plantes émollientes & ſavoneuſes ; la bouillie d'avoine, d'orge, de gruau, dans une décoction de racines d'athea, le chocolat ſans aromates, la crême de ris, le lait & d'autres ſecours de cette nature. J'ai vu guérir entiérement des vaporeuſes par l'uſage du lait pour toute nourriture. Il ne faut pas s'en tenir aveuglément à l'efficacité de l'exercice pour remédier à la délicateſſe du genre nerveux ; d'un autre côté l'oiſiveté ou les humectans pourroient trop relâcher les ſolides, ſur-tout ſi l'on en abuſoit. Il eſt eſſentiel de prévenir cet accident ; je n'en veux qu'indiquer les remedes généraux ; leur choix doit être confié à des Médecins en état de ſe comporter ſelon la différence des indications & des ſymptômes, car ils varient tellement qu'ils ſemblent chaque jour préſenter une maladie nouvelle. On aura recours à des plantes qui aient en même-temps une qualité tonique, anodine

ou émolliente, comme la chicorée ſauvage, la ſcolopendre, les capillaires, l'armoiſe, l'eſtæas, la menthe, la camomille, le petit muguet, la primevere, les fleurs de tilleul, d'orange, de tuſſilage, de violettes, &c. On fait de légeres décoctions des plantes, & des infuſions des fleurs, & l'on en donne dans les intervalles des autres remedes, ou à l'alternative, ſelon la connoiſſance que l'on a des beſoins de la nature & de ſes reſſources.

On doit éviter dans ces occaſions toutes ſortes de remedes trop inciſifs, trop volatils, & ſur-tout ceux qui ne ſont pas compris dans le genre des végétaux & des animaux, & qui ne ſont pas de la qualité de ceux que je viens d'indiquer. Lorſque le quinquina a été placé à propos après l'uſage des émolliens & des adouciſſans, il a ſouvent guéri des vapeurs convulſives, en rétabliſſant le ton naturel des fibres; il faut toujours prendre ces précautions pour ſe ſervir de ce remede, autrement il irriteroit le genre nerveux par ſa ſtipticité & augmenteroit les accidens, ſur-tout ſi on le donnoit

en substance, au lieu de le donner en boisson.

La sensibilité du genre nerveux est quelquefois si considérable qu'on tombe en syncope, qu'on souffre de vives douleurs en quelque partie; si celles-ci sont vives, on peut les calmer par quelque narcotique, mêlé sur-tout avec des amers aromatiques ou des anti-spasmodiques, sans discontinuer les remedes généraux que je viens de proposer. On doit autant qu'il est possible dans la cure de ces maladies, s'attacher à leur cause; si les symptômes en sont modérés, ils tombent d'eux-mêmes; mais s'ils menacent par leur violence de plus grands accidens, ou qu'ils s'opposent à l'effet des secours nécessaires, ils exigent de sérieuses attentions.

Les purgatifs forts ou irritans sont toujours dangereux, lorsque les nerfs péchent par trop de sensibilité; quelque douce que soit la casse, elle fait cependant le même effet, je l'ai déja observé; elle est insupportable aux visceres membraneux quand ils ont du penchant à des mouvemens

ſpaſmodiques. Les émétiques ne ſont pas néceſſaires à moins que ces maladies ne ſoient entretenues par des vices dans les premieres voies ; Hyppocrate ne faiſoit vomir dans ces occaſions, qu'en introduiſant dans l'œſophage une plume imbibée d'huile de lys. Melampe guérit les femmes Argiennes avec l'ellébore ; dans ce ſiécle éloigné, les tempéramens avoient plus de reſſources que dans celui-ci, on ne riſquoit rien en bornant des forces irrégulieres par la violence ; c'eſt par ce moyen que ce puiſſant vomitif les aſſujettiſſoit aux loix de la nature ; nos femmes délicates ne ſçauroient ſupporter aujourd'hui cette méthode de guérir, elles y ſuccomberoient.

L'imagination des femmes vivement frappées de quelque objet, agit puiſſamment ſur le genre nerveux ; c'eſt un effet de leur vivacité, de la délicateſſe de leurs fibres ; celles-ci prennent des pentes irrégulieres qui changent les directions naturelles des ſens, & en impoſent à l'eſprit. On comprend cette théorie ; on ſçait auſſi que les maladies de l'eſprit, les

ſurpriſes, les paſſions, qu'elles ſoient naturelles ou contre nature, affectent vivement le corps (*e*). Telle fut ſans doute la cauſe des erreurs & des fureurs des femmes Argiennes, des Miléſiennes, de celles de Lyon, des Nonains d'Allemagne (*f*). On guérit ces maladies de l'eſprit par des remedes calmans, adouciſſans ou anti-ſpaſmodiques, en frappant avec force l'imagination de ces malades, de choſes contraires & oppoſées aux erreurs qui l'aſſujettiſſent. On préſenta aux Miléſiennes la pudeur ſous de telles faces, qu'elle devint pour elles une paſſion violente. Après ces premiers ſuccès les Magiſtrats firent une Ordonnance qui fut publiée par-tout le pays: elle portoit que les femmes qu'on trouveroit pendues ſeroient après leur mort expoſées nues, la corde au cou, aux yeux de tout le monde; cela les frappa tellement que pas une ne ſe pendit après la publication de cette Ordonnance. On fit des menaces cruelles aux poſſédées de Laudun, on les ſé-

(*e*) Part. I. Sect. III. Ch. III.
(*f*) Ibid.

para & elles guérirent toutes ; il en fut de même des fanatiques des Cévennes ; on éloigna des unes & des autres tous les objets qui pouvoient entretenir leur délire, ou par l'exemple ou par la persuasion. Les filles du Couvent dont l'histoire est rapportée par Nicole (*g*), ne miaulerent plus après qu'on leur eut persuadé qu'on avoit mis à la porte du Couvent, par ordre des Magistrats, une Compagnie de Soldats pour les fouetter dès qu'elles miauleroient. On sépara les filles de Villemané, on les menaça de la discipline ; le hocquet, les convulsions & les autres symptômes n'eurent plus lieu après ces menaces. C'est ainsi que l'on guérit les maladies de l'esprit par l'esprit même ; pour y réussir il faut en prendre les moyens dès le commencement, car le corps entretient enfin ces erreurs dans les hommes & dans les femmes, dès que les fibres se sont fait une habitude des irrégularités auxquelles elles ont été assujetties.

(*e*) Part. I. Sect. III. Ch. III.

CHAPITRE II.

Cure de certains vices des liquides : cause prochaine des Affections vaporeuses.

SI le sang ne circule pas aisément, c'est parce qu'il est en trop grande quantité dans les vaisseaux, ou parce qu'il a trop de densité (*a*) : dans l'un & l'autre cas, la saignée est nécessaire. Un Seigneur étoit attaqué depuis plusieurs jours de vapeurs, de délire & de mouvemens convulsifs, on lui fit une saignée du pié, on tira douze onces de sang, les accidens furent suspendus ; il retomba sur le soir, une autre saignée finit sa guérison. Bonet guérit par la saignée une fille qui avoit des mouvemens convulsifs fréquens & des extases ; elle croyoit voir Dieu, ses Anges & toute la gloire du Paradis. Il n'est pas de Médecin praticien qui n'ait eu lieu de faire des observations à peu près de la même nature ; j'en ai fait moi-même un nom-

(*a*) Part. I. Sect. III. Ch. II.

bre ; elles sont si fréquentes, qu'il seroit surabondant d'en grossir ce volume. Ces accidens arrivent ordinairement aux femmes enceintes & à celles qui ne sont pas réglées.

Si le sang n'est pas assez abondant dans les vaisseaux, le concours ne peut pas être soutenu entre les liquides & les solides, on tombe dans l'inaction, dans l'abattement, il survient des spasmes & des mouvemens convulsifs ; cela arrive tous les jours après un flux d'hémorrhoïdes considérable, ou à la suite des maladies pendant lesquelles on a souffert de grandes évacuations. Sydenham a donné l'histoire d'un malade à qui il venoit de temps en temps dans la convalescence, des mouvemens convulsifs aux lévres, il répandoit ensuite beaucoup de larmes, avec des gémissemens & des soupirs qui alloient jusqu'à la convulsion. Cet Auteur reconnut que ces symptômes venoient d'inanition, causée par des saignées, par des purgations & une diete sévere qu'on observoit encore ; il ordonna qu'on fît manger ce malade, tous les accidens ces-

ferent & il fut bien-tôt rétabli. Lorsque l'inanition vient d'une trop grande dissipation des liquides, on n'a pas besoin de drogues pour se rétablir, on donne des alimens de bon suc, on les proportionne aux forces de l'estomac, on choisit d'abord ceux qui sont les plus aisés à digerer, comme le lait de femme, d'ânesse, de jument; des alimens succulens, des gelées de viande, des bouillons mucilagineux & gelatineux, de veau, de poulet, &c. on y ajoute, s'il est nécessaire, la canelle, le macis, l'écorce jaune de citron confite; on donne des œufs frais, du chocolat, des bouillies d'orge, d'avoine, de ris, de sagou, de vermichel, faites dans de légeres émulsions de pignons, de pistaches, d'amandes douces. On fait aussi choix de la boisson, elle doit être nourrissante & en état de donner de l'action à des solides relâchés, sans cependant les trop animer, ils tomberoient ensuite dans un plus grand relâchement. On peut se servir d'un peu de vin avec beaucoup d'eau; il est des cas d'affoiblissement où il faut avoir recours aux eaux cordiales tem-

pérées, aux vins d'Efpagne, de Hongrie, &c. Si l'on veut rendre le vin plus efficace, on y fait infufer les racines de zedoaire, d'angélique, de *galanga*, de ferpentaire, de virginie, de gentiane, la citronelle, la fauge, la menthe, les fleurs de romarin, &c.

Si le fang eft denfe, épais, peu propre à circuler, fa diftribution devient inégale; il gêne les ofcillations des fibres, il fait obftacle à leur élafticité : c'eft une caufe ordinaire de fpafmes & de mouvemens convulfifs. On n'a pas, dans ces occafions, de remede plus prompt & plus affuré que la faignée; elle relâche les fibres, elle rétablit leur élafticité, celle-ci étant plus uniforme divife les liquides, les rend plus coulans, rétablit l'ordre de la circulation, & fait ceffer les fymptômes vaporeux. Si le fang ne devient pas affez fluide par ce moyen, il faut avoir recours à la diéte & à l'exercice. Lorfque la vifcofité de la lymphe entretient celle du fang, on doit fe fervir d'apéritifs aqueux, délayans & atténuans, d'amers les plus doux, & de favoneux. On commence d'abord

par

par des eaux diſtillées, ou par de légeres décoctions de plantes, de laitue, de mourron, de bourache, de chicorée ſauvage, de piſſenlit, de camomille, de petite centaurée, de chardon benit, de gentiane, de fleurs de nymphœa, de violette, &c. Le camphre mêlé avec le nitre en poudre fait dans ces occaſions de très-bons effets; on ſe ſert encore avec ſuccès d'eaux minérales ferrées, de la liqueur minérale anodine d'Hoffman, de tartre vitriolé, de l'*arcanum duplicatum*, de la terre foliée de tartre, toujours en petites doſes. Qu'il me ſoit permis de demander à ceux qui ſont dans l'uſage de donner l'*arcanum duplicatum*, autrement, *Sel de duobus*, aux nouvelles accouchées pour faire couler le lait, *diſent-ils*, depuis un gros juſqu'à trois & même juſqu'à demi once, ſi ce remede ne s'oppoſe pas à cet écoulement au lieu de le favoriſer, par l'irritation qu'il cauſe aux fibres délicates & ſenſibles de l'uterus? J'ai obſervé cette pratique, il eſt rare qu'elle ait un bon ſuccès, je l'ai vu produire même, depuis peu de jours, des

ſuppreſſions des vuidanges, des éréthiſmes dans le bas ventre, des dérangemens dans l'eſprit, & d'autres fâcheux accidens : lorſqu'il n'en ſurvient pas, après l'abus de ce ſel, on le doit à la nature & au tempérament des Malades qui réſiſte à ſes mauvais effets. Je ne blâme ici que les trop grandes doſes de ce remede : on doit d'ailleurs le regarder comme bon ; il eſt des cas où il mérite la préférence ſur bien d'autres, pourvu qu'on le donne à petites doſes, ſelon les obſervations & l'uſage de l'Emery. Il faut éviter avec ſoin dans l'épaiſſiſſement des liquides les remedes trop âcres, les déterſifs & les diſcuſſifs trop forts ; ils porteroient le déſordre dans le ſyſtême des nerfs.

Pour remédier à l'âcreté de la ſéroſité du ſang & de la lymphe qui cauſent des affections vaporeuſes, & à la diſſolution des liquides, on doit avoir recours aux mucilagineux dont j'ai déja parlé dans ce chapitre ; on ſe ſervira encore utilement de la décoction, ou de la gelée de corne de cerf & d'ivoire, des mucilages, des ſe-

mences de coins, de lin ; de guimauve, de grande consoude, de gomme adragant, arabique ; du petit lait, des quatre semences froides, du syrop d'althæa de Fernel. Ces remedes sont très-propres pour rétablir la densité des liquides, pour adoucir leur âcreté, & pour défendre les solides contre l'irritation.

Lorsque la lymphe peche par trop de densité, (*b*) il faut prendre des indications pour distinguer le degré d'épaississement où elle est parvenue, & se servir des mêmes remedes que j'indiquerai dans la cure des obstructions lymphatiques. (*c*) On remédiera en même-tem ps aux vices de la sérosité. (*d*) Les crispations qu'elle causeroit aux fibres par son âcreté augmenteroient les obstructions. On emploiera à cet effet les délayans, les émolliens, les humectans, les savoneux, sans mucilages ni lait ; le premier rendroit la lymphe plus dense. J'ai fait voir dans un autre Ouvrage (*e*) que le lait aug-

(*b*) Part. I. Sect. III. Ch. II.
(*c*) Part. II. Sect. III. Ch. III.
(*d*) V. Part. I. Sect. III. Ch. II.
(*e*) Obs. de Méd. p. 165 & suiv.

mente les obſtructions. Si le ſuc nerveux peche par trop de denſité, il faut mettre en uſage les plantes aromatiques; leurs infuſions doivent ſe faire dans l'eau froide; l'eau chaude diſſiperoit leurs parties volatiles, il n'en reſteroit que de groſſieres hors d'état de faire l'effet qu'on s'en ſeroit propoſé. Les gommes inciſives, apéritives & calmantes, réuſſiſſent preſque toujours, elles ſe diviſent dans les voies des digeſtions en parties volatiles en état de pénétrer par-tout, & de ſe mêler avec le ſuc nerveux; ce ſont la gomme ammoniac, le galbanum, le ſagapenum, l'opoponax, l'aſſa fœtida, la myrrhe, l'oliban, &c. Lorſque le ſuc nerveux eſt âcre & trop fluide, rien ne convient mieux que les gommes adragant & arabique, ſans pourtant rien négliger de ce que j'ai propoſé pour remédier à la lymphe qui eſt de cette nature.

Pendant que l'on fait ces remedes, il faut favoriſer quelqu'une des évacuations ordinaires, afin de tenir à la nature des voies ouvertes par leſquelles elle puiſſe ſe débarraſſer des

parties étrangeres qui ſe ſéparent du concours des liquides. A cet effet on donnera de temps en temps des laxatifs pour tenir le ventre libre, & l'on aura ſoin d'allier de légers diurétiques aux autres remedes. Si l'on a des indications pour employer des diaphorétiques, il faut les remplir ; les maladies vaporeuſes ſe terminent par cette voie plutôt que par toute autre. Qu'on prenne garde cependant, qu'ils ne ſoient pas trop puiſſans, ſur-tout ſi l'on a quelque diſpoſition à la phthiſie, ils décideroient des engorgemens dangereux dans les viſceres, ou des ſueurs colliquatives qui réſiſteroient enfin aux reſſources de l'art.

Les évacuations extraordinaires, pourvu qu'elles ne ſoient pas exceſſives, la goutte & les tumeurs aux articulations ſuſpendent ordinairement les vapeurs. Elles paroiſſent céder la place aux diarrhées, au flux d'urine, aux ſueurs copieuſes, aux ſuppurations, mais ſouvent elles reviennent lorſque les évacuations ont ceſſé ; j'en ai vu un exemple en une fille qui avoit un abſcès à la tête. Les

Médecins de la Chine & ceux des Indes Orientales croient guérir toutes ſortes de convulſions en établiſſant une ſuppuration auprès du talon, vers le tendon d'Achile; ils l'entretiennent pendant ſix mois. On guérit quelquefois dans nos climats par ce moyen, mais le ſuccès n'en eſt pas toujours le même. On a vu des cauteres guérir ces maladies ; ils les ſuſpendent ordinairement pendant tout le temps qu'ils ſuppurent ; cela arrive ſur-tout ſi la cauſe en eſt aux extrémités, mais ils font rarement cet effet ſi elle vient des viſceres, d'une âcreté générale de la maſſe des liquides, ou de l'irritabilité du genre nerveux.

Hyppocrate obſerve en pluſieurs endroits de ſes Ouvrages que la fiévre fait ceſſer les convulſions, cela arrive quelquefois, on en a vu des exemples; mais la fievre ne guérit pas les vapeurs, elles ſont ſouvent compliquées avec la fiévre & avec d'autres maladies (*f*). J'ai vu des femmes ſujettes aux vapeurs qui en avoient des attaques avec la fiévre, & d'autres

(*f*) Part. I. Sect. I. Ch. VII.

qui n'en avoient qu'après les accès ; il eſt ordinaire aux femmes vaporeuſes que les vapeurs reviennent dès que la fiévre a ceſſé.

Pluſieurs Auteurs ont propoſé de faire venir la fiévre pour guérir les convulſions. On prétend qu'Hyppocrate étoit de ce ſentiment ; il avoit même trouvé, dit-on, le moyen de donner cette maladie, en jettant beaucoup d'eau froide ſur le corps. D'autres Médecins diſent avoir réuſſi par ce même moyen, & en oignant le corps d'huile ou d'onguens. Les Médecins des Indes Orientales jettent tous les jours leurs malades dans l'eau froide & ils leur en répandent ſur le corps, c'eſt dans la vue de guérir leurs vapeurs, je l'ai déja obſervé, mais non pas pour leur donner la fiévre. J'ai ſouvent ſuivi cette méthode pour différentes maladies : le pouls devient d'abord ſerré, petit, irrégulier, c'eſt l'effet de la ſurpriſe & de la froideur de l'eau, mais bien-tôt après il ſe développe, il devient enſuite un peu plus dilaté qu'à l'ordinaire, cependant il n'eſt pas fiévreux & l'on ne

voit pas des ſymptômes qui caractériſent un ſigne eſſentiel de la fiévre. Les Athletes s'oignoient d'huile & d'onguens avant d'aller à la paleſtre, ils demeuroient même pendant longtemps dans cet état, ils ne vouloient pas aſſurément ſe donner la fiévre, elle ne les auroit pas favoriſés pour faire leurs exercices.

Il eſt à préſumer qu'on a ajouté aux ouvrages d'Hyppocrate ces prétendus moyens de donner la fiévre ; cet Auteur étoit trop vrai pour dire qu'ils lui avoient réuſſi, & il avoit trop de lumieres & trop de ſagacité pour vouloir guérir une maladie dangereuſe, par une autre qui l'eſt encore davantage. On a beau dire que la fiévre n'eſt qu'un ſymptôme, la cauſe qui la produit eſt toujours violente ; comme ſymptôme elle eſt à craindre, & ſouvent au lieu de dépurer & de purifier les liquides, elle les met dans des troubles, dans des déſordres, dont les ſuites ſont très-ſouvent des inflammations, des engorgemens des viſceres, ou d'autres obſtructions ; des hydropiſies ou des langueurs mortelles. On

peut cependant donner la fiévre, même une fiévre ardente, en s'agitant violemment; on la donnera à un cheval en le fatiguant trop, il mourra comme ſubitement : ſi l'on ouvre ſon cadavre on ne trouvera que très-peu de ſang dans les veines & dans les grandes arteres ; il ſera preſque tout dans les petites arteres ſanguines & dans les lymphatiques. On donnera également la fiévre en faiſant prendre des drogues mêlées avec des liqueurs ſpiritueuſes & volatiles ; toutes ces fiévres ſont l'effet du trouble des liquides, de leur déſordre & de la phlogoſe ou de l'inflammation des ſolides. Je demande ſi l'on peut mettre en uſage cette méthode de guérir ? D'ailleurs il n'eſt pas confirmé que la fiévre guériſſe les vapeurs ; on le verra par l'obſervation ſuivante.

Une fille avoit la fiévre ; une empirique lui donna un remede qui la ſuſpendit, elle fut attaquée bien-tôt après de mouvemens convulſifs dans tout le corps qui ſe réglerent en paroxiſmes aſſez fréquents. On eut beau tenter toutes ſortes de remedes contre

les vapeurs, ils furent inutiles; on fit ensuite tout ce que l'on put pour faire revenir la fiévre, on n'y réussit pas. La malade demeura dans cet état pendant sept semaines; la nature sans le secours des remedes excita quelques mouvemens fébriles; ce fut bientôt une fiévre intermittente, elle se fixa en quarte; les mouvemens convulsifs diminuerent à mesure que la fiévre s'établissoit, ils cesserent enfin après quelques paroxismes. La fiévre guérit dans trois semaines sans aucun remede, les convulsions reparurent aussi violentes qu'elles l'étoient auparavant. La fiévre revint encore, elle prit le caractere de double-tierce, & ensuite de double-quarte; on donna un fébrifuge, elle devint quarte; les vapeurs ne cesserent plus pendant la fiévre, elles étoient moins fortes qu'auparavant, cependant la malade étoit toujours inquiétée par des mouvemens spastiques & convulsifs; elle changea d'air, elle fit exercice, & observa un régime exact, la fiévre & les convulsions cesserent en même-temps.

On voit par cette obſervation que la fiévre ne ſuſpend pas toujours les convulſions, qu'elle ne les guérit pas, que par conſéquent il eſt inutile de l'exciter, & qu'il vaut mieux avoir recours au changement d'air, à la diéte, à l'exercice & à d'autres remedes propres aux différentes cauſes de ces maladies.

CHAPITRE III.

Cure des obſtructions en général: cauſe prochaine des Affections vaporeuſes.

ON doit conſidérer les obſtructions dans trois états différens; celui de fluidité, celui de molleſſe & celui de dureté (*a*). Les liquides qui les forment paſſent ſucceſſivement par ces différens degrés, c'eſt une loi générale que ſuivent tous ceux qui ſe durciſſent. Les obſtructions peuvent avoir leur cauſe dans les ſolides comme dans les liquides; dans les ſolides, quand ils ſont trop roides ou trop relâchés; dans les liquides, quand ils

(*a*) Part. I. Sect. III. Ch. III.

ont acquis quelque vice qui les rend denses, épais, mucilagineux, gluants, ou qui en dissoud une partie & en condense une autre, comme il arrive souvent au sang, à sa partie muqueuse & à la lymphe : le premier se dissoud par un vice de cacochymie, & les autres se condensent & se durcissent parce que les solides sont trop relâchés par la dissolution des globules du sang. Ces liquides arrêtés dans des capillaires sans ressort, font des stases, opposent des obstacles à la circulation, & forment des corps étrangers qui s'augmentent peu à peu par une espece de congestion contagieuse & causent des désordres infinis (*b*). Tous les liquides du corps humain, en y comprenant les récrémens & les excrémens, forment des obstructions, lorsqu'ils ne peuvent pas circuler & être évacués à propos. Le suc nerveux & la lymphe obstruent les nerfs, les glandes & les articulations : le suc gastrique obstrue le ventricule : le chile & la lymphe obstruent les intestins & le mésentere : le sang, la lymphe

(*b*) Part. I. Sect. III. Ch. III.

& les ſucs récrémenteux viciés, obſtruent la rate, le pancreas & le foie: les concours de tous ces ſucs, de toutes ces humeurs viciées obſtruent l'uterus, & l'inſenſible tranſpiration obſtrue toutes les parties & tous les viſceres.

La cauſe la plus générale des obſtructions eſt dans les ſolides, je l'ai déja obſervé, ceux-ci décident de l'état des liquides; ſi les fibres ſont trop lâches, trop débiles, trop molles, les vaiſſeaux ne peuvent pas exercer des compreſſions ſuffiſantes ſur le ſang & ſur la lymphe pour entretenir & pour ſoutenir leur mouvement progreſſif ſur les récrémens, pour les ſéparer & pour les conduire dans les viſceres dont ils doivent favoriſer les fonctions. Dans cet état des fibres, le pouls eſt petit, lent, mou, les globules du ſang perdent leur figure ſphérique, ils ſe décompoſent, on devient pâle, bouffi, cacochime: ſi l'on donne de l'élaſticité aux fibres, le pouls ſe rétablit & le ſang reprend ſa denſité & ſa couleur naturelle. On a toujours obſervé que la plupart des vices de la lymphe

viennent du relâchement des glandes. Si le ſang ſe diſſout, ſa partie fibreuſe, la glutineuſe & la lymphe s'épaiſſiſſent & ſe grumelent ; c'eſt une de leurs qualités, ſur-tout quand elles ne ſont pas dans l'ordre du concours avec les autres liquides. La diſpoſition des vaiſſeaux du bas ventre, principalement dans les femmes, favoriſe le retardement & la ſtagnation de ces ſucs épaiſſis (*c*). Les impulſions du ſang & des arteres ſont trop foibles pour en préſerver les capillaires, & lorſque les liquides ne circulent pas, ils dégénerent, ou ils ſe corrompent ; ce ſont autant de cauſes de ſpaſmes & de vapeurs, qui ſont encore augmentées & multipliées par les mouvemens irréguliers du genre nerveux.

Lorſque les fibres des ſolides ſont trop roides & trop tendues, leur élaſticité diminue à proportion des forces excédentes, les vaiſſeaux ne peuvent pas accomplir leurs mouvemens naturels de contraction & de dilatation. C'eſt de la liberté de ces mouvemens & de leur uniformité que dépend la

(*c*) Part. I. Sect. III. Ch. IV.

circulation des liquides ; s'ils ſont irréguliers la circulation ne peut être qu'irréguliere. Le ſang eſt le liquide le plus denſe du corps humain, il le devient encore plus par des mouvemens forcés & précipités ; l'expérience nous l'apprend, on l'a trouvé polypeux après de grands exercices, même dans les grandes arteres & dans le cœur. Si cet état de précipitation & de violence eſt de durée, le ſang ſe corporifie dans les vaiſſeaux capillaires, ſa ſéroſité l'abandonne, & en s'uniſſant à leur propre ſubſtance, il forme des calloſités. Le retardement de la circulation du ſang eſt la cauſe la plus ordinaire des polypes ; la roideur des fibres tend les arteres, leur mouvement de contraction diminue, quelquefois il eſt ſuſpendu, elles oppoſent au cœur des réſiſtances qu'il ne peut vaincre qu'avec difficulté ; ſouvent ſon action en eſt entiérement rallentie, & la circulation diminue, chancelle ou s'arrete ; ce ſont des cauſes trop fréquentes de vapeurs, d'étouffemens, de foibleſſes & de ſyncopes. On a ouvert peu de cadavres de

femmes ſujettes à ces accidens qu'on n'ait trouvé des polypes au cœur, à l'aorte, ou à d'autres grandes arteres, & ſur-tout près du cœur, parce que l'oppoſition des forces y tient le cours du ſang comme ſuſpendu.

Toutes ces cauſes d'obſtructions & d'engorgemens préſentent en général trois eſpeces d'indications différentes pour la cure des vapeurs convulſiyes qui en proviennent. Donner du reſſort à des ſolides relâchés, rétablir l'élaſticité de ceux qui ſont tendus, roidis ou criſpés au point de former des obſtacles à la liberté de la circulation, & diviſer les liquides trop denſes par des moyens convenables à chaque degré d'épaiſſiſſement. Il y a encore des indications particulieres qui ſont inſéparables des générales; on le prend de la nature des liquides qui font l'engorgement; comme ces liquides different entre eux, il faut des moyens différens pour remédier à leurs vices; cependant ces remedes ſeroient impuiſſans, nuiſibles ou déplacés, ſi l'on ne rétabliſſoit pas les ſolides dans leur état naturel.

On remédie au relâchement des fibres par des ſecours propres à rétablir leur reſſort ; on commence d'abord par l'exercice, c'eſt le remede le plus efficace ; lorſque le ſang eſt appauvri, diviſé, cacochime, il lui rend ſa couleur & rétablit ſa denſité. J'ai parlé aſſez au long, en pluſieurs endroits de cet Ouvrage, de la néceſſité de l'exercice & de ſes effets ; j'obſerverai encore ici, qu'on ne doit jamais le perdre de vue dans la cure des vapeurs ; que l'exercice en rappellant l'élaſticité des fibres & en leur donnant du reſſort, diviſe les liquides trop denſes, donne de la conſiſtence à ceux qui n'en ont pas aſſez, & qu'il rétablit l'ordre de la circulation. On fait des frictions ſur tout le corps pour ſeconder l'exercice, avec des flanelles ou des draps de laine chauds & un peu rudes ; elles excitent le mouvement des arteres, le rehauſſent & dégorgent les capillaires ; plus on ſeconde la nature, plus elle a des reſſources pour rétablir ſes fonctions. On a recours en même-temps aux remedes ſtimulans & aux ſtomachiques ; on ne

commence pas par les plus actifs, ils causeroient des changemens très-prompts, ils seroient dangereux ; (Hyppocrate a recommandé d'éviter avec soin ces prompts changemens) on a d'abord recours aux plus doux, on préfere les infusions vineuses de sauge, de canelle, de safran, des plantes aromatiques. On peut aussi se servir de légeres infusions d'acides végétaux, ils fortifient les vaisseaux. Ils rétablissent la densité des liquides, mais ils ne les coagulent pas ; au contraire, en excitant l'élasticité des fibres, ils s'opposent à la coagulation. On donne encore la thériaque, les conserves de roses, de fleurs d'orange, de romarin, de sauge, d'énula campana ; on varie ainsi les stimulans & les stomachiques selon l'état des fibres, & selon les indications particulieres qui se présentent toujours à des Médecins qui sçavent consulter la nature. Les diaphorétiques & les purgatifs placés à propos font de bons effets dans ces occasions, mais il ne faut pas que ces derniers soient trop fréquents, ils épuiseroient la masse des liquides,

ils en augmenteroient les concrétions & ils rendroient la maladie incurable. Pour éviter ces mauvais effets, je mêle la rhubarbe aux opiates & aux conſerves ; je tiens le ventre libre par ce moyen, & ſi la rhubarbe ne ſuffit pas, j'y ajoute quelques grains de diagrede. Lorſqu'on a ainſi préparé toutes les voies, il eſt temps d'employer le fer ou quelqu'une de ſes préparations ; je le mêle avec quelque conſerve anti-ſpaſmodique, ou je fais prendre par-deſſus quelque potion en état de calmer le genre nerveux, ſans le relâcher. Le fer irrite toujours les nerfs, il produit ſouvent de mauvais effets quand on s'en ſert mal-à-propos, & ſans prendre les précautions qui doivent précéder & ſuivre ſon uſage. On ne doit jamais donner au commencement le fer ni ſes préparations qu'en petites doſes, on les augmente peu à peu, juſqu'à ce qu'on les ait proportionnées au tempérament & à la délicateſſe des fibres ; il fortifie celles-ci, il paroît que c'eſt la vertu ſpécifique de ce remede ; mais ſi l'on en abuſe, il criſpe les ſolides, il reſ-

treint les vaisseaux, il cause des engorgemens phlogistiques très-dangereux.

J'ai conseillé de légeres infusions d'acides végétaux; je crois devoir avertir que tous les acides âpres & les fossiles seroient pernicieux; ils coagulent le sang, ils le rendent polypeux; on en a fait souvent l'expérience en en injectant dans les veines des animaux. Les liqueurs spiritueuses font sur le sang le même effet que ces acides; les foiblesses & les fréquentes défaillances ne doivent pas en autoriser l'usage; ce n'est que par la violence qu'elles raniment les forces pour un instant, l'abattement en devient plus considérable, elles augmentent la maladie & le danger. Les saignées dans ces occasions ne sont pas moins dangereuses que ces remedes; elles débilitent les solides, elles les énervent, & à proportion qu'elles diminuent la quantité des liquides, elles en avancent, ou en accomplissent le désordre & la corruption.

Lorsque les fibres des solides sont trop roides, trop tendues, ou crispées,

il faut employer toutes ſortes de moyens pour les détendre, les ramollir & leur donner de la ſoupleſſe. On commence d'abord par établir une diéte legere & humectante, on preſcrit les alimens aqueux, les farineux, les bouillons de viande, d'écreviſſes, de grenouilles, de tortues, de navets avec le veau, de poulet avec les ſemences froides ; les décoctions de plantes adouciſſantes & émollientes, de guimauve, de laitue, &c. les infuſions de fleurs de nénufar, de guimauve, de mauve, de violettes, le petit lait. Dès les premiers jours de la cure, il faut ſeconder ces remedes par le moyen de la ſaignée, on la proportionne à la roideur des fibres, elle relâche puiſſamment ; mais ſi on en abuſe, on dépouille le ſang de ſon véhicule, de ſes parties les plus actives & les plus diviſées, il devient denſe, épais, & très-propre à former des obſtructions. Il faut éviter avec ſoin la boiſſon des liqueurs fermentées, on ne peut pas les dépouiller de leur qualité ſtimulante. L'eau eſt un puiſſant réſolutif, ſi elle eſt tiéde ;

mais elle coagule le ſang lorſqu'elle eſt trop froide ou trop chaude; elle eſt plus humectante quand on l'a fait cuire avec un peu de farine de froment, ou avec quelque plante ſavoneuſe. Les huiles & les décoctions huileuſes ſont propres pour relâcher les fibres, elles ſont très-humectantes; il faut prendre garde qu'elles ne relâchent pas trop le ventricule; s'il n'en ſupportoit pas l'uſage, les digeſtions ſeroient bien-tôt détruites, & on auroit peine à les rétablir.

Rien ne relâche autant les fibres que les lavemens & les bains tiédes compoſés avec l'eau ſeule, ou chargés d'une décoction émolliente; on en fait encore avec le lait & avec l'huile. Il n'eſt pas de bain ſi efficace que celui de vapeur compoſé avec des plantes émollientes & ſavoneuſes. Les parties les plus diviſées de ces plantes pénetrent par tout le corps, elles humectent les fibres, elles délaient le ſang & la lymphe; ces liquides en deviennent plus coulans. Si l'on veut humecter avec quelque ſuccès, il faut perſiſter dans l'uſage de ces remedes,

mais il ſeroit dangereux de les porter trop loin ; ſi l'on relâchoit trop les ſolides, on prépareroit les voies à des coagulations, à des concrétions des liquides, qui feroient enfin une nouvelle maladie. Il faut faire attention lorſqu'on prend d'autres bains de ne pas demeurer trop long-temps dans l'eau ; les parties du corps qui en ſont couvertes ſont comprimées par le poids de ce liquide 800 fois plus que par le poids de l'air ; de ſorte que cette compreſſion, ſi elle dure trop long-temps, fait que le ſang porte en trop grande quantité à la tête, & aux parties du corps qui ne ſont pas ſubmergées ; de-là des vertiges, des peſanteurs, des douleurs de tête, de poitrine, ſur-tout aux femmes délicates, & d'autres incommodités qu'il eſt aiſé de prévenir, en ne commettant pas d'abus dans l'uſage des bains. Il n'y a que peu de temps que je faiſois des remedes à une Dame pour des vapeurs qui la fatiguoient cruellement ; je lui ordonnai une certaine quantité de bains : elle avoit la précaution de demeurer deux heures dans chacun pour

abréger le temps de leur usage ; elle se persuadoit qu'en doublant le temps ordinaire pour chaque bain, un en vaudroit deux, & que par ce moyen elle seroit plutôt délivrée de cette sujettion. Peu de jours après, cette Dame m'écrivit qu'il lui étoit survenu des douleurs de tête, de poitrine, & une toux fréquente avec fievre ; je la priai de m'instruire de quelle façon elle avoit pris les bains; elle m'avoua sa faute; j'y portai les remedes convenables ; elle guérit peu de temps après de ses vapeurs.

J'ai souvent vu, dans des vapeurs qui provenoient de la tension des solides, faire un usage fréquent de purgatifs, & d'eaux minérales alkalines & ferrugineuses; les purgatifs irritent, & quelques doux qu'ils soient, ils ne font leur effet que comme stimulans. Les eaux minérales alkalines, ferrugineuses, & bien d'autres, quoique d'une nature opposée, agissent aussi en irritant ; elles portent sur les fibres, elles les agacent, les irritent & favorisent la cause du mal au lieu de la détruire, sur-tout si on les prend en trop grande quantité. On peut tenir

nir

nir le ventre libre pendant l'uſage des remedes avec des lavemens, & avec des décoctions aqueuſes, émollientes & relâchantes, je veux dire, lorſque les fibres ont acquis trop d'irritation & trop de roideur; il eſt rare qu'on ſoit obligé de ſe ſervir d'autre purgatif.

En rétabliſſant l'élaſticité des ſolides, on détruit ſouvent les obſtructions, ſur-tout lorſqu'elles proviennent du ton irrégulier des vaiſſeaux, de leur roideur, ou du relâchement de leurs fibres: cependant, ſi les viſceres reſtent encore obſtrués, il faut porter les principales vues curatives ſur la denſité des liquides & ſur leurs concrétions. Si les obſtructions ne ſont pas encore dures, on ſe ſert pour les détruire de remedes aqueux, délayans, apéritifs, pris dans le genre des végétaux ou des animaux; on ajoute aux décoctions les écréviſſes, les cloportes, &c.

Si les obſtructions ſont encore molles on peut prendre des eaux ferrugineuſes, pourvu que l'irritabilité des ſolides ne s'y oppoſe pas; on doit

faire attention, lorſqu'on fait uſage de ces eaux, qu'on les prend pour diviſer les liquides qui tendent à l'épaiſſiſſement, & non pas pour les évacuer, ils ne ſont pas ſuſceptibles d'évacuation. C'eſt une raiſon pour les prendre en petite quantité, pour qu'elles puiſſent ſe mêler avec le ſang, & faire dans les vaiſſeaux les effets qu'on s'en propoſe; ſi l'on en prend pluſieurs pintes tous les matins, comme il eſt d'uſage, on évacue & l'on ne diviſe pas; au lieu d'évacuer la matiere des obſtructions, on prive la nature des ſucs ſans leſquels elle ne peut pas les détruire: les eaux priſes en ſi grande quantité, paſſent tout de ſuite par les voies des ſelles ou des urines, elles font diſſiper la lymphe néceſſaire; & il n'eſt pas vrai-ſemblable qu'elles parviennent juſqu'aux capillaires des viſceres obſtrués.

Si les obſtructions approchent de la la dureté, & qu'elles viennent du relâchement des fibres, on ne doit pas craindre d'irriter celles-ci; on peut ſe ſervir d'opiates apéritives & ſtomachiques compoſées avec les racines

d'énula campana, d'arum, de gentiane, de petite valériane, de fougere, de pivoine, &c. On y ajoute le safran oriental, les cloportes, la poudre de pattes d'écrévisse, la crême de tartre, le tartre chalibé, le safran de Mars apéritif, le bézoard jovial. Ces opiates font des effets plus prompts & plus assurés, si l'on y mêle quelque poudre purgative, non pas dans la vue de purger, mais de tenir le ventre libre; d'ailleurs les purgatifs sont de puissans apéritifs. On fait usage en même-temps d'une tisanne avec les racines de chicorée sauvage, de pissenlit, de fraisier, de garance, de petit hou, d'arrête-beuf; avec la scolopende, les capillaires, la fume-terre, la bourache, la buglose, le petit chêne, l'arrête-beuf, &c.

Le savon est le meilleur résolutif que nous ayons, il dissout presque tout ce qui est concret, il convient dans tous les degrés d'épaississement des liquides; si l'on craint qu'il irrite les solides, on peut le mêler avec un peu de farine de graine de lin: on préfere presque généralement le savon de

Venise à tous les autres ; mais j'ai observé que celui d'Halicant est le plus doux, & qu'il convient mieux que les autres dans les maladies vaporeuses.

Hyppocrate & Galien se servoient souvent de miel, ils l'employoient comme dissolvant, comme résolutif, déterſif & apéritif ; on ne s'en sert presque plus aujourd'hui, mais on a tort, le miel est un savon naturel, il humecte les fibres sans trop les relâcher ; il leur donne de l'élasticité sans leur causer d'irritation. Le miel agit principalement sur les liquides, par les parties odorantes & balsamiques des plantes & des fleurs dont il est composé ; si le sang est dissous, le miel adoucit son âcreté, & s'oppose par cet effet à une plus grande dissolution : s'il est trop dense, il le pénetre, il l'humecte, & ses parties huileuses & volatiles empêchent ce liquide de se coaguler. La suie de cheminée est encore un savon qu'on ne sçauroit assez louer; elle raffermit le ton des fibres, rétablit leur élasticité, & donne par ce moyen de la consistence aux liqui-

des, en même temps qu'elle en diviſe les concrétions. Le mercure eſt un puiſſant apéritif; je m'en ſuis ſervi avec ſuccès dans les obſtructions, & ſurtout l'œthiops minéral en petites doſes avec des martiaux; cependant on ne peut pas employer ce remede dans les vapeurs ſans prendre de grandes précautions : on doit toujours le craindre dans ces maladies, lorſqu'il n'eſt pas ménagé & placé à propos par des Médecins éclairés : combien ne doit-on pas le redouter dans des mains mercénaires, dont la cupidité fait toute la ſcience & tout le mérite !

Les diſſolvans les plus univerſels ſont l'eau & l'exercice ; l'eau tiéde diſſout le ſang, mais elle ne diſſout pas la partie muqueuſe de ce liquide ni ſon huile ; cependant elle diſſout les unes & les autres, & ſe mêle avec elles lorſqu'on l'a fait bouillir avec des plantes ſavoneuſes, ou avec du miel : les leſſives font le même effet. Lorſque les huiles ſe condenſent, elles prennent une conſiſtence de baume, enſuite de poix, de reſine ; & enfin elles ſe durciſſent en-

tiérement ; les ſavons les diſſolvent ; ils diſſolvent auſſi les matieres ſalines, les gommeuſes, les tenaces & les glutineuſes qui viennent des ſubſtances animales. Boerhaave a obſervé que le ſavon ne diſſout pas les concrétions terreſtres ; mais le ſuc de piſſenlit fait cet effet, ſelon le même Auteur ; il guérit avec ce ſuc un homme qui avoit le foie infecté de concrétions pierreuſes. Les décoctions ameres & ſavoneuſes diſſolvent la lymphe ; & l'infuſion des plantes aromatiques diſſout le ſuc nerveux, ſurtout ſi l'on en ſoutient l'uſage par l'exercice & par des gommes calmantes, comme le ſagapenum, l'aſſa fœtida ; le camphre & le muſc font auſſi le même effet.

Lorſque les nerfs ſont relâchés & obſtrués, on diſſout leurs obſtructions par le moyen des chatibés, des antiſpaſmodiques, des aromatiques, de ceux qu'on appelle céphaliques ; ils réuſſiſſent tant en rétabliſſant le ton des fibres nerveuſes, qu'en pénétrant dans leur tiſſu cellulaire par leurs parties volatiles. C'eſt, ſans doute, pour

cette raison, qu'Hyppocrate se servoit pour guérir les phthisies nerveuses, de poireaux, de celeri, de rhue, de menthe, &c.

CHAPITRE IV.

Cure des obstructions du ventricule, des intestins & du mésentere : causes des Affections vaporeuses.

ON guérit les obstructions sanguines & lymphatiques du ventricule des intestins, du pancréas & de tous les autres visceres, avec les mêmes remedes & de la même façon qu'on guérit les obstructions des autres parties, lorsqu'elles viennent des mêmes causes. (*a*) Il faut cependant faire attention de ne se servir dans les obstructions des visceres membraneux que de remedes doux qui ne puissent pas les irriter; plus les membranes sont, de leur nature, susceptibles d'irritation, plus on doit les ménager quand elles souffrent, & sur-tout lorsque les causes de leurs en-

(*a*) Part. II. Sect. III. Ch. III.

gorgemens portent ſur leur irritabilité. (*b*)

Les deux liqueurs qui ſe filtrent dans le ventricule (*c*) ſont de nature à s'épaiſſir & à obſtruer les glandes qui ſervent à les ſéparer. La premiere que nous appellons ſuc gaſtrique, le principal diſſolvant des alimens, eſt analogue à la ſalive; ſi l'on mêle à celle-ci quelques gouttes d'eſprit de vitriol, ou quelqu'autre acide de la même nature, elle ſe coagule d'abord; cela arrive auſſi à la ſéroſité du ſang. L'autre liqueur du ventricule qui ſert à entretenir la ſoupleſſe des fibres, eſt huileuſe & mucilagineuſe; j'ai obſervé que lorſque les huiles ſe condenſent, elles prennent une conſiſtende baume, enſuite de poix, de réſine; & qu'enfin elles ſe durciſſent (*d*). Il n'eſt donc pas ſurprenant qu'il ſurvienne au ventricule des tumeurs de différentes eſpeces, occaſionnées par l'une ou par l'autre de ces liqueurs

(*b*) Part. I. Sect. III. Ch. V. VI. VII. Part. II. Sect. III. Ch. III.
(*c*) Ibid. Ch. V.
(*d*) Part. II. Sect. III. Ch. III.

dégénérées. J'ai encore observé (*e*) que les remedes savoneux sont les véritables dissolvans des concrétions huileuses & lymphatiques ; il faut donc se servir de ces mêmes remedes dans les obstructions du ventricule qui proviennent de ces principes.

Les intestins sont parsemés de beaucoup de glandes (*f*). Celles des grêles sont petites, elles séparent une liqueur qui concourt à subtiliser le chyle ; celles des gros séparent une humeur mucilagineuse pour entretenir la souplesse de leurs fibres. Ces liquides sont analogues à ceux du ventricule; celui-ci & les intestins sont formés par la continuation des mêmes membranes ; elles sont sujettes aux mêmes accidens; on y remédie aussi par les mêmes moyens ; cependant avant de les employer dans les coliques vaporeuses, on doit calmer la douleur & les autres symptômes (*g*).

Le mésentere reçoit le chyle des intestins grêles par de petits tuyaux

(*e*) Ibid.
(*f*) Ibid. Ch. VI.
(*g*) Part. II. Sect. I. Ch. III.

qui, comme autant de racines, viennent former dans sa substance les veines lactées; ce viscere est parsemé d'une grande quantité de glandes qui fournissent une lymphe propre à délayer le chyle, & à le rendre plus coulant (*h*). Si par quelqu'accident cette lymphe a dégénéré, elle ne sçauroit faire cet effet; on sçait que la lymphe est naturellement mucilagineuse & gluante, les seuls mouvemens irréguliers des muscles sont en état de la condenser. Si l'on considere à combien d'irrégularités sont sujets les muscles & les vaisseaux du bas ventre des femmes vaporeuses, on ne sera pas surpris que la lymphe du mésentere se coagule si facilement & forme des obstructions. Le chyle ne sçauroit être délayé par cette lymphe dégénérée, il restera cru, épais, & hors d'état de suivre les loix de la circulation; c'est principalement de cette cause que proviennent les fréquentes obstructions du mésentere: elles fournissent une nouvelle source de vapeurs, de phthisies, de fievres mé-

(*h*) Part. I. Sect. III. Ch. VII.

sentériques & d'autres maladies chroniques, toujours rebelles & souvent dangereuses.

Le suc pancréatique est le véritable dissolvant du chyle dans les intestins, il le délaie & l'adoucit; il paroît être de la nature de la salive, ses effets sont les mêmes que ceux des substances savoneuses, il dissout les matieres gommeuses, salines & mucilagineuses. Il paroît par l'analogie des effets du savon avec ceux du suc pancréatique que ce remede est très-propre pour guérir les obstructions chyleuses; il guérit aussi les lymphatiques. (*i*) Les plantes savoneuses ont la même vertu, il convient donc de s'en servir par préférence dans les obstructions du mésentere. J'ai déjà donné le savon comme un dissolvant des sucs huileux, & des huiles concretes; il semble qu'étant lui-même huileux, il soit plus propre à augmenter qu'à détruire les obstructions qui viennent du même principe, comme celle du mésentere. Je prie de faire attention que le savon est

(*i*) Part. II. Sect. III. Ch. III.

un composé d'huile végétale & de lessive de soude, qu'elle est intimement mêlée & incorporée avec celle-ci, & que le sel alkali qui fait la vertu du savon forme de l'huile un dissolvant sulfureux propre à dissoudre les substances grasses & sulfureuses. D'ailleurs on doit observer que les huiles qu'on emploie pour faire le savon sont végétales, & qu'elles different des huiles animales en ce qu'elles ne se corrompent pas si facilement & qu'elles ne se durcissent pas comme les autres.

Les obstructions du mésentere sont ordinairement rebelles, mais elles ne sont pas incurables; si le dissolvant du chyle porte d'abord sur les obstructions, il est en état de les diminuer peu-à-peu & de les détruire; s'il n'y pénetre pas, il s'allie avec la lymphe, il change la disposition qu'elle a acquise pour se coaguler, elle devient plus propre à dissoudre le chyle dans le mésentere, elle le rend plus coulant; tous les liquides deviennent enfin délayans, ils rétablissent l'élasticité des solides qui étoit gênée par

leur densité, & tout concourt à détruire ces obstructions ; sur-tout si l'on seconde la nature par d'autres remedes propres aux différens symptômes, par la diéte & par l'exercice (*l*).

(*l*) Part. II. Sect. III. Ch. III.

CHAPITRE V.

Cure des obstructions du foie, de la rate & du pancreas : cause des Affections vaporeuses.

LE foie, la rate, le pancréas communiquent les uns avec les autres par le moyen de leurs vaisseaux (*a*). J'ai fait connoître la qualité du suc pancréatique (*b*), & j'ai montré par des exemples la nature de ses obstructions (*c*). Les remedes propres pour les guérir sont tous ceux qui conviennent aux obstructions chileuses & lymphatiques (*d*).

(*a*) Part. I. Sect. III. Ch. VIII. IX & X.
(*b*) Part. II. Sect. III. Ch. IV.
(*c*) Part. I. Sect. III. Ch. IV.
(*d*) Part. II. Sect. III. Ch. III & IV.

J'ai parlé des usages du foie (e) & de ceux de la rate (f). On comprend aisément par ce que j'en ai dit, que ces visceres sont très-sujets à être obstrués. Les pierres que l'on trouve dans le foie sont des concrétions de la bile ; on en trouve dans la vésicule du fiel & dans les pores biliaires. Lorsque la bile est devenue trop épaisse elle engorge ses vaisseaux & les obstrue, celle qui aboutit à ces obstructions regorge dans les vaisseaux lymphatiques ; ceux-ci la conduisent dans les vaisseaux sanguins, où étant étrangere elle cause des irritations, des mouvemens spasmodiques, la jaunisse enfin qui conduit à l'hydropisie si l'on n'emploie pas les secours convenables pour la prévenir.

La bile devenue trop dense, par une vie sédentaire, par des excès, par de grandes dissipations, ne cause pas toujours des jaunisses, elle embarrasse le sang, elle gêne la liberté de la circulation, elle obstrue les capillaires, ses sécrétions ne se font plus,

(e) Part. I. Sect. III. Ch. IX.
(f) Ibid. Ch. X.

ou elles ne ſe font que très imparfaitement, elle irrite les membranes & cauſe cette chaleur *atrabilaire* dont les hommes & les femmes mélancholiques ſe plaignent ſi amerement. Le ſang prend en même temps une conſiſtence trop épaiſſe, la vîteſſe de ſa circulation diminue, ſur-tout dans les arteres cœliaques & méſentériques, elle y eſt comme ſuſpendue, les vaiſſeaux ſe gonflent, le battement des arteres augmente ſenſiblement, on ſouffre de détreſſes, d'inquiétudes; ſouvent l'eſprit ſe trouble, & il eſt trop ordinaire qu'on lui attribue mal-à-propos la cauſe d'une maladie qui ne provient que du dérangement du corps.

La *texture* de ſa rate, ſes uſages & ſes fonctions (g) font d'abord craindre le danger des engorgemens fréquents qui ſe forment dans ce viſcere, & l'on peut dire que c'eſt de la rate que dépendent en partie les accidens qui arrivent au foie. Les vaiſſeaux de ces deux viſceres ſont, pour ainſi dire, les mêmes, ils ne ſemblent différer que

(g) Part. I. Sect. III. Ch. X.

par leurs fonctions ; si le sang du foie n'a pas été purifié dans la rate, il est épais, mal conditionné & la bile ne s'en sépare pas : si le foie est affecté la rate se gonfle, elle est douloureuse, & si elle ne fait pas ses fonctions avec liberté, le foie ne peut qu'en souffrir. Le sang qui est dans la rate, prend au moindre dérangement de ce viscere une couleur obscure, & enfin il devient noir. Sa densité & les parties étrangeres dont il est chargé (*h*), l'ont fait regarder par les anciens Médecins comme cause des affections mélancholiques : les modernes ne rejettent pas ce principe de la mélancholie, mais ils lui donnent plus d'étendue. La circulation du sang est naturellement très-lente dans le foie ; cela vient de la disposition de la veine-porte (*i*). Cette veine est très-lâche, elle fait la fonction d'artere & de veine, elle n'a pas des valvules. Il n'y a dans le foie que très-peu de vaisseaux artériels ; ce viscere est mou, friable, ses fibres n'ont presque point de ressort ni d'éla-

(*h*) Part. I. Sect. III. Ch. X.
(*i*) Part. I. Sect. III. Ch. IV & IX.

ficité, pour peu d'obſtacles qui s'opposent à la circulation, la bile ne s'y ſépare pas, & le ſang s'y épaiſſit.

Un ſang groſſier ſurchargé de bile, ne peut croupir ni être retardé dans les viſceres du bas ventre qu'il ne ſe faſſe dans leurs petits vaiſſeaux des engorgemens de matieres groſſieres, gluantes, terreſtres, ſalines, huileuſes & tenaces, en état de produire des irrégularités continuelles dans les mouvemens oſcillatoires des fibres, des irritations dans les membranes, & des dérangemens dans les fonctions. Nous devons à Ruyſch la connoiſſance des dernieres diviſions ſenſibles des vaiſſeaux du foie, de la rate & des autres viſceres du bas ventre; cet Auteur en a découvert une infinité beaucoup plus petits que le cheveu le plus fin; c'eſt dans les calibres de ces vaiſſeaux que ſe font les engorgemens des matieres âcres & tenaces qui entretiennent les vapeurs & les affections mélancoliques; on ne ſera donc pas ſurpris des plaintes de ces malades, puiſqu'elles ont des cauſes réelles dans le dérangement & dans le déſordre

des fonctions. La respiration des mélancoliques est plus pénible l'après-midi que dans tout autre temps ; c'est parce que les fonctions de l'estomac sont gênées, que les digestions se font mal dans les secondes voies, que le chile peu digéré qui en provient coule avec difficulté dans les vaisseaux du mésentere. C'est delà que viennent les rots aigres, ou d'une odeur de pourri, de brûlé, d'œufs couvés, selon les alimens que l'on a pris, ou selon la qualité de la bile & des autres humeurs qui causent la maladie. Ordinairement les crachats des mélancoliques qui ont mangé du lard, excitent la flamme lorsqu'on les jette au feu ; Boerrhaave croit qu'ils prennent cette qualité des sucs de l'estomac, du pancréas & de la bile qui ne digérent pas bien les alimens.

Il se forme encore des obstructions sanguines, sur-tout dans les visceres du bas ventre ; le foie & la rate sont très-propres pour cette espece de congestions (*l*). Il est rare que le foie s'enflamme, c'est parce qu'il n'a que très-

(*l*) Part. I. Sect. III. Ch. IX.

peu de vaiſſeaux artériels, reſpectivement à ſa maſſe; le ſang de ce viſcere eſt preſque tout veineux, & le ſang veineux s'enflamme difficilement. La veine-porte qui fait la fonction de veine & d'artere eſt lâche (*m*). Le ſang y coule très-lentement; la ſubſtance du foie eſt molle, ſes fibres ont très-peu d'élaſticité; tout cela favoriſe les obſtructions ſanguines dans ce viſcere.

La rate a plus de ſenſibilité que le foie, elle eſt plus irritable parce qu'elle a beaucoup plus d'arteres à proportion que de veines (*n*); mais le ſang groſſier & huileux qu'elle reçoit en abondance, & ſa texture lâche & cellulaire la rendent très-propre aux congeſtions; lorſqu'elles ſont conſidérables, l'hypochondre gauche ſe gonfle. Les vaiſſeaux du bas ventre n'ont pas des valvules, le ſang de la rate va au foie, s'il eſt obſtrué ce liquide y paſſe difficilement & en moindre quantité, la rate en reſte ſurchargée, de même que les autres viſceres qui reçoivent

(*m*) Ibid.
(*n*) Part. I. Sect. III. Ch. X.

des rameaux de la veine-porte, il paſſe dans ſes cellules, où confondu avec une lymphe groſſiere & chileuſe, il forme des obſtructions ſanguines.

Lorſque la bile commence à s'épaiſſir & à gêner la circulation des liquides dans le foie, on lui rend ſa fluidité par le moyen de tiſanes acéteuſes, délayantes & apéritives, avec les racines d'oſeille, de fraiſier, d'arrête-bœuf, de garance, avec le chiendent & les plantes ſavoneuſes; on en fait encore avec les tamarins : on peut ajouter aux unes & aux autres le nitre purifié en petites doſes, autrement il irriteroit trop & il ſe rendroit adſtringent. On a enſuite recours au miel ou au ſavon d'Halicant, je joins à celui-ci un peu de crême de tartre & de cochenille; ce remede réuſſit ordinairement dans les engorgemens & dans les concrétions bilieuſes, je n'en connois pas qui délaie la bile avec tant de ſuccès, ſur-tout ſi on le ſeconde par l'exercice, par des lavemens émolliens, & par des frictions fréquentes ſur tout l'abdomen, & principalement ſur la région du foie. Lorſque la

bile eſt devenue coulante par le moyen de ces remedes, on peut donner quelque léger purgatif qui ne puiſſe pas irriter les fibres; nous tenons cette obſervation des Anciens: ils ſe faiſoient une loi de ne pas irriter l'humeur atrabilaire qu'ils reconnoiſſoient pour cauſe des humeurs hypochodriaques qui ont tant de reſſemblance avec le ſcorbut, ſelon les obſervations de Stal & de Junker; ils n'employoient que des remedes fort tempérés: ils recommandoient ſur-tout de ne purger dans ces maladies que très-mollement.

Lorſque les obſtructions bilieuſes ſont devenues conſidérables, qu'elles ſont glutineuſes, concrétes, pierreuſes, il faut continuer de ſe ſervir de plantes ſavoneuſes, délayantes & apéritives, ſans acides, pour tenir la maſſe des liquides plus coulante, pour dégorger les petits vaiſſeaux du foie qui avoiſinent les obſtructions, & ſur-tout pour donner de la ſoupleſſe aux fibres des ſolides. Les ſchirres & les obſtructions du foie, de la rate & des autres viſceres, irritent le genre nerveux,

les fibres se crispent, les sécretoires ne font leurs fonctions que très imparfaitement, & lorsque les irritations sont considérables, les excrétions ne se font pas. On observe tous les jours que ceux qui ont des obstructions considérables dans les visceres, ne transpirent pas, jusqu'à ce que leurs fibres soient relâchées par le sommeil ou par des remedes calmans ; pour lors ce ne sont que des sueurs, toujours contre nature, parce qu'elles sont une suite de l'irrégularité des liquides & des solides. Il faut donc calmer l'irritation des fibres, les détendre & rétablir leur élasticité avant de donner des apéritifs, ils augmenteroient les accidens. On se servira à cet effet de lavemens & de bains émolliens, de décoctions délayantes, relâchantes, calmantes, d'eau miélée, &c. Lorsque l'éréthisme sera diminué & que les excrétions se feront dans l'ordre de la nature, on en viendra aux apéritifs végétaux, on se servira de sucs, de chiendent, de bourache, de buglose, de chicorée sauvage, de pissenlit, de savon, avec la crême de tartre & la cochenille ;

on pourra encore employer selon les différentes indications plusieurs autres remedes proposés au troisiéme Chapitre de cette Section.

J'ai observé qu'on ne doit purger qu'avec beaucoup de précaution, lorsqu'il y a des engorgemens bilieux, je dois encore avertir qu'il n'est rien de plus dangereux que les vomitifs lorsque la circulation ne se fait pas librement dans quelque viscere. On a observé que si l'on fait vomir dans la jaunisse occasionnée par des concrétions pierreuses au foie, & que ces concrétions ne soient pas enlevées & évacuées par l'effet du vomitif, elles rompent les vaisseaux du foie, & y causent des accidens & sur-tout des inflammations très-dangereuses. Il n'est qu'un cas où l'on puisse donner des vomitifs dans les embarras bilieux, c'est quand il n'y a pas d'engorgement local, ou de vraie obstruction au foie; lorsque la densité de la bile retarde sa progression, sans qu'il y ait d'autre cause de ce retardement, pour lors un vomitif guérit la maladie souvent sans d'autre secours. Si la bile est

trop gluante & trop tenace, & que les ſecouſſes cauſées par le vomitif ne puiſſent pas en dégorger les vaiſſeaux, ils s'engorgent encore plus, les obſtructions augmentent & deviennent rebelles. Des Médecins éclairés dans la pratique & dans l'obſervation peuvent ſaiſir le moment de donner ce remede à propos; mais on doit en craindre les effets dans toute autre main.

Lorſqu'on ſe propoſe de guérir la mélancholie, il faut diſtinguer avec attention les différens degrés de denſité des matieres qui la cauſent, & leurs différentes qualités. La mélancholie vient toujours de la diſſipation de la ſéroſité du ſang, & des parties les plus diviſées de ce liquide; lorſqu'il eſt dépouillé de ſon véhicule, il ne peut circuler qu'avec lenteur; pour lors on eſt menacé de cette maladie; mais la cauſe n'en eſt pas encore fixée dans les viſceres, elle eſt répandue généralement dans tout le ſyſtême des vaiſſeaux. La tranſpiration abondante des Habitans des pays chauds les rend ſouvent mélancholiques; ils ſe garantiſſent de cette maladie

ladie, par la tempérance, par la sobriété & par le régime. Boerhaave nous apprend que les Italiens & les Espagnols préviennent cet accident par le moyen des fruits bien mûrs, & qu'ils y succombent fréquemment s'ils négligent d'en faire usage. Les fruits mûrs fournissent au sang un suc végétal très-propre à entretenir sa fluidité, & à suppléer aux pertes de sa sérosité, à donner de la souplesse aux solides, à diviser la bile & à la tenir coulante, sur-tout si l'on ne commet pas des abus en état de s'opposer à leur effet. L'exemple de ces peuples semble nous mettre sous la main les moyens de guérir de cette maladie lorsqu'elle est encore naissante. Il faut donc s'appliquer à diviser le sang sans dissiper la lymphe, la sérosité, ou les parties volatiles qui lui restent, & à tempérer son âcreté par des remedes adoucissans, afin que les solides n'en soient point allarmés. On a recours pour cet effet à une nourriture douce & légere, on se sert d'eau miellée, de fruits mûrs, d'herbages & de plantes émollientes, calmantes & savoneu-

ſes ; on peut auſſi avoir recours aux eaux minérales ferrugineuſes, aux ſavoneuſes ; ces remedes, ménagés avec prudence, réuſſiſſent preſque toujours quand ils ſont ſecondés par l'exercice & par la diéte.

Lorſque les matieres qui cauſent la mélancholie ſe ſont fixées dans les viſceres de l'abdomen, elles portent ordinairement ſur l'eſprit, elles le rendent triſte, inquiet ; les uns ſe croient plus malades qu'ils ne le ſont, ils s'imaginent être à chaque inſtant à l'heure de la mort ; d'autres, ſouvent plus malades que les premiers, ne croient pas avoir de mal ; les uns & les autres adoptent enfin des idées abſurdes dont il n'eſt pas poſſible de les déprévenir. (*o*) La matiere des engorgemens qui cauſent ces ſymptômes eſt ordinairement épaiſſe, gluante, & difficile à détruire ; elle prend bien-tôt, ou elle a déja pris le caractere qu'elle doit conſerver pendant toute la maladie : elle eſt ou acide, ou rance ; on la diſtingue par les impreſſions qu'elle fait ſur l'eſtomac &

(*o*) Part. I. Sect. III, Ch. X.

ſur la bouche, & par la nature des rots; on en rend en quantité, & ils ont ordinairement l'un ou l'autre goût, ou des goûts approchans, ſur leſquels on peut établir un jugement ſolide. Cependant on pourroit ſe tromper ſi l'on ne voyoit les malades que dans le temps de leurs digeſtions; car de quelle eſpece que ſoit la cauſe de la mélancholie, ſi l'on a mangé des végétaux, les rots ſont aigres, mais le lard ou d'autres alimens gras les rendent nidoreux; il eſt encore d'autres qualités d'alimens qui changent le goût des rots; on ſe tromperoit ſi l'on établiſſoit ſur cela ſes indications pour la cure de la maladie. C'eſt donc l'état de l'eſtomac, long-temps après la digeſtion, & la qualité & le goût que les rots ont pour lors qui doivent en décider; il ne ſuffit pas de faire cette obſervation une ſeule fois, il eſt eſſentiel de la réitérer ſouvent, parce qu'on ne peut prendre des indications juſtes que ſur l'état le plus conſtant de la bouche & de l'eſtomac, & ſur la qualité des rots la plus ordinaire.

Comme ces causes de la mélancholie sont différentes, elles exigent aussi une cure différente ; si les rots sont acides, on donne des remedes en état de diviser & de détruire les matieres aigres ; s'ils sont nidoreux, on donne des acides. Lorsque l'on s'apperçoit d'un caractere d'acidité, il faut éviter avec soin, dans la diéte, tous les alimens qui pourroient s'aigrir ; dans un cas différent, il faut s'abstenir de tout ce qui se corrompt aisément. Quand on rend des rots aigres, rien ne convient mieux que le savon avec le sel d'absinte, la racine de valériane, de gentiane, & d'autres plantes de la même qualité ; on se sert aussi avec succès des gommes qui dissolvent sans irriter, comme l'assa fœtida, l'opoponax, le galbanum, le sagapenum, l'oliban, &c. Si les rots sont nidoreux, je veux dire d'une odeur & d'un goût de pourri, de brûlé, ou d'œufs couvés, on a recours aux acides : Hippocrate ne craignoit pas dans ce cas de donner le vinaigre. On emploie d'abord les acides végétaux, on donne encore avec succès le miel avec le sel

polychréfte, la crême, le cryftal de tartre, &c. Boerhaave confeille de perfifter dans l'ufage de ces remedes, du petit lait, ou d'autres femblables, jufqu'à ce qu'on ait procuré une légere diarrhée*, qu'on peut rendre enfuite un peu plus confidérable, avec l'oximel fcyllitique, en augmentant un peu la dofe de quelqu'un des fels appropriés à la nature de cette maladie. Plus les rots font nidoreux, plus on perfifte dans l'ufage des acides, on en augmente les dofes, ou l'on en donne par degrés de plus forts; on place encore de temps en temps ou alternativement les fucs des plantes *chicoracées*, les eaux minérales acidules, &c. On peut regarder cette efpece de mélancholie comme fcorbutique; cependant on ne doit pas fe fervir pour la guérir de volatils anti-fcorbutiques, on augmenteroit bien-tôt tous les accidens; je parle d'après l'expérience, mais on trouvera toujours de grandes reffources dans les acides délayans & apéritifs, & dans les autres remedes que j'ai propofés.

On ne doit jamais négliger l'exer-

cice & les bains dans les différentes especes de mélancholie, ils divisent & délaient les liquides, ils rétablissent l'élasticité des solides, ils calment leur irritation, & ils favorisent la transpiration insensible. J'ai déja parlé de l'usage des bains froids dans les vapeurs convulsives; les Anglois s'en servent avec succès dans la mélancholie; j'ai guéri moi-même, par le moyen de ces bains, des mélancholiques qu'on regardoit comme incurables.

Les saignées, les vomitifs & les purgatifs font très-souvent de mauvais effets dans les affections mélancholiques; les saignées dissipent le reste des parties actives & divisées que la masse du sang conserve encore, & qui lui sont si nécessaires pour soutenir sa circulation: les vomitifs & les purgatifs dissipent encore davantage & engagent de plus en plus dans les petits vaisseaux des hypochondres les matieres gluantes & tenaces qui font la maladie. D'ailleurs, en faisant violence à ces petits vaisseaux qui sont extrêmement tendres, on risque de les

rompre, & de cauſer des congeſtions incurables : il vaut mieux s'en tenir à des délayans, & préparer de loin ces matieres à être évacuées; lorſqu'on eſt parvenu à ce point, on évacue ſans riſque, au lieu qu'en tout autre temps on ne peut pas le faire ſans danger. J'ai déja parlé des mauvais effets que l'opium fait ſouvent dans les vapeurs des femmes ; j'obſerverai ſeulement ici qu'il agit ſur les hommes mélancholiques à peu près comme ſur les Indiens, il les rend mornes, triſtes, & ſouvent furieux & inſenſés. Il faudroit un Traité particulier pour donner une connoiſſance lumineuſe de la mélancholie & de ſa cure ; je ne puis pas en parler plus au long dans cet Ouvrage; mais j'ai cru devoir faire connoître qu'on ne ſait pas aſſez d'attention à cette maladie, qu'en la négligeant elle devient incurable, & qu'on peut la rendre mortelle par des remedes donnés mal-à-propos.

Les leſſives & l'eau tiede bouillie avec du miel, ou avec des plantes ſavoneuſes, ſont les délayans du ſang ;

je l'ai déja obfervé (*p*). L'on ne fçauroit affez tôt avoir recours à ces remedes dans la condenfation de ce liquide, & lorfqu'il forme des obftructions. Dans ces obftructions, on reffent une douleur fourde & pefante, il paroît par-là que les fibres font devenues fenfibles, il convient donc d'éviter tout ce qui pourroit porter fur leur fenfibilité. On a encore vu que l'agitation, la tenfion & la roideur des folides font la principale caufe de ces obftructions; il convient donc d'employer toutes fortes de moyens, pour rétablir l'élafticité naturelle des fibres; je les ai indiqués (*q*), on peut y avoir recours.

(*p*) Part. II. Sect. III. Ch. III.
(*q*) Ibid.



CHAPITRE VI.

Cure des obstructions de l'uterus : cause prochaine des Affections vaporeuses.

LEs obstructions les plus fréquentes de l'uterus proviennent du sang; qu'on se rappelle sa substance spongieuse & pulpeuse, les infinies divisions & l'entrelassement admirable de ses vaisseaux, qui avant de se réunir pour fournir la matiere des évacuations périodiques, ne présentent que des membranes; (*a*) on verra clairement que la moindre irrégularité des solides & le moindre dérangement est en état d'arrêter ce liquide dans quelqu'un de ces capillaires; c'en est assez pour porter le désordre dans tout ce viscere. S'il faut à l'uterus neuf vaisseaux (par exemple) pour que la circulation s'y fasse dans l'ordre de la nature, & qu'il y en ait un, deux, trois d'obstrués, ceux qui resteront libres feront surchargés de toute la quantité du sang qui étoit destinée

(*a*) Part. I. Sect. III. Ch. XI.

pour les autres, ce sera pour ces vaisseaux un état de pléthore, qui occasionnera un retardement dans la circulation. Tous les obstacles qui retardent le cours du sang sont propres à le condenser, parce que la sérosité s'échappe par les collatéraux ; à l'accumuler, ou à le faire passer dans des vaisseaux étrangers, & à occasionner par-là des retardemens & des obstructions : on sçait qu'il est très-rare que le sang passe dans d'autres vaisseaux, ou qu'il soit retardé dans ceux qui lui sont propres sans causer de phlogoses, & d'autres accidens suivis de quelque danger.

Il arrive souvent aux jeunes filles, dans le temps de leur maturité, lorsque leurs liquides deviennent abondants, que les vaisseaux de l'uterus ne sont point encore suffisamment développés, & qu'il s'y forme une pléthore ; les pressions continuelles de l'aorte font des efforts multipliés sur le sang embarrassé dans ce viscere ; (*b*) il y survient une espece de phlogose qui produit des chaleurs d'entrailles,

(*b*) Part. I. Sect. III. Ch. XI.

des battemens précipités du cœur, des arteres, des ſpaſmes, &c. Si le ſang reſte quelque temps dans cet état de retardement, quelle qu'en ſoit la cauſe, il ſe condenſe de plus en plus, & ſa partie muqueuſe devenue gluante & tenace engorge les capillaires, & y cauſe des obſtructions rebelles, qui occaſionnent des pâles couleurs. (*c*) Celles-ci peuvent auſſi provenir de pluſieurs autres cauſes. (*d*) Dans cette maladie, les globules de ſang ſe décompoſent peu à peu, ce liquide perd ſa couleur (*e*), ſa denſité, ſa force de réſiſtance; les ſolides ſe relâchent, la nutrition devient très-imparfaite, on eſt bouffi, incapable de travail & d'application, on pâlit, & l'on reſſemble enfin à de véritables cadavres; de-là cette multiplicité de ſymptômes ſi accablans pour les femmes *chlorotiques*. (*f*)

Cet expoſé préſente deux maladies qui naiſſent l'une de l'autre, mais qui

(*c*) Ibid.
(*d*) Ibid.
(*e*) Ibid.
(*f*) Ibid.

exigent une cure tout opposée ; on voit d'abord des résistances formées par des forces actives, par des engorgemens, des irritations, des tensions de solides, & par une trop grande quantité de liquides : ce ne sont ensuite que dissolution des liquides, que relâchement des solides, que sérosités à la place du sang, &c. (*g*) Les premieres indications exigent des saignées au bras, réitérées jusqu'à ce que l'on ait ôté la pléthore générale ; on remédie en même-temps à la particuliere, par la saignée du pié, si les accidens viennent d'une suppression des regles, par une diéte humectante & légere, par des délayans savoneux, par des bains émolliens, par des fomentations sur le bas ventre, par un exercice modéré, & par tous les différens secours qu'on met en usage dans les obstructions, dans la tension & l'irritation des fibres. (*h*) Il faut aussi donner tous ses soins pour calmer les mouvemens convulsifs, & les spasmes qui en proviennent. (*i*)

(*g*) Part. I. Sect. III. Ch. XI.
(*h*) Part. II. Sect. III. Ch. II & III.
(*i*) Part. II. Sect. I. Ch. II.

Si cette maladie vient de quelqu'autre dérangement, il faut, en établiſſant la cure, avoir égard à cette cauſe; je n'en parle ici qu'en général.

Si avec tous ces ſecours on ne peut pas prévenir la diſſolution du ſang qui conduit aux pâles couleurs, il faut paſſer à de ſecondes vues curatives, différentes des premieres. On s'attachera d'abord à fortifier les ſolides, & à relever leur action; on préviendra par ce moyen les progrès de la diſſolution: cependant ſi elle venoit à un point conſidérable, on trouvera de véritables ſpécifiques pour cette maladie, dans les préparations de fer. Lorſque le ſang commence à ſe diſſoudre, il reſte de l'irritation dans les vaiſſeaux, & la partie glutineuſe, tenace, engagée dans les capillaires, eſt encore inflammatoire, on ne peut pas alors ſe ſervir des remedes qui fortifient les fibres en les irritant; on augmenteroit trop leurs mouvemens irréguliers, & l'on précipiteroit la diſſolution. On commencera par ceux qui font en état de fortifier les vaiſſeaux, ſans exercer trop d'action ſur

eux. Ces remedes sont presque tous les aromatiques amers âpres, ou âpres tirant sur l'amer & ceux entre autres qui tiennent des balsamiques; les racines de *galanga*, de caille-lait jaune, de pivoine; l'angélique, la menthe, la gentiane, l'absinte, la rhue, la centaurée, la fumeterre, le petit chêne, la primevere, l'écorce jaune d'orange, l'écorce de cascarille, la zédoaire, la serpentaire de virginie, la citronelle, le *chamœpitis*, la sauge, les fleurs de romarin, l'anis étoilé, le *semen-contra*, la graine décarlate. On fera des infusions ou des décoctions de ces plantes, dans le vin ou dans l'eau, selon qu'il sera plus convenable au degré de relâchement, auquel on voudra remédier. On se servira aussi très-à-propos des conserves d'*enula-campana*, de souci, de romarin, de roses, de fleurs d'orange, où l'on pourra ajouter le *Karabé*, le santal citrin, la canelle, le safran oriental, le musc, la myrrhe, l'oliban, le *galbanum*, l'*assa fœtida*, la pierre bésoardique; les huiles de canéle, de mélisse, de lavande, de romarin, de *Karabé*, le *castoreum*, le

baume du Pérou. Si l'on ne rétablit pas avec ces remedes l'élasticité des solides & la densité du sang, on ajoutera à quelqu'une de ces conserves quelque préparation de mars ; il ne reste rien à craindre du côté de l'irritabilité des solides. On doit cependant commencer l'usage du fer, par l'eau rouillée, on continue par le sirop, ou par le safran de mars ; on passe ensuite, s'il est nécessaire, à la limaille de fer : il est de la prudence d'allier les anti-spasmodiques avec les préparations de fer, pour prévenir les spasmes du genre nerveux, en cas qu'il lui restât encore trop d'irritabilité : on soutiendra ces remedes par une diéte convenable, par des frictions fréquentes & par l'exercice.

L'usage du fer dans les pâles couleurs nous donne des preuves bien convaincantes de la grande puissance que les solides ont sur les liquides, j'en ai parlé ailleurs. C'est sur les fibres des premiers que le fer exerce sa principale action ; toutes les fois qu'on en prend dans les pâles couleurs, on s'apperçoit sensiblement que le pouls

devient plus dilaté & peu fréquent ; peu à peu les membres se réchauffent, la bouffisure se dissipe, les globules du sang qui étoient dans une dissolution générale reprennent leur figure sphérique ; leur couleur se rétablit peu à peu, & dans deux mois les femmes ont le teint aussi vermeil & aussi fleuri qu'elles l'avoient avant leur maladie.

Pendant l'usage de ces remedes, on ne doit pas négliger de donner de temps en temps des purgatifs doux mêlés avec des stomachiques ; c'est une pratique que l'on doit observer dans toutes les *cacochymies*. A mesure que les puissances du corps se rapprochent de l'ordre de la nature, il se sépare de la masse du sang des parties étrangeres, qui causeroient de nouveaux engorgemens, si l'on n'avoit pas soin de les évacuer par quelque voie : c'est encore dans cette vue que l'on ordonne des eaux minérales, ferrugineuses & sulfureuses. Les saignées sont mortelles dans cette maladie, pour peu qu'il y ait des marques de relâchement des solides & de dissolution du sang.

Il est très-ordinaire qu'après que les pâles couleurs ont paru être totalement guéries, on soit exposé à des rechûtes souvent très-fâcheuses; c'est parce qu'il a resté dans les petits vaisseaux des engorgemens de matieres gluantes & tenaces; ces matieres en accumulent peu à peu d'autres semblables, les obstructions augmentent, & l'on retombe dans les mêmes accidens: on peut cependant s'en préserver, si l'on continue d'user d'eaux minérales, de délayans de la partie glutineuse du sang (*k*), de faire exercice, &c. J'ai vu un nombre de filles & de femmes chlorotiques, tomber dans des rechûtes dangereuses, faute d'avoir fait un exercice convenable pour les éviter.

Si la partie glutineuse & tenace du sang s'est trop engagée dans les vaisseaux membraneux du corps de la matrice, elle s'y durcit enfin & y forme des obstructions incurables, ou des schirres qui dégénerent souvent en cancers, car il n'est pas de cancer qui n'ait été précédé par un schirre. Le cancer se forme lorsque le noyau du

(*k*) Part. II. Sect. III. Ch. III & V.

ſchirre commence à ſe corrompre, ou lorſque les petits vaiſſeaux qui rampent ſur le ſchirre s'enflamment par rapport à la compreſſion que la tumeur fait ſur eux; c'eſt pour lors que l'on voit une ſource intariſſable de vapeurs, de ſpaſmes, de pertes rouges, de pertes blanches, d'amaigriſſemens, d'hydropiſies, de langueurs, &c. S'il ſe forme des obſtructions dans la matrice, elles doivent être ſanguines, puiſqu'il ne paroît dans ce viſcere que des vaiſſeaux ſanguins; la ſéroſité du ſang peut y avoir beaucoup de part, mais je ne vois pas que les vaiſſeaux du ſang puiſſent être obſtrués, ſans que ce liquide concoure à former les obſtructions.

Les remedes les plus efficaces de ces obſtructions renaiſſantes ſont le régime, la ſobriété, la privation de toutes ſortes de liqueurs fermentées & ſpiritueuſes, les tiſanes émollientes & délayantes, les décoctions ameres, les ſucs de plantes ameres & ſavoneuſes, ſur-tout ceux de chicorée ſauvage, de bugloſe, de piſſenlit, le ſavon d'Halicant, l'exercice, les frictions, &c.

(*l*). Quand bien même ces remedes ne feroient pas impression sur la tumeur, ils en empêcheroient le progrès en tenant les liquides coulans, & en les empêchant de se condenser; j'ai déja observé que presque toutes les tumeurs sont de nature à croître & à grossir par une espece de végétation contagieuse aux liquides de leur nature qui communiquent avec elles.

Les chlorotiques ont des goûts dépravés & des passions pour manger des choses absurdes (*m*), il faut les leur refuser, elles leur sont nuisibles. La plupart de ces malades mangent beaucoup de sel marin, il augmente la dissolution de leur sang; le sel marin a cette propriété. S'il est des femmes enceintes qui soient dans ce cas fâcheux, on fera ensorte de leur faire craindre les maux que leur causeroient de pareils alimens; si cependant elles souffroient trop de cette privation, on pourroit leur en accorder un peu, mais il faudroit être ferme sur les abus qu'elles pourroient en faire.

(*l*) Part. II. Sect. III. Ch. III & IV.
(*m*) Part. I. Sect. III. Ch. II.

Les obstructions des trompes & des ovaires viennent du sang ou de sa sérosité (*n*) ; je crois encore qu'elles ont souvent pour cause l'humeur contenue dans les vésicules rondes qu'on trouve dans les ovaires (*o*). Cette humeur est dense de sa nature & elle s'épaissit facilement ; pour peu qu'elle obstrue les vaisseaux de ces petits corps, le cours du sang y est intercepté, la sérosité s'échappe dans les vésicules voisines, elle les dilate, elle s'y accumule, s'y durcit, ou y cause des hydropisies selon la qualité des matieres extravasées. On ne sçauroit distinguer la qualité de ces matieres que sur des indications prises du tempérament & de l'état des malades ; j'ai déja assez parlé des remedes propres aux concrétions des différentes especes de liquides (*p*) pour pouvoir me dispenser de les répéter.

(*n*) Part. I. Sect. III. Ch. XI.
(*o*) Ibid.
(*p*) Part. II. Sect. III. Ch. III. V & ailleurs.



CHAPITRE VII.

Cure de la suppression des secours périodiques : cause prochaine des Affections vaporeuses.

LA suppression des sécours périodiques des femmes dépend de deux causes générales : l'une est dans les liquides & l'autre dans les solides (*a*). Du côté des liquides elle vient de l'abondance du sang, de sa densité, de sa viscosité ou de sa dissolution *cacochymique* ; du côté des solides, c'est de la roideur, de la dureté des vaisseaux & de la diminution de leurs calibres. Ces accidens peuvent provenir de plusieurs causes ; de la graisse ramassée dans la cavité des vaisseaux, de tumeurs vers la région de la vessie, ou dans l'uterus même, de quelque membrane qui ferme les vaisseaux, de quelque carnosité, de cicatrices durcies, de l'épaississement de la substance de l'uterus, ou d'un prompt resserrement du calibre des vaisseaux, occa-

(*a*) Part. I. Sect. III. Ch. XII.

ſionné par des vents froids, par l'eau froide, par de longues triſteſſes, par des ſurpriſes ou des peurs promptes & exceſſives ; un excès de joie eſt auſſi en état de faire accumuler le ſang dans l'uterus : toutes ces cauſes s'oppoſent également à la circulation, ſur-tout le froid, dont la principale propriété eſt de condenſer les liquides & de contracter les ſolides.

Avant d'entreprendre la cure d'une ſuppreſſion, il faut s'aſſurer ſi elle eſt réelle, ou ſi elle n'eſt qu'apparente ; on ſera facilement décidé ſur ſa réalité, par les ſymptômes qui en ſont inſéparables (*b*). Ces ſymptômes varient beaucoup, chaque femme en a de différens ; il ſemble qu'il ſoit de l'eſſence de cette maladie de ſe montrer ſous différentes faces ; mais un Médecin inſtruit ne peut pas s'y tromper.

J'appelle ſuppreſſions apparentes, celles qui n'ont pas un caractere de maladie, comme ſont celles des femmes enceintes, celles des femmes qui ont un embonpoint athlétique, dans

(*b*) Part. I. Sect. III. Ch. XII.

leſquelles le ſuperflu des liquides ſe convertit en graiſſe, ſouvent même en la matiere d'une tranſpiration abondante qui ſupplée à l'évacuation des regles. Les femmes ne peuvent pas être réglées dans l'ordre de la nature, d'abord après de grandes ou de longues maladies, ni après des pertes conſidérables, de quelle nature qu'elles ſoient. Dans tous ces cas, quoi qu'il ne ſurvienne pas d'évacuation périodique dans les temps ordinaires, on ne donne pas des remedes contre la ſuppreſſion, elle n'a pas lieu, puiſque les liquides & les ſolides manquent des conditions néceſſaires à des pertes naturelles. Ce ſont des circonſtances où il faut laiſſer agir la nature; ſi dans la ſuite, lorſque l'abondance du ſang eſt rétablie, il ſe formoit quelque obſtacle à l'évacuation, on s'en appercevroit par quelqu'un des ſymptômes ordinaires, & l'on donneroit des ſecours indiqués; on trouvera les moyens propres à remplir ces indications, en ſuivant cette méthode curative.

Lorſque les regles ſont ſupprimées

par une trop grande quantité de sang, les petits vaisseaux de l'uterus s'engorgent, & l'engorgement des uns sert d'obstruction aux autres ; les fibres perdent leur élasticité, & bien loin de favoriser la progression des liquides elles s'y opposent. On conçoit d'abord que la saignée est le principal remede de ces accidens, il faut même la réitérer jusqu'à ce qu'on ait diminué la quantité du sang au point que ce liquide ne forme plus de pléthore générale. Pour ce qui est de la pléthore particuliere de l'uterus, il ne faut pas se promettre qu'on la diminue toujours en diminuant la générale ; les obstructions sanguines qu'elle a formées dans ce viscere, rompent la communication du sang, & s'opposent à l'excrétion de celui qui est retenu. Il faut donc avoir recours à des secours particuliers, on les trouve dans les calmans ; dans les délayans savoneux, dans les émolliens, dans les fomentations sur le bas ventre, dans les frictions seches & les bains ; j'ai parlé de ces remedes en plusieurs endroits (c).

(c) Part. II. Sect. III. Ch. II. III & VI.

Quand

Quand j'ai propoſé la ſaignée dans la pléthore, j'ai entendu parler de celle du bras ; ſi l'on ſaignoit au pié on augmenteroit les engorgemens : tout eſt diſpoſé dans le bas ventre des femmes, à y déterminer une grande quantité de liquides ; les vaiſſeaux artériels & veineux y ſont ſans valvules & beaucoup plus gros que dans les parties ſupérieures, ils ſont encore plus gros & plus nombreux que dans le bas ventre des hommes : d'ailleurs, comme je l'ai déja obſervé, l'aorte qui eſt perpendiculaire ſur l'uterus, fait ſur ce viſcere des preſſions continuelles & y favoriſe les congeſtions, ſur-tout lorſque les excrétoires ne ſont pas ouverts. On prévoit par-là que ſi l'on ſaignoit par quelque veine des extrémités inférieures, on détermineroit vers le bas ventre, par une pente déja décidée, une plus grande quantité de ſang ; on n'évacueroit pas celui des vaiſſeaux obſtrués, au contraire celui qui viendroit avec plus de rapidité & en plus grande abondance augmenteroit les obſtructions, & par des battemens redoublés il les rendroit plus

rebelles. Cela est confirmé par l'expérience de tous les jours & par celle de tous les temps ; les Médecins observateurs ne s'y trompent pas. J'ai toujours observé que si la fiévre survient à une femme vers le temps de ses regles, une saignée du bras les fait venir tout de suite, au lieu qu'une saignée du pié les retarde ou les supprime : il en est de même de la pléthore ; Riviere étoit le Médecin d'une femme pléthorique, sujette à des retardemens de ses secours ; la saignée du bras les faisoit toujours couler en abondance & la saignée du pié les supprimoit. Lorsqu'on a rétabli la souplesse & l'élasticité des vaisseaux de l'uterus & qu'on a rendu sa fluidité au sang qui les obstruoit, l'écoulement se rétablit de lui-même, ou on l'obtient par le moyen d'une saignée au pié. Si cependant quelque obstacle s'y opposoit encore, ce seroient des viscosités adhérentes aux calibres des vaisseaux, ils sont si petits que peu de chose les obstrue ; on se sert pour les détruire d'apéritifs délayans aromatiques, de sucs de plantes ameres & savoneuses (*d*).

(*d*) Part. II. Sect. III. Ch. VI.

Les purgatifs doux réitérés de temps en temps sont encore d'un grand secours, de même que les eaux minérales ferrugineuses & sulfureuses: on dissoud par ce moyen & par d'autres que j'ai déja observé (e), le sang trop dense, trop visqueux, & les obstructions qui en proviennent. Lorsque les suppressions viennent d'une dissolution *cacochymique* des liquides il faut rétablir la densité de ceux-ci & l'élasticité des solides; de même que dans les pâles couleurs (f); car les regles ne coulent jamais naturellement sans une légere pléthore, ou générale, ou particuliere à l'uterus; il faut pour cela une certaine force qui dilate les vaisseaux de ce viscere, autrément la matiere de l'évacuation ne peut pas se faire jour par des excrétoires, dont les réseaux vasculeux entrelacés par des divisions infinies, étant relâchés & affaissés, opposent des résistances passives difficiles à vaincre, sur-tout à des liquides qui n'ont presque point de densité, d'action ni de résistance.

(e) Ibid.

(f) Ibid.

Si les regles sont supprimées du côté des solides, par la graisse qui comprime les vaisseaux ou qui les obstrue par la compression; on peut y remédier par l'exercice, par une diéte sévere, & en se dérobant une partie des alimens nécessaires, par des diurétiques, par des purgatifs fréquens, ou par une transpiration abondante. Les tumeurs, les membranes, les carnosités, les cicatrices durcies, l'épaississement de la substance de l'uterus, (*g*) exigent des secours particuliers, sur lesquels on ne peut se décider que par la connoissance des causes, de la nature de ces accidens & de leur situation: ils peuvent avoir des caracteres différens, même en chaque malade; aux unes ils peuvent être scrophuleux, aux autres, véroliques, scorbutiques, dartreux, &c. C'est par leur principe qu'on doit attaquer les maladies; il suffit de connoître leur cause pour espérer de les guérir; je n'entreprendrai pas sur cela une plus grande digression, il est temps que je cherche la fin de mon Ouvrage. Si les vaisseaux

(*g*) Part. I. Sect. III. Ch. XII.

ne sont pas encore développés & ouverts dans les filles qui sont à l'âge de maturité, il leur survient quelqu'un des symptômes, ou des signes qui indiquent les suppressions; cependant il faut plus donner à la nature qu'à l'art; les remedes irritans leur seroient nuisibles, ils augmenteroient les engorgemens déja formés, ils en formeroient de nouveaux, ils les rendroient plus rebelles & peut-être incurables. Il suffit donc de seconder la nature par quelque saignée, par l'usage des délayans, par la diéte, par l'exercice, par les frictions, par des bains & des fomentations convenables; si malgré ces secours on tombe dans les pâles couleurs, j'en ai donné les remedes au chapitre précédent. Lorsque les suppressions sont causées par le froid, par l'eau froide, par des surprises, par les passions de l'ame, par des crispations des fibres de l'uterus occasionnées par des brasiers tenus imprudemment sous les jupes; (*h*) il survient des symptômes violens & sur-tout des spasmes & des vapeurs convulsives, ou des con-

(*h*) Ibid.

vulsions; on donne d'abord tous ses soins pour en calmer les symptômes; (*i*) en même-temps on s'applique à rétablir la souplesse des vaisseaux par des bains tiédes, par des fumigations ou des fomentations émollientes; on fait des frictions aux cuisses, sur-tout lorsqu'on s'apperçoit que les vaisseaux ont acquis quelque souplesse; on applique des ventouses aux cuisses ou aux aînes; j'ai vu souvent qu'elles ont déterminé l'évacuation. Si tout cela ne réussit pas, on a recours à des tisanes, & des potions calmantes avec l'estœcas, la laitue, les têtes de pavot blanc, les fleurs de nénufar; on les émulsionne avec les semences froides; on y ajoute, s'il le faut, le syrop de karabé; on fait prendre de temps en temps quelques grains de camphre, & dès que les symptômes des vapeurs sont calmés, & que l'on est comme assuré que la résistance des vaisseaux est diminuée, on saigne du pié, on réitere même les saignées selon les circonstances, ensuite on peut sans danger faire usage du safran de mars, & quelquefois même, selon

(*i*) Part. II. Sect. II. Ch. II & III.

les circonſtances, de l'œthiops minéral en petites doſes, mais avec ménagement ; lorſqu'il n'y a pas à craindre d'irriter les ſolides, les purgatifs réſineux font de bons effets, on ne doit cependant les employer qu'avec de bonnes indications.

Si les regles ont déja paru & qu'elles ſe ſuppriment tout-à-coup, elles ſont bien-tôt rétablies par un demi-bain tiéde, par la ſaignée du pié en ſortant du bain, & par des potions calmantes & anti-ſpaſmodiques ; mais quand elles n'ont pas paru, il ne faut pas faire ſi-tôt la ſaignée du pié ; celle du bras convient mieux pourvu qu'il n'y ait pas des convulſions ; dans ce cas, il faudroit attendre que les ſymptômes vaporeux fuſſent calmés. S'il ſe préſente enſuite des ſignes de plethore, on ſe comportera comme je l'ai indiqué au commencement de ce chapitre en traitant de la cure de la ſuppreſſion qui provient d'une trop grande quantité de ſang. Un célebre Médecin conſeille dans ſes Ouvrages, pour rétablir les regles ſupprimées, le ſuc d'une orange dans un verre d'eau

de canelle orgée, & le laudanum, pour calmer les douleurs, s'il en eſt de conſidérables; j'ai obtenu de bons effets, dans de pareils cas, des potions calmantes anti-vaporeuſes (*k*).

Il arrive quelquefois qu'à la ſuite des ſuppreſſions il ſurvient des fadeurs d'eſtomac & des envies de vomir ſouvent inutiles, mais ſi preſſantes qu'on ne peut pas ſe refuſer à ces indications; on les remplit avec l'oximel & l'huile d'amandes douces, on ſoutient l'effet de ce remede en faiſant boire beaucoup d'eau tiede. Des vomitifs plus forts cauſeroient des vomiſſemens ou des crachemens de ſang. Cet accident arrive quelquefois dans ces maladies ſans avoir pris des émétiques: on ſe ſert pour lors de potions avec le diaſcordium, l'eau de plantain, de laitues, de ceriſes noires; on y ajoute les coraux, le cachou, & le ſyrop de karabé en petites doſes. On doit cependant préférer pour le crachement de ſang les eaux de ris ou d'orge émulſionnées avec les ſemences froides & le diacode; on y ajoute les poudres

(*k*) Part. II. Sect. II. Ch. II & III.

de ſuccin, de corne de cerf, & le nitre ; il faut toujours avoir attention d'y mêler quelqu'anti-ſpaſmodique. Lorſque les ſuppreſſions durent long-temps, on déſeſpere ſouvent d'en guérir, & l'on ſe rebute de remedes ; on a tort, on ne doit pas ceſſer de chercher des moyens pour rétablir ces évacuations ; on a vu pluſieurs exemples de femmes à qui les regles ſont revenues après quatre, cinq & même ſix ans : Hippocrate en rapporte deux obſervations, l'une de quatre ans, & l'autre de ſix ; on en a fait une infinité de ſemblables depuis cet Auteur, qui ne ſont pas moins propres à donner de la confiance.

La diminution des regles, quand elle n'eſt pas naturelle, cauſe des ſymptômes approchans de ceux de la ſuppreſſion ; pour en guérir, on s'aſſurera d'abord de l'état des liquides & des ſolides, & on en trouvera les remedes en réfléchiſſant ſur les différentes vues curatives de la ſuppreſſion que j'ai établies dans ce chapitre.

Les lochies ſupprimées cauſent des

accidens bien plus dangereux que ceux qui ſont occaſionnés par la ſuppreſſion des regles ; (*l*) elles exigent de prompts ſecours : je les ai rapportés ailleurs (*m*).

La ſuppreſſion de quelqu'évacuation habituelle, comme des hémorrhoïdes, des vieux ulceres, des ſueurs, des dartres, &c. (*n*) occaſionne aux hommes & aux femmes des vapeurs toujours pleines de danger ; il faut employer toutes ſortes de moyens, pour les rétablir. On ouvre les hémorrhoïdes avec la lancette, ou par l'application des ſangſues ; on établit des ſuppurations pour ſuppléer à celles des ulceres & des dartres, ou au ſuintement de celles-ci : on ſupplée aux autres évacuations ſupprimées par des moyens convenables à leur nature. Si l'on peut enſuite parvenir à purifier la maſſe du ſang de façon que ces évacuations deviennent inutiles, on les ſupprimera ſans danger ; mais ſi l'on ne peut pas parvenir à ce point, on

(*l*) Part. I. Sect. III. Ch. XII.
(*m*) Part. II. Sect. III. Ch. IV.
(*n*) Part. I. Sect. III. Ch. XII.

les regardera comme des conditions néceſſaires à la vie. On doit penſer de même des évacuations de ſang qu'on voit tous les jours ſe faire par différentes parties du corps, pour ſuppléer aux regles & aux hémorroïdes; il faut les entretenir, & les rétablir, ſi elles ſe ſuppriment, juſqu'à ce que la nature n'ait plus beſoin de leur ſecours; pour lors elle les ſupprime elle-même ſans danger, par la même loi qu'elle fait ceſſer à un certain âge les ſecours périodiques des femmes.

CHAPITRE VIII.

Cure des pertes rouges : cauſe prochaine des Affections vaporeuſes.

LES pertes rouges proviennent de quelque vice des vaiſſeaux de l'uterus, ou du déſordre de la maſſe des liquides; les vaiſſeaux peuvent être trop relâchés, ouverts, ou corrodés par quelqu'accident, & donner paſſage au ſang; celui-ci à ſon tour, peut être trop abondant, & ſe faire jour

par la force; il peut être aussi trop âcre & trop dissous, & s'échapper faute de consistence (*a*).

Si les vaisseaux de l'uterus ne sont point altérés dans leurs diametres, & s'ils conservent leur élasticité, les excrétoires de ce viscere conservent aussi leur ton naturel; & ils font exactement leurs excrétions alternatives; mais si les uns sont trop dilatés ou relâchés, ces accidens se communiquent aux autres & les liquides n'ont pas de frein qui les retienne, ils coulent selon la pente qui favorise leur dissipation. S'il s'y forme des érosions, des ulceres, suites encore très-fréquentes des obstructions, des tumeurs de ce viscere, & des accouchemens laborieux; le sang s'échappe par ces ouvertures, & laisse toujours des routes ouvertes à celui qui lui succede; de sorte que, lorsque la pléthore cesse d'être générale, elle devient particuliere à l'uterus, où les liquides sont toujours décidés par une pente déterminée par l'évacuation, & entretenus enfin par le relâchement

(*a*) Part. II. Sect. III. Ch. XIII.

des ſolides. Lorſque le ſang eſt trop abondant, & que par quelqu'accident il eſt porté avec force dans les vaiſſeaux de l'uterus, il y fait des congeſtions, il dilate leurs calibres ; s'il ne fait pas le même effet ſur les excrétoires, c'eſt une ſuppreſſion : mais s'il les dilate dans ſes premiers efforts, c'eſt une perte. Les pertes de cette nature ceſſent quelquefois après une évacuation conſidérable ; mais ſi elles ſubſiſtent long-temps, les vaiſſeaux perdent leur élaſticité, ils reçoivent ſans réſiſtance des liquides qui ſe précipitent ſans ordre dans leurs calibres, ils en ſont gorgés de plus en plus ; ces pertes ſont plus ou moins abondantes, plus ou moins dangereuſes, ſelon les cauſes qui les ont produites, ou celles qui les entretiennent. Lorſque le ſang eſt âcre, trop diſſous ou grumelé, il n'a pas aſſez de conſiſtence ni aſſez d'union pour ſe maintenir dans l'ordre de la circulation, il ſe diſſipe, il s'échappe par des vaiſſeaux déja diſpoſés à favoriſer cet écoulement. Ces deux états différens du ſang & des ſolides ſont ordinairement une

suite l'un de l'autre, car les pertes considérables de ce liquide alterent la qualité de toute sa masse, elles en désunissent les parties, en dérangent le concours & mettent le désordre dans toutes les sécrétions ; c'est un commencement de *cacochymie* qui fait des progrès rapides quand il n'a pas été possible de les prévenir.

La trop grande quantité de liquides, leur densité, leur pente trop décidée vers l'uterus, & la dilatation des vaisseaux, établissent la premiere indication curative ; l'âcreté, la dissolution des liquides & le relâchement des solides, établissent la seconde. Les remedes qui délaient le sang, qui le divisent & qui diminuent sa quantité, portent également sur le ton des vaisseaux & sur leur dilatation ; ceux qui calment ceux-ci en rétablissent l'élasticité, s'opposent encore à la désunion & à la dissipation des autres. Les mêmes secours qui rétablissent le ton des solides & leur élasticité, rétablissent aussi la densité du sang, & l'ordre de sa circulation. Les saignées évacuatoires, les révulsives, les remedes dé-

layans, les calmans, les anodins, & ensuite les astringens ménagés selon les circonstances & selon l'état des solides, rempliront la premiere indication; on satisfera à la seconde par le moyen des stomachiques, des fortifians, des toniques, des apéritifs & des astringens employés à propos, variés selon les différens états de la maladie & selon la nature de ses symptômes.

Si l'on n'est pas appellé à temps pour prévenir le trop grand volume du sang & ses congestions, on aura d'abord recours aux saignées du bras, on les réitérera jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de pléthore générale, & pour lors elles deviendront révulsives; celles qui ont cette qualité sont d'un grand secours. S'il survient un vomissement de sang, il arrête les pertes de ce liquide qui se font par l'uterus; cette observation, que nous devons à Hyppocrate, établit la nécessité de la saignée dans ces maladies. On doit toujours faire attention, quand on saigne, que le sang coule & se perd par deux endroits, que sa masse n'est pas inépuisable, & qu'il a été démontré

que lorsqu'elle diminue de la moitié on perd les trois parties des forces; d'ailleurs on sçait que le défaut de sang ne se rétablit pas facilement, & que la trop grande diminution de son volume conduit à la *cachexie*, & à une mort souvent inévitable. On établit en même-temps une diéte légere & humectante, sur-tout pendant que les solides sont en souffrance; si l'on est tracassé par des coliques, on donne pour les calmer des infusions théiformes de camomille, de guimauve, de fleurs de nénufar, de coquelicoq. On se sert avec succès de légeres émulsions faites avec la semence de pavot blanc, le syrop de nénufar, celui de pavot blanc, ou de karabé selon les indications. On a recours ensuite aux bains des jambes dans l'eau tiéde, toujours dans la vue de délayer les liquides & de rétablir l'élasticité des vaisseaux, forcée par la dilatation de leurs calibres. Si les pertes durent trop long-temps, si elles reviennent trop fréquemment, dés que le ton des solides commence à s'affoiblir, on se sert de l'infusion de caillelait, de bugle, de

plantain avec un peu de nitre. Un grand Médecin recommande dans ces occaſions la liqueur minérale anodine, & une eſpece de limonade que l'on fait en mettant quelques gouttes de cette liqueur dans l'eau. Si malgré tous ces ſecours les pertes continuent encore & que les forces diminuent de plus en plus, on a recours aux aſtringens végétaux, aux bains des jambes dans l'eau froide ; on donne à cet effet des tiſanes avec la grande conſoude, les ſucs de plantain, d'ortie, de mille-feuille, ou ſeuls ou mêlés les uns avec les autres. Des opiates avec les conſerves de roſes, de cynorhodon, le ſang-dragon, l'alun de roche, la tormentille, le bol d'Arménie, le cachou, &c. On fait encore des fomentations aſtringentes ſur le bas ventre, avec la décoction d'écorce de tormentille, de grenade, de feuilles de plantain, de renouée, de bourſe à-paſteur, & d'autres ſemblables, dans l'eau ferrée ou dans le vin rouge : j'ai vu réuſſir des cataplaſmes appliqués ſur le bas ventre, avec des orties pilées & des feuilles d'artichaut ; on applique auſſi

des éponges bouillies dans le vinaigre.

Il ſurvient quelquefois des pertes énormes qui allarment par leur violence & qui menacent d'un danger prochain ; cet état exige de prompts ſecours ; on fait coucher la malade, on l'exhorte de ne pas faire de mouvement dans ſon lit, on lui donne beaucoup d'eau froide, on fait quelque ſaignée au bras, mais il faut ménager le ſang, il ne ſe diſſipe que trop, on ne donne pour toute nourriture que des bouillons de veau fort légers, avec l'oſeille, la laitue, la chicorée ; on a recours aux ſucs de plantes aſtringentes, à la limonade, aux émulſions, aux anodins. Si la perte ne diminue pas on uſera d'une limonade avec l'aigre de ſoufre, ou avec l'eau de rabel, étendue dans beaucoup d'eau commune ; je la regarde comme ſpécifique dans ces maladies, j'en ai ſouvent vu des effets ſurprenans.

L'expérience a appris que les acides minéraux coagulent promptement le ſang quand on les injecte dans les veines ; ils ne font pas auſſi-tôt cet effet quand on les prend en boiſſon ;

cependant ils ne se dépouillent pas de cette qualité, & ils n'arrêtent les pertes qu'en condensant les liquides, en crispant les fibres des solides, & en diminuant le diametre des calibres des vaisseaux. On doit toujours avoir en vue cette qualité du vitriol, quand on l'emploie sur le corps humain ; les Chirurgiens en ont pu observer les mauvais effets toutes les fois qu'ils s'en sont servis sans ménagement dans les plaies, sur-tout au voisinage des visceres. De quelle façon que ce remede soit introduit dans le sang, quand on ne le ménage pas avec cette prudence qui est une suite des lumieres & de la sagacité, plutôt que de l'amour propre, ou de la prévention, il occasionne des accidens dangereux. D'ailleurs quand on l'emploie trop tôt dans les hémorrhagies, il ferme les vaisseaux & forme une digue qui repousse le sang vers les parties supérieures, où il cause des engorgemens, des douleurs, des inflammations, &c. Tous les astringens font cet effet dans la pléthore; & lorsque les vaisseaux sont dilatés par la quantité des liquides, il faut attendre pour s'en

servir que les saignées, les calmans & les délayans aient donné de la souplesse aux solides, & rapproché la circulation des liquides de l'ordre de la nature : je prends toujours cette précaution, lorsque je veux me servir de l'eau de rabel, qui n'est autre chose que l'acide vitriolique dulcifié avec l'esprit de vin.

Les purgatifs ne sont nécessaires dans les grandes pertes que pour tenir les premieres voies libres, afin que les excrémens retenus n'augmentent pas l'écoulement par leur irritation ; il ne faut donc se servir que de laxatifs les plus doux, tout autre seroit nuisible. Si les pertes deviennent habituelles ou trop fréquentes, on aura recours à l'usage des eaux minérales, ferrugineuses, sulfureuses ou vitriolées.

Lorsqu'on a été obligé de se servir d'astringens dans les pertes des femmes, il faut en discontinuer l'usage aussi-tôt qu'il est possible, quand bien même les pertes n'auroient pas cessé ; ces remedes deviendroient pernicieux. Le sang se dissout & se grumelle par le relâchement des solides & par sa

propre diſſipation ; les aſtringens fixent ces grumaux & les condenſent ; ils condenſent auſſi la partie muqueuſe de ce liquide, & forment des obſtructions qui entretiennent la perte & conduiſent à la cachexie ; c'eſt des obſtructions que proviennent ordinairement les ulceres de l'uterus, de même que les différentes tumeurs de ce viſcere, qui produiſent des ſuppurations, deviennent cancéreuſes & menent inſenſiblement à des accidens funeſtes.

Pour prévenir cet état d'appauvriſſement des liquides, il ne faut jamais perdre de vue les fonctions de l'eſtomac ; tout eſt à craindre lorſqu'elles ſe dérangent ; un chile mal conditionné appauvrit bien-tôt le ſang, & met le déſordre dans toute ſa maſſe. On ſe ſert dans ces occaſions de quelque préparation de fer mêlé avec des ſtomachiques légerement aſtringens ; on fera prendre des bouillons avec les plantes ſavoneuſes, comme la chicorée amere, la bugloſe, la pimprenelle, &c. On y ajoute la racine de tormentille, des cloportes écraſées,

des écreviſſes, des grenouilles, des tortues. Si la perte rouge continue, on fera prendre tous les jours dans les intervalles de ces remedes quelque cuillerée de ſuc dépuré de mille-feuille & de chicorée mêlés enſemble, ou d'autres plantes de la même qualité. Si les pertes rouges ne ſont pas conſidérables, on donnera pour boiſſon ordinaire une tiſane avec le capillaire & quelques feuilles de ſcolopendre; on purgera de temps en temps avec la rhubarbe, le *mechoacan*, la manne, la caſſe, &c. On aura ſoin d'augmenter à temps la nourriture, & de la proportionner à la portée de l'eſtomac.

Si malgré tous ces ſecours, la *cachexie* s'établit enfin, on ſe décidera pour paſſer à d'autres remedes, par de nouvelles connoiſſances des vices locaux, par les ſymptômes & les nouveaux accidens qui en proviendront. Il eſt très-rare que la maladie vienne à ce point quand on a donné des ſecours à propos au commencement de la perte.

CHAPITRE IX.

Cure des pertes blanches : cause prochaine des Affections vaporeuses.

LEs pertes blanches, quelle que soit leur cause (*a*), sont toujours contre nature ; elles n'évacuent d'abord que des matieres étrangeres au sang, mais elles mettent bien-tôt de la partie la lymphe & les récrémens les plus nécessaires. On doit diviser les fleurs blanches en séreuses & en lymphatiques ; les différentes couleurs que celles-ci prennent dépendent de quelque vice particulier du sang ou des visceres (*b*). Les fleurs blanches séreuses peuvent provenir de différentes causes ; d'un sang trop dense, de la diminution ou de la suppression des regles, de la suppression ou même de la diminution considérable de l'insensible transpiration ou des urines ; pour lors les vaisseaux étant trop pleins, l'humeur séreuse s'échappe par les canaux

(*a*) Part. I. Sect. III. Ch. XIV.
(*b*) Ibid.

ouverts de la matrice; cette humeur devient abondante de plus en plus, elle imbibe tout ce viſcere, elle y croupit, le relâche; & la ſéroſité continue de ſe répandre, quoique la premiere cauſe de cette perte n'ait plus lieu. Les pertes ſéreuſes peuvent encore provenir d'une trop grande diſſolution des liquides, & ſur-tout après de longues maladies; elles viennent auſſi très-ſouvent à la ſuite de l'uſage immodéré des apéritifs & des fondans que l'on prodigue mal-à-propos, pour rappeller des regles ſupprimées, pour guérir des obſtructions, des tumeurs, &c.

Les fleurs blanches lymphatiques ſont la lymphe elle-même, qui ſuinte dans l'uterus ou dans le vagin; cela arrive lorſque le cours des liquides ſe trouve interrompu par le vice des vaiſſeaux par des obſtructions dans les viſceres du bas ventre. Le ſang ſurchargé de lymphe dans l'uterus qui n'a pas, ou qui n'a que très-peu de vaiſſeaux lymphatiques, comme je l'ai déja obſervé, s'en décharge & la laiſſe dans ſes capillaires; elle

elle y devient excrémenteuse, elle y croupit & se fait jour par les vaisseaux ouverts de la cavité de ce viscére. Les fleurs blanches ont ordinairement une couleur laiteuse dans les femmes oisives qui ne font pas d'exercice, qui prennent trop de sommeil, qui surchargent leur estomac de mêts trop nourrissans, & qui font un trop grand usage de thé & de caffé au lait; cette couleur vient d'un chyle mal digéré, devenu excrémenteux. Les fleurs blanches invétérées occasionnent souvent des ulceres, sur-tout lorsqu'en croupissant elles prennent une qualité âcre, corrosive; c'est pour lors qu'elles viennent de différentes couleurs : d'ailleurs elles épuisent la masse du sang, en changent le tissu, & en troublent le concours; les obstructions augmentent, & il survient ensuite des fiévres, des consomptions, des hydropisies, &c.

Lorsque les pertes séreuses viennent de suppressions occasionnées par la densité du sang ou par sa quantité, il y a des signes de pléthore,

il faut avoir recours à la saignée du bras, & la réitérer si les indications continuent. Il est de la prudence de se tenir en garde sur les saignées, peu de temps après que la perte a commencé, on ne doit en faire que par rapport à la pléthore, les pertes blanches la font bien-tôt cesser; il est rare qu'elles durent long-temps sans produire la *cacochymie*: la saignée, pour lors, deviendroit pernicieuse. Dans le premier cas on emploiera les mêmes remedes que dans la suppression des régles occasionnée par le pléthore & par la densité du sang (*c*). Dans le second, on soutiendra l'élasticité des solides, on évacuera les sérosités par les selles, & on les déterminera enfin, s'il est possible, par l'insensible transpiration. On se servira à cet effet d'alimens qui ne puissent pas trop humecter; on fera de l'exercice, & des frictions seches sur tout le corps; Galien guérit une femme dans treize jours par ce seul moyen. On purgera de temps en temps avec la rhubarbe, le syrop

(*c*) Part. II. Sect. III. Ch. VII.

magiſtral, le ſyrop de roſes ſolutif, la crême de tartre, le ſel de glauber, l'infuſion de follicules de ſenné & d'autres remedes de cette nature. On a guéri des pertes ſéreuſes par le moyen d'une tiſane laxative, qu'on donnoit tous les matins pendant un mois. On fera prendre, dès que la cacochymie ſera déclarée, quelqu'opiate ſtomachique, avec les conſerves de roſes, d'énula-campana, de romarin, d'abſinthe, la thériaque, le ſafran de mars apéritif, les cloportes, les yeux d'écreviſſe, les coraux, le ſavon avec le ſel d'abſinthe; j'en ai déja parlé. On ſoutiendra ces remedes avec une infuſion de plantes aromatiques, & avec des frictions ſeches dans la vue d'ouvrir de plus en plus les pores de l'inſenſible tranſpiration. On aura ſoin de placer aſſez ſouvent des purgatifs pendant l'uſage de ces remedes, & de faire prendre enſuite des eaux minérales ſulfureuſes. Lorſque la perte ne dépendra plus du vice du ſang, & qu'elle ne ſera entretenue que par le relâchement des vaiſſeaux, on donnera

des tisanes & des opiates astringentes; les tisanes seront avec la grande consoude, la bucle, la sanicle, &c; & les opiates, comme dans les pertes rouges : on les rendra légerement purgatives pour évacuer les sérosités étrangeres au sang, en même temps qu'on fortifiera les vaisseaux en diminuant le diametre de leurs calibres relâchés.

Si les pertes séreuses viennent de la dissolution du sang, il faudra en commencer la cure par des restaurans, par des incrassans, des délayans, & ensuite par des astringens ; on fera prendre des consommés, des gelées de corne de cerf, de viande, selon la portée de l'estomac ; des bouillons de grenouilles, de tortues, avec la laitue, le pourpier, un peu d'oseille, &c; des bouillies farineuses, des tisanes avec la guimauve, la grande consoude, &c. On se servira ensuite des remedes propres aux autres pertes séreuses, en faisant toujours attention de ne pas précipiter l'usage des astringens.

Les obstructions ou les embarras

qui cauſent les pertes blanches lymphatiques dépendent ordinairement de la lymphe, de la ſéroſité du ſang, de la bile ou de ſucs hypochondriaques retardés dans les vaiſſeaux des viſceres du bas ventre. On y remédie par de légers apéritifs & par des ſtomachiques ; on les choiſit parmi les végétaux, on fait des bouillons avec quelques unes des plantes ſuivantes ; les racines de petit hou, de garance, d'arrête-bœuf, de chicorée ſauvage, de ſcolopendre, le petit chêne, la fume-terre, la centaurée ; on y ajoute un noüet de ſafran de mars apéritif, ou d'antimoine cru. On ſoutient l'effet de ces bouillons avec des tiſanes compoſées de racines de chicorée ſauvage, de fraiſier, de chiendent, le capillaire, quelques feuilles de bourrache, &c. On donne de temps en temps des purgatifs avec le polipode de chêne, les tamarins en infuſion, on y ajoute la manne, le ſirop de fleurs de pêches, de chicorée compoſé, &c. On paſſe enſuite aux gommes apéritives, aux beſoards, aux préparations de fer, avec des conſer-

ves ſtomachiques ; il faut faire attention à diverſifier ces remedes, & a choiſir les plus propres à la nature de l'humeur la plus viciée (*c*). Dans les pertes chileuſes on s'attachera principalement aux ſtomachiques, & ſurtout à ceux qui agiſſent ſur les ſolides, comme l'ipécacuanha en petites doſes ſouvent répétées, ſans qu'il puiſſe provoquer le vomiſſement ni même des nauſées. Il eſt cependant des cas où il eſt néceſſaire de faire vomir dans cette maladie ; pour lors il n'eſt pas de vomitif qui convienne mieux que l'ipécacuanha. J'ai vu prendre avec ſuccès le quinquina comme ſtomachique, il a guéri des pertes blanches, mais il cauſe des maux infinis quand on en abuſe, il forme des obſtructions, il augmente la diſſolution des globules du ſang, il s'enſuit des phthiſies & des hydropiſies pleines de danger. Après tous ces remedes on paſſera à l'uſage des eaux minérales ferrugineuſes ou ſulfureuſes ; ſi elles ne réuſſiſſent pas on uſera enfin de tiſanes avec le bouis, les racines de

(*c*) Part. II. Sect. III. Ch. III. IV & V.

patience ſauvage & de bardane toujours mêlés avec des ſtomachiques : on ſoutiendra l'effet de tous ces remedes par des purgatifs amers & toniques, par une diéte convenable, par l'exercice, par des frictions, & d'autres ſecours indiqués par le tempérament des malades & par les différens ſymptômes de la maladie. On ne perdra pas de vue qu'il faut toujours s'attacher dans la cure de ces maladies, à calmer les affections vaporeuſes compliquées (*d*), & qu'il ne faut pas donner des aſtringens, même ſur la fin, ſans prendre les plus grandes précautions ; on riſque toujours d'engorger les viſceres, de les obſtruer, de les enflammer. On lit dans le Recueil des maladies épydémiques de Breſlaw, qu'une femme remarquable par les plus belles qualités, ayant employé inutilement toutes ſortes de moyens pour ſe guérir de fleurs blanches qui la fatiguoient depuis long-temps, ſe mit enfin dans un bain alumineux, qui fit ceſſer la perte ; il lui ſurvint bien-tôt après un ulcere à la matrice, & en-

(*d*) Part. II. Sect. III. Ch. II. III & XI.

ſuite des hémorrhoïdes avec des ulceres au *rectum*, & de cruelles douleurs dans ces parties ; il s'enſuivit une phthiſie, & la malade mourut dans le maraſme.

Lorſque les pertes blanches proviennent de vices particuliers aux viſceres, il faut connoître exactement les cauſes de ces vices ; ce n'eſt que par ce moyen qu'on peut prévenir & détruire leurs effets. Ces cauſes ſont trop variées pour que je puiſſe les ſuivre en détail dans cet Ouvrage, elles exigeroient un Traité particulier ; il y a lieu d'être ſurpris que cette maladie étant ſi fréquente & de ſi grande conſéquence, on ne l'ait encore traitée que trop ſuccinctement & de façon à ne donner que peu de connoiſſances lumineuſes ſur ſes différentes eſpeces, ſur la variété de ſes cauſes, & ſur la différente méthode de la guérir ; c'eſt donc un Ouvrage qui reſte à perfectionner aux Médecins de ce ſiécle.

FIN.

Fautes à corriger.

PAge 2, lig. 15, quelle, lis. quelque.
p. 9, lig. 10, d'escalpel, lis. de scalpel.
p. 11, lig. 28, pes, lis. des.
p. 29 & 61, lig. 10 & 14, hæpatitis, lis. hepatitis.
p. 37, lig. 10, repos, ajoutez le sommeil & la veille.
p. 54, lig. 23, yairs, lis. yaws.
p. 60, lig. 2, l'en rendent, lis. le rendent tel.
p. 63, lig. 22, le, lis. les.
p. 70, lig. 6, près d'un siecle, lis. plus d'un siecle.
p. 97, lig. 17, quel, lis. tel.
p. 101, lig. 9, de, lis. les.
p. 111, lig. 11, attaché, lis. attachée.
p. 113, lig. 12, se reglent, lis. se regloient.
p. 121, lig. 17. & de, lis. & celle de.
p. 122, lig. 27, est, ajoutez de.
p. 135, lig. 7, contractent, lis. se contractent.
p. 137, lig. 28, c'étoit, lis. c'étoient.
p. 141, lig. 5, arteres, lis. veines.
Ibid. lig. 6, veines, lis. arteres.
p. 159, lig. 5, venu, lis. devenu.
p. 168, lig. 16, établi, lis. rétabli.
p. 171, lig. 4, on est plongé, lis. ils sont plongés.
p. 174, lig. 27, du plexus, lis. des plexus.
p. 208, lig. 24, mecholique, lis. mélancolique.
p. 246, lig. 9, marrhube, lis. marrube.
p. 247, lig. 13, sont, lis. soient.

p. 261, *lig.* 16, de, *lis.* à.
Ibid. lig. 24. viennent, *lis.* deviennent.
p. 267. *lig.* 1, déplacées, *lis.* déplacés.
p. 268, *lig.* 10, pilore, *lis.* pylore.
p. 271, *lig.* 6. n'avoit, *lis.* n'auroient.
Ibid. lig. 10, de, *lis.* à.
p. 284, *lig.* 19, venoient, *lis.* devenoient.
p. 304, *lig.* 3, l'estæas, *p.* 390, *lig.* 14, l'estæcas, *lis.* le stæchas.
p. 307, *lig.* 26, laudun, *lis.* lodun.
p. 321, *lig.* 1, cependant, *ajoutez* se.
p. 339, *lig.* 17, hou, *lis.* houx.
Ibid. lig. ibid & suiv. scolopende, *lis.* scolopendre.
p. 340 & 378, *lig.* 2 & 27, halicant, *lis.* alicant.
p. 342, *lig.* 22, chatibés, *lis.* chalibés.
p. 376, *lig.* 1, peu, *lis.* plus.
p. 377, *lig.* 14, exercice, *lis.* de l'exercice.
p. 378, *lig.* 20, renaissantes, *lis.* naissantes.
p. 396, *lig.* 27, entretenus, *lis.* retenus.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conseiller les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT : Notre amé JEAN-THOMAS HERISSANT, Libraire à Paris, ancien Adjoint de sa Communauté Nous avant fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titre : *Discours historique sur la Chymie par M. Macquer, Traité des Affections vaporeuses, Abrégé Chronologique de l'Histoire d'Italie*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer lesdits Ouvrages autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre, & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes ; faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres Personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse, & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Regiftre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression desdits Ouvrages sera faite

dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès-mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur DE LAMOIGNON. Le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour duement signifiée; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelle, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; Car tel est notre plaisir. Donné à Choisy, le douzieme jour de Mai, l'an de grace 1758, & de notre Regne le quarante-troisiéme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Regiſtré sur le Regiſtre XIV. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 338, fol. 303, conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 29 Mai 1758.

LE MERCIER, *Syndic.*